ses braves généraux d'un grand gouvernemer
Je parle à sa conscience, je vais parler à
bonté.

Quoique je n'aye point reçu ce que le cara
tère le plus ferme, le plus simple et le pl
sensible trace d'une manière si agréable, j
besoin de parler à V. M. I. S'il y avoit seul
ment le plus petit grand homme à présent da
les quatre parties du monde, je lui écrirc
pour ne pas vous incommoder, Madame : ma
il faut que V. M. I. paye pour elle et les grand
hommes qui ont disparu.

Je n'ai pas pu apprendre en Russie
Pierre Ier a jamais ri de bon cœur. Ainsi j
ne suis pas sûr que je me serois exposé à re
cevoir un *mynheer* de sa part. Frédéric II m'
recommandé trois fois à l'aide de Dieu et s
sainte et digne garde, comme s'il s'étoit mi
dans le cas d'en faire les honneurs. Louis XIV
m'auroit écrasé par sa signature. Mais je croi
que j'aurois reçu par la poste quelques bons
ventre-saint-gris du pauvre Béarnois, si j'avois
affranchi sa lettre.

Alexandre écrivoit bien; mais il avoit Quinte-
Curce pour secrétaire. Son imitateur Suédois,
qui vouloit être l'un et l'autre, parloit un latin
gothique. J'aurois pu attraper quelque billet de
César et quelque poulet d'Alcibiade, et j'au-

C-153

VOYAGE
DE SANTO-DOMINGO,
AU CAP FRANÇOIS.

RPJCB

O maîtres blancs! vous pas tuer moi, pauvre la Prudence,
pas tuer pour blancs, lui dieu secourir nous!

VOYAGE

PAR TERRE

DE SANTO-DOMINGO,

CAPITALE DE LA PARTIE ESPAGNOLE DE SAINT-DOMINGUE,

AU CAP-FRANÇAIS,

CAPITALE DE LA PARTIE FRANÇAISE DE LA MÊME ISLE,

Entrepris et exécuté au mois de germinal an VI, par les ordres du Général de division HÉDOUVILLE, Sénateur, Comte de l'Empire, Grand-Aigle de la Légion d'Honneur, à cette époque AGENT PARTICULIER du Directoire exécutif à Saint-Domingue.

SUIVI d'un Rapport sur l'état actuel des mines de la Colonie espagnole; traduit de Don JUAN NIETO, Minéralogiste de S. M. Catholique;

ET TERMINÉ par une Relation, sous le titre de

MON RETOUR EN FRANCE.

DÉDIÉ A S. A. S. Monseigneur le Prince CAMBACÉRÈS, Archichancelier de l'Empire Duc de Parme.

PAR DORVO-SOULASTRE,

Ancien Avocat, ex-Commissaire du Gouvernement à Saint-Domingue, chef de la division des Administrations civiles et Tribunaux dans cette Colonie.

A PARIS,

CHEZ CHAUMEROT, Libraire, au Palais du Tribunat, Galeries de bois, N°. 188.

1809.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE CAMBACÉRÈS,

ARCHI-CHANCELIER DE L'EMPIRE,

DUC DE PARME.

MONSEIGNEUR,

En composant cet Ouvrage, j'ai senti combien il étoit au-dessous de la publicité que des amis trop indulgens me conseilloient de lui donner. Je n'aurois donc pas balancé un seul instant à en faire le sacrifice, si je n'avois pensé qu'il pouvoit encore, malgré sa médiocrité, renfermer quelques vues utiles à mon pays ; ce sont, sans doute, ces motifs, Monseigneur, qui ont engagé Votre Altesse Sérénissime à accepter

un hommage dont on auroit le droit de s'étonner, si l'on ne savoit qu'aux grands talens qui vous rendent si chers à la Patrie et au g and Monarquequi nous gouverne, vous joignez toutes les qualités qui, sans altérer le respect qui vous est dû, vous font aimer et chérir de la France entière.

En daignant encourager mes efforts, Votre Altesse Sérénissime m'a imposé une tâche que je ne remplirai sans doute jamais; mais si le dévouement le plus absolu et la reconnoissance la mieux sentie peuvent y suppléer, j'aurai du moins acquitté une partie de ma dette.

Je suis, Monseigneur, avec un profond respect,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Dorvo-Soulastre.

L'EXPÉDITION française, sous les ordres du général *Hédouville*, partit de Brest le 30 pluviôse an VI, et arriva heureusement à *Santo-Domingo* le 6 germinal suivant, sur les trois frégates de l'État, la *Bravoure*, la *Cocarde* et la *Sirène*, commandées par M. *Faure*, capitaine de vaisseaux (1). Les ordres du ministre

(1) Le Directoire exécutif, M. *le Peley*, alors ministre de la Marine, et M. *Lescalier*, secrétaire-général de ce ministère, aujourd'hui Conseiller-d'État, avoient apporté le plus grand soin dans le choix des emplois civils et militaires qui composoient cette expédition. La réputation acquise et méritée du Général qui la commandoit, présageoit les succès les plus heureux. Il avoit avec lui des officiers du premier mérite:

de la Marine étoient précis. Toute l'expédition devoit se rendre, par terre de *Santo-Domingo* au *Cap-Français ;* mais les difficultés du voyage et l'impossibilité de se procurer une quantité suffisante de chevaux et de mulets, déterminèrent le

---

Le général *Watrin*, les adjudans-généraux *Beker*, *Dauzi*, *Berner*, les frères *Dalton*, le colonel d'artillerie *Pommerol*, les chefs de bataillon *Paultre*, *St.-Félix*, *Kakereux*, le capitaine *Maucune*, et beaucoup d'autres excellens officiers faisoient partie de l'état-major.

Parmi les employés civils, se trouvoient des officiers d'administration, des juges, des administrateurs, des savans et des professeurs. La situation du pays et la révolte de *Toussaint-Louverture* contre l'autorité légitime, n'ont pas permis au Général en chef d'utiliser les talens de ces citoyens estimables, dont quelques-uns sont morts et les autres revenus en France, où ils n'ont pu rapporter que des preuves de leur dévouement.

Général en chef à diviser l'expédition en deux parties, dont l'une, après six jours de relâche, se rembarqua sur les frégates, et l'autre resta à terre, jusqu'au moment fixé pour le départ qui eut lieu huit jours après.

Ce qui va suivre, est le résultat de notes prises à la hâte sur la direction d'un chemin rarement fréquenté, et dans ce qui a pu être recueilli sur l'aspect, les productions et les antiquités du pays. Une grande partie de ces notes est due à M. *Forest*, jeune homme d'un mérite distingué, attaché au général *Hédouville*, en qualité de secrétaire particulier.

Pour utiliser davantage la réu-

nion de ces notes, il convient de les faire précéder d'un aperçu général sur la partie de l'île que nous avions à parcourir.

VOYAGE

PAR TERRE

DE SANTO-DOMINGO,

CAPITALE DE LA PARTIE ESPAGNOLE DE SAINT-DOMINGUE,

AU CAP-FRANÇAIS,

CAPITALE DE LA PARTIE FRANÇAISE DE LA MÊME ISLE.

La partie espagnole de S.-Domingue, la plus considérable, comme la plus fertile de l'île, peut se partager en trois grandes divisions :

Celle du centre, occupée par la principale chaîne des montagnes, qui se rattachent au groupe du Cibao, point central;

Celle du sud, remarquable par l'embouchure du *Neybe,* par la baie d'*Ocoa* et surtout par la ville capitale de *Santo-Domingo*, située sur la rive gauche, à l'embouchure de l'*Ozanna;*

Enfin celle du nord, subdivisée par la longue chaîne de *Monte-Christ.*

C'est particulièrement dans la plaine immense renfermée entre cette chaîne de *Monte-Christ* et la première chaîne du *Cibao,* que notre marche s'est dirigée en tendant de l'est à l'ouest. Avant il nous fallut traverser l'île dans toute sa largeur, en allant du sud au nord,

de sorte que notre voyage se divise naturellement en deux parties.

Une observation commune à toutes les deux, c'est que, depuis *Santo-Domingo* jusqu'à *Daxabon*, ce qui forme une étendue de plus de 80 lieues, nous n'avons pas vu un seul endroit stérile : partout la terre est couverte d'arbres de la plus grande beauté et pleins de vigueur, ou tapissée de verdure. Les montagnes même, soit celles que nous avons franchies, soit celles que notre vue pouvoit atteindre, offroient le même aspect. Jamais la nature ne fut plus riche, plus brillante, et ne donna plus de signes de fécondité; mais aussi elle ne fut jamais moins secondée.

Dans toute la première partie de notre route, d'environ 30 lieues, de *Santo-Domingo* au *Cotuy*, nous n'avons trouvé qu'un petit village, quelques cases éparses et pas un seul bourg. Le *Cotuy* lui-même, comme on le verra dans l'itinéraire, mérite à peine ce nom; cependant il seroit difficile de réunir plus d'avantages naturels.

Le pays, quoique montueux en général, offre néanmoins de vastes et belles plaines, qui ne sont, pour bien dire, que des parties détachées de la plaine immense de *Santo-Domin-*

go (1); telles, entr'autres, celles du *Morne noir* ou *Sierra-Prietta*, de *El-llano Sanguineo*, des riches savanes ou prairies de la *Louisa* et de *San-Pedro*, des trois *Saviques* et de *Kima* et *Himariva*.

Il est arrosé par de nombreux courans d'eau, parmi lesquels on distingue les rivières importantes l'*Ozanna* et l'*Izabelle*.

Il communique directement à la mer du Sud, tandis que la rivière d'*Yuna*, en se rapprochant à quelque distance de la route, vers le *Cotuy*, offre également une communication à la mer du Nord, par la baie de *Samana*.

Le sol y seroit propre à toute espèce de productions, ainsi que l'annoncent la variété des arbres et des plantes qui croissent spontanément, et le peu de culture que l'indolence des colons espagnols y entretient, et encore quelques établissemens plus intéressans qu'un premier essor d'industrie, couronné du succès, a formés à peu de distance des rivières l'*Isabelle* et l'*Ozanna*.

---

(1) Cette plaine, qui s'étend du *Nizao* à la *pointe de l'Epée* et des bords de la mer du Sud, jusqu'aux montagnes qui la séparent de la partie septentrionale, a 65 lieues de long, sur une largeur de 12 à 13.

Il offre enfin des richesses d'un autre genre dans les mines de cuivre qu'il recèle, et dans celles d'or et d'argent qu'on y découvre à chaque pas.

Mais tous ces avantages sont nuls en ce moment. Les habitans ne cultivent que pour leurs premiers besoins, et il n'y a d'autre commerce que celui des bestiaux, élevés ou abandonnés à eux-mêmes dans ces riches cantons, qui offrent un pâturage aussi sain qu'abondant.

L'espèce des bêtes à cornes s'y est élevée à un degré de force et de perfection, qu'on a peine à se figurer. Les gras pâturages de la Suisse et de la Normandie ne fournissent point d'aussi belles bêtes rouges; les vaches, surtout, sont d'une hauteur et d'une ampleur énormes, et rendent un lait aussi abondant que savoureux et agréable au goût.

On y voit aussi une jolie race de chevaux créoles; ils y ont une vigueur et une vîtesse prodigieuses et beaucoup de grace sous le cavalier, mais leur taille ne s'élève guères au-dessus de 8 à 9 pouces.

La seconde partie de notre route, depuis le *Cotuy* jusqu'à *Daxabon*, offre, à peu de chose près, le même aspect comme les mêmes résultats.

Nous y avons trouvé des habitations plus nombreuses, les deux villes de *la Vega* et de *San-Yago* et quelques commencemens de culture. Mais combien ces établissemens sont peu proportionnés à ce que comporteroit, à ce que sollicite en vain l'heureuse disposition et la richesse de ce beau pays!

Il forme dans son ensemble, à quelques inégalités près, et sauf deux à trois mamelons détachés du groupe du *Cibao*, une plaine continue renfermée, comme je l'ai déjà observé, entre la première chaîne du *Cibao* et celle de *Monte-Christ*.

Cet immense bassin est baigné dans toute sa longueur par la rivière du grand *Yaqui* ou de *Monte-Christ*, qui coule à l'ouest, et se jette dans la mer du Nord au port du même nom; et celle de l'*Yuna*, coulant à l'est, et qui pourtant se rend également à la mer du Nord, ainsi qu'on vient de le voir par la baie de *Samana*.

Il est arrosé dans sa largeur par des courans d'eau, aussi nombreux que dans la première partie de la route, qui tous versent leurs eaux à des distances presque régulières dans les deux grandes rivières que nous venons de nommer. Parmi ces courans, il faut distinguer *la Hima*,

le Camon, *le Rio-Verde*, *la Hamina*, *le Maho*, *le Gallavin*, *la Magnaca*, dont les eaux sont réputées les meilleures de l'île, et *le Chaquaa*.

Ce bassin offre à la vérité dans quelques-unes de ses parties des inondations redoutables (1), mais cette surabondance d'eau qui,

---

(1) Ces inondations sont surtout sensibles dans les grandes rivières. Leur effet est aussi prompt que terrible: dès que la saison des pluies est arrivée, on voit l'eau s'y précipiter par torrens, gonfler leur cours, et lorsqu'elle a dépassé le lit ordinaire, ou rompu les digues naturelles, elle renverse ou entraîne tout ce qu'elle rencontre sur son passage.

Cependant on a trouvé le moyen de braver la fureur de ces torrens et de les traverser, sinon sans crainte, du moins sans un péril certain. Ce moyen est trop singulier pour n'en pas donner ici la description, quoique l'heureuse époque de notre voyage nous ait dispensé d'y recourir.

Deux bâtons croisés, appliqués sur un cuir de bœuf, dont on relève et assujétit les bords, forment une espèce de panier ou canot de cuir, que l'on nomme simplement *cuir*. C'est dans ce frêle esquif que l'on place d'abord les bagages, ensuite le voyageur, qui doit s'y tenir en équilibre à demi-couché et les mains appuyées sur les bâtons.

Trois hommes le dirigent en nageant, les chevaux suivent également à la nage, et l'on fait ainsi sa route.

livrée à elle-même, n'est qu'un instrument de destruction, maîtrisée par l'art et répartie avec intelligence, deviendroit une nouvelle source de prospérité.

Le sol, quoiqu'également propre à la culture, n'est pas dans tous ses points de la même fécondité, ni destiné à donner les mêmes productions.

La partie la plus intéressante est cette plaine de la *Vega-Réal*, si justement fameuse par son étendue et par la fertilité de son sol. Elle admettroit toute espèce de culture, mais plus particulièrement celle de la canne à sucre, du cacaoyer et du tabac. Ce que nous avons remarqué de la beauté des arbres et de l'épaisseur des bois, ainsi que les foibles essais de culture qu'on y a déjà tentés, et particulièrement les heureux travaux de *Santo-Cerro* et de *Del-Pugnax*, dont on trouvera une esquisse dans l'itinéraire, ne permettent pas de douter du succès des établissemens qu'on y formeroit : toute cette partie comprend proprement depuis le *Cotuy* jusqu'à *San-Yago*.

De *San-Yago* à *Daxabon* le sol paroît d'une qualité inférieure, mais les plantes, et spécialement l'indigotier sauvage que l'on re-

marque dans les endroits en apparence les plus stériles, annoncent encore une séve suffisante pour la culture; et peut-être la rendroit-on aussi intéressante en son genre que la première, en suivant l'indication du terrein selon sa nature, et en y cultivant particulièrement l'indigotier.

Tout ce pays possède éminemment la ressource précieuse des mines de tout genre. On nous y a confirmé le fait, que l'or que le *Rio-Verde* roule dans ses eaux, et qui, séparé du sable avec lequel il est mêlé, fournit encore dans ce moment, à l'aide du lavage, malgré l'épuisement occasionné par les premières recherches et l'imperfection des moyens d'extraction, à la subsistance de familles nombreuses. C'est à *San-Yago* que se travaille cet or, que l'on nomme aussi *or vierge*, et qui est plus précieux et plus pur que celui que l'on extrait de la mine. On en fabrique des bijoux, qui consistent principalement en boucles, boutons d'habits, chapelets, colliers et bracelets d'une richesse, qui paroîtroit prodigieuse partout ailleurs que dans un pays où la nature semble se jouer de ce brillant métal.

Beaucoup de cantons fourniroient des bois de construction, auxquels les deux grandes

communications à la mer du Nord offriroient un facile débouché.

Mais au sein de cette abondance, une réflexion pénible, celle que nous faisions tout-à-l'heure, vient affliger tout à-la-fois l'œil et le cœur de l'observateur. Toutes ces richesses sont jusqu'ici presqu'entièrement perdues pour les habitans de ces contrées fécondes. Les établissemens qu'on y a formés sont si peu proportionnés, et pour leur nombre et pour leur étendue, à ce qu'ils devroient être, qu'ils ne font, pour ainsi dire, que rendre plus sensible le défaut de culture.

On peut donc dire que c'est partout une terre vierge. Elle appelle l'industrie et l'activité des mains françaises, qui seroient abondamment récompensées de leurs efforts réunis pour la porter au degré de fertilité et de rapport dont elle est susceptible.

C'est au gouvernement à provoquer cette industrie individuelle par tous les moyens qui sont à sa disposition, mais il ne doit pas se dissimuler qu'elle a besoin d'être encouragée et favorisée par des sacrifices, que lui seul peut supporter.

On pense que les premières opérations à faire seroient premièrement:

« De s'assurer, par des sondes et des relè-
« vemens faits avec soin, du véritable état de
« la baie de *Samana*, et d'en rendre, par des
« observations suivies, l'entrée moins difficul-
« tueuse et la navigation plus sûre. »

« De fonder sur cette magnifique baie, des-
« tinée par sa nature à devenir un des points
« les plus importans de toutes les Antilles, les
« grands établissemens propres à lui assurer
« cet avantage. »

« De prolonger dans l'intérieur des terres
« la navigation des deux grandes rivières de
« l'*Yuna* et de *Monte-Christ* ou *Grand-*
« *Yaqui*, et de s'assurer ainsi du double avan-
« tage de joindre en quelque sorte, au moyen
« d'un canal immense, la baie de *Samana*
« et celle de *Mancenille*, pour embrasser cette
« partie de l'île en portant partout l'abondance
« et la vie. »

« De rétablir l'ancienne communication de
« *San-Yago* à *Porto-Plata*, par le chemin
« autrefois très-beau qu'Ovando avoit pratiqué
« dans l'ouverture qui divise la chaîne de *Monte-*
« *Christ*, et qui fourniroit à *San-Yago*, que
« sa position rend toujours une ville princi-
« pale, un débouché direct à la mer qui n'en
« est pas à plus de dix lieues. Un autre avan-

« tage seroit de favoriser la restauration, déjà « commencée, de la ville de *Porto Plata*, « frappée au commencement du dix-huitième « siècle d'une proscription, dictée par le génie « de la plus affreuse fiscalité. »

« De rouvrir enfin successivement, et de « remettre en exploitation les mines qu'on « choisiroit parmi celles que la nature a pro- « diguées à ces riches contrées; en substituant « à l'avidité féroce qui y précipita tant de mil- « liers d'Indiens, les procédés sagement com- « binés dont on se sert en Europe pour l'ex- « ploitation actuelle des mines, et spécialement « en employant à ce genre de travaux les con- « damné, que la clémence du prince aura « soustraits à la peine capitale. »

Le développement progressif de ces grands moyens, l'agrandissement des villes et des bourgades déjà formées, la fondation que nécessite une augmentation de commerce et de population (1), la prospérité, enfin, à la quelle ce pays

(1) On peut juger de ce genre d'accroissement, par la population des villes et des bourgs actuels du *Cotuy*, de *la Vega*, etc. Les familles y sont toutes belles, nombreuses; et rien n'est si commun, que de voir dans la plus grande partie des familles, huit, dix et jusqu'à douze enfans.

est appelée par la nature et par l'influence d'un gouvernement nouveau, seront à-la-fois la cause et l'effet du perfectionnement de son heureux sol. C'est là que se trouvent des richesses long-temps inépuisables; c'est là que le gouvernement peut trouver de grandes ressources, et en faire l'objet de sa sollicitude.

Et qu'on ne craigne pas de se voir arrêté dans cette vaste et salutaire entreprise, par le déplorable exemple des désordres et des désastres qui ont affligé et affligent encore la partie française ! Ces malheurs même doivent, par une expérience cruelle, servir de leçon et de guide à la politique, en lui prescrivant les ménagemens qu'il lui convient d'employer pour opérer sans secousse une régénération, qui embrasse tant d'objets divers, et qui peut choquer tant d'intérêts opposés, consacrés par une longue habitude d'usages et de préjugés contraires au nouvel ordre de choses qu'on voudroit établir.

Si le gouvernement français, qui s'occupe avec une sollicitude paternelle à guérir les maux causés par dix ans d'orages révolutionnaires parvient, comme il est naturel de l'espérer, à rétablir le calme dans la partie française, les habitans de la partie espagnole se convaincront

insensiblement de la possibilité de concilier l'ordre et la culture, avec les principes d'une liberté sage et raisonnée, non de cette liberté indéfinie, qui fut un fléau plus qu'un bienfait, mais de celle qui, consacrant la dignité de l'homme et le faisant jouir de droits légitimes, le préserve en même-temps des excès qu'enfante la licence.

Par une bizarrerie qui pourra paroître étonnante, les Espagnols furent, de tout temps, très-éloignés des principes de notre *Code noir*. Leurs lois eurent pour but de faciliter l'affranchissement des esclaves qui peuvent se racheter par le remboursement du prix qu'ils ont coûté. Non-seulement le maître ne peut refuser le plus léger des à-comptes par lesquels l'esclave complète successivement sa rançon, mais la loi a fixé un *maximum*, passé lequel on ne peut rien exiger de plus. A quelque prix que s'élève l'achat de l'esclave, il est libre dès que son maître en a reçu *trois cents piastres fortes;* cette facilité dans l'affranchissement a rendu très-considérable le nombre des noirs libres, et le mélange des couleurs, suite du temps et des révolutions, a effacé d'une manière très-sensible la ligne de démarcation autrefois

si profondément tracée (1). La proportion des hommes libres a tellement gagné en raison de celle des esclaves que, sur une population de 125,000 individus, le nombre des libres s'élève à 110,000.

Le véritable obstacle à la culture est cette indolence innée, dans laquelle croupissent tous les colons de ce pays. Une mauvaise cabane, aux angles de laquelle est suspendu un hamac, quelques places ou carrés de terre cultivés en légumes et en tabac, quelques lambeaux pour vêtemens, suffisent au bonheur de l'habitant de la campagne : son ambition ne voit rien au-delà des besoins physiques; sa femme travaille quand il dort; les soins qu'exigent les troupeaux sont au-dessus de ses forces, et ce n'est pas le plus grand nombre qui se livre à ce travail, en

---

(1) C'est au vertueux *Las-Casas*, à cet infatigable et zélé défenseur des infortunés Indiens qu'est due la première idée de ces lois bienfaisantes; mais il ne faut pas se dissimuler qu'elles prennent leur source dans le peu d'industrie des colons espagnols qui préfèrent la fabrication des piastres à la culture du sucre et de l'indigo, n'ayant besoin que d'un petit nombre de noirs qu'ils n'emploient pas à des travaux forcés; ils les regardent comme des domestiques.

formant des établissemens connus sous le nom de *hattes*.

Il paroît difficile d'amener de pareils hommes à s'imposer les fatigues et les soins d'une vie active et laborieuse, mais c'est l'amalgame d'une masse de Français, industrieux par caractère, qui fera disparoître peu-à-peu cette insouciance. C'est aux progrès successifs d'une culture non interrompue qui, créant de nouveaux besoins, invite au travail par l'appât des jouissances; c'est surtout à la cession d'une partie des fruits de la culture, à opérer chez les colons espagnols cette révolution morale, à laquelle tient leur élévation progressive aux hautes destinées qu'on peut leur prédire.

C'est dans ces contrées altérées d'habitans, qu'il conviendroit peut-être de verser cet excédent de population, qui fut et sera toujours la source inépuisable des commotions politiques, et qui chez les nations civilisées se compose du nombre trop considérable d'oisifs, de vagabonds, d'intrigans qui affluent dans les grandes cités, et qui finissent presque toujours par le brigandage. Il suffiroit ici d'un petit coin de terre pour rendre un homme si heureux; il lui faudroit si peu d'industrie pour le rendre cher et précieux à son pays, qu'on

ne peut s'empêcher de gémir sur l'aveuglement qui porte les hommes à s'entasser, et trop souvent à s'entre-dévorer sur un sol dont le produit n'est plus en proportion avec le nombre et le besoin de ceux qui l'habitent.

Avant de passer à l'itinéraire, arrêtons-nous à *Santo-Domingo*, capitale de la partie espagnole, que M. Moreau de Saint-Méry nous a déjà fait connoître, et dont je parlerai sous d'autres rapports.

Le 7 germinal, à deux heures de l'après-midi, nous étions à la rade foraine de Santo-Domingo; nous distinguions d'assez loin cette ville, nous apercevions surtout des églises, et les tours du fort Saint-Jérôme qui protège la ville et en défend l'entrée. Sur l'une de ces tours flottoit le pavillon espagnol; un peu plus loin, vers le centre, flottoit aussi le pavillon français. Le canot envoyé à terre revint à bord de la frégate commandante : il étoit suivi d'un canot espagnol, portant le gouverneur de *Santo-Domingo* et le commissaire français *Roume*, qui venoient saluer le général Hédouville, et le féliciter sur son heureuse arrivée. Chaque frégate reçut un pilote; on s'approcha du mouillage, et nous jetâmes l'ancre par dix brasses d'eau, sous la protection des batte-

ries du fort. Les cris de *vive la république!* se firent entendre au même instant sur les trois frégates, et les Espagnols répétèrent le même cri dans leur langue. Ce jour et le lendemain les expéditionnaires descendirent à terre.

La ville de *Santo-Domingo* est située dans une plaine immense, à l'embouchure du fleuve l'*Ozanna* dont les rives présentent l'aspect le plus riant et le plus enchanteur ; les maisons n'ont qu'un étage, quelques-unes un simple rez-de-chaussée, et toutes, dans l'intérieur, ressemblent plus ou moins à des cloîtres. Les toits ont une forme presque plate pour recevoir les eaux de pluie dont les habitans font usage à défaut de sources qui sont très-éloignées.

La grande place est belle et carrée, la ville est entourée de murailles de huit à dix pieds d'épaisseur, mais en assez mauvais état; du côté de la mer, elle est défendue par de longues batteries irrégulières qui se prolongent jusqu'à l'embouchure du fleuve, dont une redoute défend l'entrée. Il y a deux portes qui donnent sur la campagne ; elles sont défendues par deux demi-lunes. On remarque, en mettant pied à terre, sur la rive gauche de l'*Ozanna*, la maison ou plutôt le château que *don Diegue Colomb*, fils de Christophe, fit bâtir et qui est

revêtue d'une enceinte de murs épais, selon l'usage de ce temps-là.

L'église cathédrale est bâtie d'une espèce de tuf jaune, comme le château de don Diegue: son entrée principale est sur la place; l'architecture en est majestueuse : elle a une nef et des bas-côtés; le maître-autel et ceux des chapelles sont de la plus grande richesse. La voûte est hardie et intacte, circonstance assez étonnante d'après la fréquence des tremblemens de terre à *Saint-Domingue* (1). C'est dans cette

---

(1) Nous en ressentîmes un assez violent dix jours après notre arrivée au Cap : la veille les nuages avoient été extrêmement bas, l'horizon très-rapproché et la chaleur insupportable. On ne respiroit pas, on haletoit; en restant dans une immobilité absolue, on étoit couvert d'une sueur abondante qui couloit du bout des doigts, comme d'autant de gouttières. Ce malaise général se prolongea jusqu'à une heure du matin, que l'absence de l'air fut totale, et que la difficulté de respirer égaloit celle qu'éprouve un animal placé sous la machine pneumatique. Dans ces momens la terreur et la consternation furent générales, chacun abandonna son asile et prit la fuite ou dans les rues ou en rase campagne. On entendoit au loin les hurlemens des chiens, les mugissemens des bestiaux, et tout ce qui respire annonçoit, par des cris plaintifs et lugubres, l'effroi qu'inspire l'approche certaine d'une convulsion de la

église que reposent les cendres de *Christophe Colomb*.

Les habitans de cette ville, et en général tous les Espagnols de *Saint-Domingue*, sont très-paresseux; pourvu qu'ils satisfassent les premiers besoins, ils sont insoucians sur tout le reste, encore ce qui leur est nécessaire pour vivre est-il de peu d'importance. Leur habillement est fort simple, il consiste dans un pantalon de basin blanc, une chemise de batiste, une veste blanche, garnie de deux ou trois rangs de boutons d'or, un manteau de drap bleu, avec un large galon d'or ou d'argent au collet et à l'ouverture du bas du manteau, un mouchoir blanc ou madras, noué à la créole, un chapeau noir, entouré d'une ganse à brillans et décoré d'un bouton d'or, ainsi que les boucles de souliers.

---

nature. Alors se firent sentir graduellement les secousses de l'est à l'ouest pendant trente neuf secondes. Plusieurs murs tombèrent, et quelques maisons furent lézardées, des sources furent arrêtées, d'autres parurent; l'église paroissiale fut légèrement endommagée. Lorsque la terre eut repris son assiette, il se fit dans l'air une détonation, suivie d'un froid assez piquant et d'une pluie dont les gouttes étoient au moins de la largeur d'une pièce d'un franc.

La garnison de *Santo-Domingo*, forte de 1000 à 1200 hommes, consistoit en quatre détachemens de régimens, dont trois de troupes coloniales, et le quatrième du régiment européen des cantabres, qui a fait la dernière guerre contre la France. Ces troupes sont habillées en coton blanc et d'une belle tenue. Les Espagnols comblèrent d'amitiés les officiers français, qui ne furent pas en reste d'honnêteté. Les troupes coloniales me parurent très-disposées à passer au service de la France.

Le chef civil et militaire de toute la partie espagnole réside à *Santo-Domingo*, sous le titre de président de l'audience royale, cour ou tribunal de justice qui prononce en dernier ressort. *Dom Joachin Garcias Y Moreno* exerçoit, lors de notre arrivée, ces importantes fonctions.

Les 9, 10 et 11 furent employés à faire de l'eau d'une assez mauvaise qualité, que l'on fut obligé d'aller chercher à trois lieues de l'embouchure du fleuve. On ne peut se procurer de l'eau à la fontaine de Jouvence, éloignée de deux lieues à cause du transport. C'est cette fontaine dont parle Herrera, et pour laquelle les Espagnols ont eu si long-temps une vénération superstitieuse. On y remarque un petit

bâtiment, que Colomb fit construire. Les eaux de cette fontaine sont très-mal-propres, ce qu'il faut attribuer à l'insouciance des habitans qui n'ont pas soin de l'entretenir.

Nous arrivâmes à Santo-Domingo quatre jours avant le dimanche des rameaux. Les habitans célèbrent ce temps par des processions, qui sortent des différentes églises le soir après le coucher du soleil. Les officiers de la garnison, beaucoup d'enfans, des habitans, presque tous hommes de couleur, y assistent ayant des cierges en main. Deux ou trois saints d'argent, placés dans des niches de bois d'acajou, couvertes de lames d'or ou d'argent, sont portés sur des brancards par des hommes de couleur ou par des soldats. En avant du saint ou de la sainte marchent trois ou quatre mauvais joueurs de violon et de violoncelle, qui accompagnent autant de chanteurs, qu'à la mine et au son de voix on juge être des *castrats*. Je remarquai particulièrement la promenade que l'on fit faire à une *Notre-Dame des sept douleurs*. Je fus choqué de la coquetterie et du luxe qui environnoient cette mère de Jésus. Elle étoit vêtue d'une robe de velours violet en forme de fourreau; une superbe broderie s'élevoit en bosse; un sein, d'une forme très-arrondie et

d'une blancheur au-delà de toute expression, étoit à nu. Ses cheveux noirs et bouclés étoient surmontés d'une couronne de diamans, et presque pareille à celles que portent nos reines de théâtre. Cette vierge de grandeur naturelle, et dont la figure répondoit à l'élégance du costume, me parût capable d'inspirer des pensées très-éloignées du but de la solemnité.

Derrière le brancard marche un prêtre avec l'alcade; des femmes en grand nombre et voilées, portant des chapelets d'or ou d'argent, ferment la marche. Ce fut à-peu-près le seul moment où il nous fut possible de les approcher, et de leur débiter des galanteries françaises, auxquelles il parût qu'elles n'étoient pas indifférentes, et dont tous nos jeunes gens ont tiré grand parti, malgré la jalousie des bacheliers et des maris.

C'est dans ces processions que le fanatisme se déploie avec fureur; il s'acharne plus particulièrement contre les juifs; Santo-Domingo en contient un grand nombre, que la présence de l'or y attire; aussi toutes les pièces de monnoie sont altérées et ne se prennent qu'au poids. Pendant les processions, les femmes et les enfans portent des mannequins représentant des juifs; ils les pendent au coin des rues, sur les

places, et les soldats leur tirent des coups de fusil. Quelquefois le zèle s'échauffe, les maisons des juifs sont enfoncées et pillées. L'année précédente, trois juifs avoient été massacrés, et plusieurs Français réfugiés insultés, et obligés de se cacher pour se soustraire à des voies de fait. Notre présence inspirant la crainte et le respect, modéra cette fois-ci l'ardeur du zèle.

Le prélat, qui occupoit le siége archiépiscopal de Santo-Domingo, se nommoit don Fernando del Portillo; son aversion pour les Français étoit notoirement connue, aussi ne fus-je pas peu surpris de recevoir de ce prélat cinq à six bénédictions qu'il me donna, dans différentes rencontres, auxquelles je répondis par autant d'inclinations respectueuses.

Pour donner une idée de la superstition et de la crédulité du peuple de Santo-Domingo, je crois devoir insérer ici l'histoire d'un prétendu miracle qui eut lieu à la nouvelle du traité de paix contenant la cession du pays à la France.

Il y avoit dans la cathédrale un grand Saint-Dominique, de six pieds de haut, d'argent massif, renfermé dans une châsse de bois d'acajou; on ne le montroit qu'aux grandes fêtes. Un jour il disparut; aussitôt on sonna

les cloches. Quelque temps après on apprit qu'il avoit été trouvé près de la Havanne, sur le bord de la mer à la pointe Saint-Antoine. Les prêtres de cette ville, selon la nouvelle, ne manquèrent pas de faire également sonner les cloches, et le saint fut transporté en grande pompe dans l'église majeure. Ceux de Santo-Domingo eurent grand soin à leur tour d'annoncer au peuple que Saint-Dominique n'avoit disparu et entrepris ce voyage, que parce qu'il n'avoit pas voulu se trouver avec des Français. On sent bien que cette fable absurde et mille autres de cette espèce n'obtenoient pas un crédit général, et qu'elles étoient reléguées dans la classe des dévots et des mendians.

Le fait est que l'archevêque voulant renoncer à son siége à raison de la cession du pays à la France, n'avoit pas tout-à-fait renoncé aux biens de ce monde. Le Saint-Dominique, objet pour lui d'une prédilection particulière, fut réduit en lingots et déposé à bord d'une goëlette, sur laquelle son éminence s'embarqua quelque temps après pour la Havanne. Chemin faisant, elle fut rencontrée par un corsaire de la Providence qui, sans égard pour elle, se comporta en vrai flibustier, et lui auroit sans doute fait faire un long voyage, sans un

vaisseau américain qui voulut bien se charger de la conduire à la Havanne, où elle arriva quelque temps après dans un état vraiment digne de pitié.

L'arsenal est le plus bel édifice public de Santo-Domingo, il est construit en pierres, et forme un immense carré long; une partie des bâtimens sert de caserne, et peut contenir jusqu'à 5000 hommes de troupes réglées. L'autre partie forme des magasins, où sont renfermés des équipemens militaires de toute espèce. Celui des fusils est très-vaste, et les officiers de l'état-major dont un, cousin du sénateur *Férino*, nous dirent que ce magasin contenoit trente mille fusils, qui nous parurent en bon état ainsi que les armes blanches et la buffeterie. Il n'en étoit pas ainsi de l'artillerie de place qui est nombreuse, mais presque hors d'état de service, quoique montée sur des affûts de bois d'acajou. Nous parcourûmes les casernes, et ne fûmes pas peu surpris de voir dans chaque chambrée deux cierges allumés devant une *madone* aux pieds de laquelle étoient quelques soldats en prière. Il n'est pas inutile d'observer que pendant notre visite la musique des cantabres ne cessa de jouer les airs de la liberté, que les musiciens avoient

appris des nôtres pendant la guerre. Les églises espagnoles, tant en Europe qu'en Amérique, avoient adopté ces airs, et je n'ai pas été peu surpris de les entendre exécuter pendant le service divin.

Il se donna de part et d'autre de grands repas, pendant lesquels on porta les toasts au gouvernement français et au roi d'Espagne. La franchise et la bonne harmonie régnèrent dans ces festins, et les habitans en général nous parurent disposés à passer sans répugnance sous la domination française.

La position maritime de Santo-Domingo est des plus heureuses ; la rade foraine est peu sûre ; il y règne dans certains temps de l'année et à des époques fixes des coups de vent de sud-est, qui obligent les vaisseaux de petite grandeur d'entrer dans le port, ou d'aller chercher des ancrages sûrs à dix ou douze lieues dans l'ouest. En revanche le port est magnifique, et se prolonge jusqu'à deux lieues dans les terres. Il est plus large que celui de Brest ; sa profondeur est de 24 pieds pendant une demi-lieue, mais il y a une passe, sur laquelle il n'existe que 12 à 13 pieds d'eau, et qui en ferme l'entrée aux vaisseaux, frégates et corvettes. Si ce port eût appartenu aux Français,

il y a dix ans, je ne doute pas, puisqu'on dit la chose possible, qu'on eût enlevé cette passe; et si le gouvernement français exécute un jour ce plan vraiment digne de lui, il fera de ce port un des plus beaux des Antilles, et qui rivalisera avec celui de la Havanne. On y pourra construire des vaisseaux avec les bois qui croissent dans la partie espagnole, et acquérir par la marine une supériorité marquée sur tout le commerce des Antilles.

La réunion de la partie espagnole à la française avoit éveillé l'industrie de quelques maisons de commerce du continent, auxquelles s'étoient joints quelques habitans de la colonie française, et la baie de Samana avoit vu s'établir sur ses rivages deux moulins à scie, qui étoient dans une grande activité en l'an 6, et débitoient des arbres pris dans les forêts voisines, et qui ne coûtoient aux entrepreneurs que *trois sous* de France par pied d'arbre qu'ils payoient au propriétaire espagnol : il y avoit à cette époque soixante à quatre-vingts ouvriers employés dans chacun de ces établissemens.

Un de mes regrets est de ne pouvoir insérer dans la relation de ce voyage un manuscrit très-précieux, sur les diverses familles de bois

qui croissent dans la partie espagnole de Saint-Domingue. J'en ai compté *cinquante-sept*, dont l'usage et les propriétés m'avoient été communiquées par l'abbé *Delahaie*, résidant au *Cap-Français*, homme très-versé dans l'histoire naturelle de cette colonie. Ce manuscrit m'a été pris par les Anglais, avec cinquante-sept échantillons de ces bois que j'avois fait tourner en forme de dames à trictrac. Je ne fais mention de cette perte que parce qu'elle est réparable, le savant de qui je tiens ces renseignemens étant encore en état de les donner. Ayant eu le bonheur de sauver un fragment de ce manuscrit, j'en fais la matière d'une note qui prouvera l'importance de la perte du tout (1).

---

(1) L'acajou franc ou cédrille (*swictenia mahagoni* que l'anglais *Patrick Brown* appelle *cedrela*), croît dans les forêts de Saint-Domingue, à la Tortue, à la Gouave, dans les terres sèches et égoutées. Celui qui croît dans les plaines humides n'est d'aucun usage; vert, il a une odeur insupportable d'excrémens; sec, il a une très-forte odeur de cèdre. Il s'élève à la hauteur de cinquante à soixante pieds. Il peut s'équarrir de deux à cinq pieds de large. La couleur de ce bois varie depuis la couleur de rose un peu vineuse, jusqu'à celle de lie-de-vin. Autant ce bois est facile et agréable à travailler,

Je ne quitterai pas Santo-Domingo sans mettre sous les yeux de mes lecteurs le tableau

---

lorsqu'il est jeune, autant il est difficile à travailler quand il est vieux, principalement vers le cœur. Ce bois est propre aux architectures navale, civile et militaire; à l'instar du chêne, il se conserve et se fortifie dans l'eau : sa grande amertume le rend inattaquable aux vers; on en peut faire des canots et des pirogues d'une seule pièce; j'en ai vu à *Santo-Domingo*. Ce bois peut aussi servir à faire d'excellens doublages pour les vaisseaux : il est trop cassant pour la membrure; cependant on en peut tirer parti pour les courbes et les parcintes. Quant à ces derniers usages, l'acajou bâtard (Swietenia mahagonia) qui croît également dans la partie espagnole, est préférable, ainsi que pour la charpente, de quelque genre que ce soit, parce qu'il est plus liant et que son grain est plus serré.

Le cyprès et le cèdre qui croissent également dans la colonie et dans les forêts sablonneuses, sont propres au doublage : on peut les employer à la mâture, ainsi que les bois de pin du pays; mais le *bois marie* (calophyllum-calaba), produisant le beaume vert, est le plus propre à la mâture : on en peut faire des mâts de quarante à cinquante pieds. Ce bois est également propre à faire des planches de doublage. Il est solide et liant, sans être très-dur; sa couleur tire un peu sur celle de l'acajou franc, mais moins foncé.

Pour la mâture et les vergues, le *bois de lance*, (*cornus Florida*) et le bois blanc ou *simarouba*,

du bonheur dont jouit une famille française qui s'est établie à une lieue de cette ville, et

---

(*enonymus Americanus*) peut être employé, mais pour la petite mâture seulement. L'amertume de ce bois le préserve de l'attaque des vers.

Le bois rouge, (*goiava*), le châtaignier (*eugenia*), l'acomas (*spartium*), le balatas (*achras sapota*, Linn.), et le bois de savane (*cornutia pyramideta*, Linn.), sont aussi propre à la charpente. En général, le bois de savane est excellent pour cet usage; tous ces bois sont reputés presque incorruptibles.

Le chêne du pays (*bignonia catalpa*, etc.) ou rouvré chez les Espagnols, est propre aux mêmes usages que le chêne d'Europe. On l'appelle chêne, à cause de la similitude de sa feuille avec celle du chêne; son bois est plus blanc et son grain un peu plus lâche.

Le quinquina aromatique, (*croton cascarilla*), vulgairement appelé *sauge du port de Paix*, y croît en abondance; ses propriétés sont d'être fébrifuge, stomachique, pectoral, et même un peu alexitère. Les feuilles donnent un thé naturellement aromatisé, et supérieur à celui de la Chine. On fait un grand usage à *Saint-Domingue* de son écorce en poudre. Cette écorce a chassé des fièvres intermittentes qui avoient constamment résisté au quinquina.

L'*igname* est une plante rampante, garnie de filamens, qui prennent racine et se multiplient naturellement; de sorte que si l'on n'avoit pas soin d'en couper, le terrein en seroit bientôt couvert et dévoré. La tige

a fait une fortune assez considérable. Pour en assigner la cause, il faut que je me livre à quelques observations préliminaires.

---

est carrée et à-peu-près de la grosseur du petit doigt, et ses feuilles ont la forme d'un cœur : elles sont d'un vert brun et grandes comme celles du *lappa-major*, ou grande bardanne. De cette tige sortent quelques épis de petites fleurs en forme de cloches dont le pistil devient une silique remplie de petites graines noires. On ne les sème point, parce que l'igname vient de bouture beaucoup mieux et plus vîte; la racine est plus ou moins grosse, en raison de la bonté du terrein qui la nourrit; sa peau est inégal, rude, épaisse, d'un violet foncé et très-chevelue. Le dedans a la consistance de la betterave, d'un blanc grisâtre, tirant quelquefois sur la couleur de chair. Elle est de bon goût, très-nourrissante, et d'une digestion très-facile. Les nègres en font un grand usage et la préfèrent au pain.

Le *manioc* est une racine dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles de la pivoine. On assure que cette racine, quand on la mange crue, est un poison très-violent; cependant j'ai vu des enfans occupés à en ôter l'écorce, pour en faire la cassave, la manger crue, sans en être incommodés.

On fait sécher les racines de manioc au feu, sur des claies; on les ratisse ensuite avec des pierres ou des couteaux, et on en forme une farine qui a beaucoup de rapport avec l'odeur de l'amidon. Cette farine se met

L'Espagne ayant fait partie de la première coalition contre la France, la colonie française eût à se défendre tout à-la-fois contre les troupes espagnoles, qui vinrent attaquer ses frontières, et contre ses esclaves insurgés. Ainsi les malheureux Français, en proie à tous les désastres d'une guerre civile, sembloient ne pas même avoir l'espérance en abandonnant

---

dans de grands pots, et après l'avoir mouillée, on la remue avec soin jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au même degré d'épaisseur que notre farine de blé noir ou sarrasin, au moment ou on veut en faire des galettes. En refroidissant, elle prend la consistance d'une gelée solide, et son goût est assez voisin de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision pour les voyages, se cuit davantage, afin de la rendre plus compacte et par-là plus aisée à transporter. Apprêtée avec du jus de viande, on en fait un mets qui approche du ris cuit au bouillon, et qui est très-nourissant. Ces mêmes racines, pilées ou rapées fraîches et avant que d'être passées au feu, rendent un jus de la blancheur du lait qui se coagule au soleil, et fait un très-bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Cette racine et celle de l'igname font la nourriture habituelle des nègres; et le général Hédouville, voulant donner l'exemple des privations, et conserver le peu de farine de froment que nous avions, pour les hôpitaux et pour les malades, faisoit servir à sa table des galettes de cassave.

leurs demeures incendiées, et en fuyant le théâtre du carnage et de la mort, de trouver une terre hospitalière. Dans ces terribles catastrophes, où les hommes ne semblent vivre que pour s'entre-gorger, il est doux de reposer son imagination sur des actes que la religion commande, que l'humanité inspire, et que la reconnoissance doit proclamer. Tous les blancs et nègres fidèles, qui purent gagner les frontières espagnoles, furent en général accueillis avec le plus vif intérêt par les sujets de sa Majesté Catholique. Non-seulement ils trouvèrent des asiles, mais on laissa encore à ceux qui voulurent former des établissemens la liberté de le faire, quoique les lois espagnoles soient très-contraires aux étrangers.

« François Delalande, sa femme et ses enfans habitoient une jolie case, dont ils étoient propriétaires dans les environs du fort Dauphin. Le domaine étant peu étendu et situé sur le revers d'un morne, cette famille, aidée seulement de quatre nègres esclaves, ne cultivoit que des légumes, dont la vente suffisoit à tous ses besoins. Le bonheur de M. Delalande alloit encore s'étendre par le mariage de ses deux filles, qui étoient recherchées, l'une par un propriétaire voisin, l'autre par un capitaine

de commerce, lorsque les cris de liberté, ou plutôt de carnage, vinrent se faire entendre dans ces paisibles retraites. Cette famille auroit peut-être échappé aux désastres communs, mais un mulâtre, gérant d'une habitation voisine, ne pardonnoit point à M. Delalande le refus qu'il lui avoit fait de la cadette de ses filles, et la vengeance qu'il en tira fut terrible. S'étant mis à la tête des nègres révoltés de l'habitation qu'il géroit, il se présenta un soir devant la maison de M. Delalande, dont les deux fils étoient dans ce moment au fort Dauphin, le fit attacher à un poteau, et eut la barbarie, après avoir outragé et fait outrager ses filles, de les faire massacrer sous les yeux de ce père infortuné. Ses fidèles esclaves qui s'étoient cachés pendant cette sanglante tragédie, l'enlevèrent avec sa femme et le conduisirent à *Monte-Christ*, d'où il se rendit à *Santo-Domingo* avec ses deux fils, qui étoient venus le joindre. Un Espagnol, touché des malheurs de cette famille, lui céda une douzaine d'arpens de terre, sur laquelle M. Delalande étoit établi lors de notre arrivée à *Santo-Domingo*.

En entrant dans cette ville, j'avois pris logement chez un Français refugié qui tenoit

une espèce de restaurant et de maison garnie. Surpris de voir la table servie à la française et couverte de fruits et de légumes qui ne se trouvent sur nos tables qu'en automne, j'en demandai la raison à mon hôte, qui, en me racontant les infortunes de M. Delalande, excita en moi le désir de le connoître. Aussi, dès le lendemain, je me rendis à son habitation, où je trouvai ce vieillard respectable assis sur une espèce de chaise longue, couverte de peau de bœuf, tenant une bible à la main. Dès qu'il m'aperçut il fit un léger mouvement, déposa sa bible sur son siége, et voulut se lever pour venir au-devant de moi. Je le gagnai de vîtesse, et fus m'asseoir à côté de lui. Là, sans lui donner le temps de m'interroger, je lui fis part de notre arrivée, qu'il savoit déjà; du but et des motifs de notre expédition; de la confiance que toute la France avoit dans le caractère et les talens du général Hédouville qui nous commandoit, et de l'espérance que nous avions d'être secondés par le chef des noirs, Toussaint Louverture. Avant de me répondre sur ces divers objets, il fallut lui parler de la France, de ses malheurs, de ses victoires. Le nom du Monarque qui la gouverne aujourd'hui étoit parvenu jusqu'à lui, et excitoit dans son

ame le plus vif enthousiasme. Dans son admiration, il le comparoît à tous les héros de l'écriture-sainte. Que n'auroit-il pas dit s'il eût vécu encore quelques années ! » J'appris, six mois après, qu'il étoit mort en prononçant les noms de ses filles, dont la fin tragique avoit imprimé sur les traits et dans l'esprit de ce vieillard respectable une sorte d'exaltation qui l'auroit sans doute conduit à la folie, si la religion et la piété filiale n'étoient venues au secours de sa raison.

Après avoir satisfait sa curiosité et fait la promesse d'une seconde visite, je lui témoignai le désir de voir son habitation. Un vieux nègre me conduisit, par ses ordres, jusqu'à l'extrémité de l'enclos où je trouvai MM. Delalande fils occupés à diriger une plantation de figuiers-bananiers (1). Je leur parlai d'une excellente crême

---

(1) Le *bananier* est une plante dont la tige se compose de feuilles roulées les unes sur les autres, d'un blanc rougeâtre en quelques endroits, et jaunâtre et verdâtre dans d'autres. Lorque la racine pousse un rejeton, il ne sort de la terre que deux feuilles roulées l'une avec l'autre; elles se déroulent et s'évasent en croissant, pour faire place à deux autres sortant du même centre. Roulées comme les premières, elles s'épanouissent de même, et sont suivies de plusieurs autres qui

de carotte et des petits pois délicieux que j'avois mangés la veille chez mon hôte; grace à leur in-

---

s'élèvant en hauteur et s'étendant en largeur, toujours ainsi roulées, composent la tige de cette plante arborée, qui monte à huit, dix et jusqu'à douze pieds, après quoi elle ne grossit plus; les feuilles sortent alors du haut et du milieu de la tige à laquelle elles ne tiennent que par une queue d'environ un pouce de diamètre, d'un pied de longueur, ronde d'un côté, et de l'autre creusée en canal dans son milieu. Cette queue, continuée, forme le nerf du milieu de la feuille, qui a quelquefois quinze et dix-huit pouces de large, sur six à sept pieds de long. Cette feuille est d'un beau vert par-dessus, et d'un vert gris par-dessous. Elle a l'épaisseur d'un fort parchemin; mais sa grandeur et sa délicatesse donnant beaucoup de prise au vent, elle se découpe en lanières, partant du nerf du milieu et s'étendant vers les bords le long des petites nervures qui ont la même direction, ce qui les fait paroître comme autant de rubans étroits et argentés, presque tous roulés ou recoquillés. Lorsque le bananier a acquis sa hauteur naturelle, sa tige a depuis huit jusqu'à dix pouces de diamètre, et elle est si tendre, que quoique les feuilles dont elle est composée soient très-serrées les unes contre les autres, on peut la couper aisément avec un couteau, et même d'un seul coup de serpe, en la prenant un peu de biais, parce que ces feuilles sont grasses et pleines de suc. Aussi le bananier ne vient-il bien que dans les terres grasses et humides.

Lorsqu'il est en état de porter du fruit, il sort de la

dustrie ; ces messieurs eurent la complaisance de quitter leur occupation et de me faire parcourir

---

sommité de sa tige une autre tige d'environ un pouce et demi de diamètre et de trois à quatre pieds de long, qui se couvre de différens anneaux de boutons d'un jaune tirant sur le vert. Un autre gros bouton, en forme de cœur, de six à sept pouces de long, sur trois de diamètre, termine cette tige. Il est composé de plusieurs pellicules couchées les unes sur les autres, dont l'extérieur est rouge et recouvert d'une forte enveloppe ; lisse et de couleur de gris de lin. Cette tige se divise en quatre pour donner issue à ce bouton : elle est d'abord droite ; mais à mesure que les fruits succèdent aux petites fleurs qui garnissent la tige par anneaux, le poids que le fruit acquiert en grossissant, la fait courber insensiblement et pencher de plus en plus vers la terre.

Cette tige, garnie de fruit, se nomme un *régime* : ce régime contient quelquefois tant de bananes, qu'un homme peut à peine le porter. On le coupe dès qu'on s'aperçoit que les bananes, d'abord vertes, prennent la couleur jaune : on le suspend à l'air dans la maison, et on mange le fruit à mesure qu'il mûrit, ce que l'on connoît quand il obéit sous le pouce. La banane a près de deux pouces de diamètre, et environ six de longueur ; sa pelure est lisse, souple et un peu plus épaisse que celle d'une figue, mais beaucoup plus solide : la pulpe est d'un blanc jaunâtre et a la consistance d'un fromage nouveau bien gras, et ayant sa crême,

leur enclos qui n'étoit entouré que d'une simple haie, mais si vive et si serrée qu'on auroit vainement essayé de s'y faire jour sans le secours d'instrumens tranchans. Il est impossible, sans l'avoir vu, de se faire une idée du succès qu'ils avoient obtenu dans la culture des légumes d'Europe. Avant leur établissement dans ce lieu, les habitans de *Santo-Domingo* ne connoissoient que les légumes secs qui leur venoient d'Espagne ou de l'Amérique septentrionale, et jamais ils n'en avoient vu de verts dans leurs marchés. L'arrivée de 1,500 à 2,000 refugiés de la partie française donna à MM. Delalande l'idée de se livrer à ce genre d'industrie, dans lequel ils avoient d'ailleurs des connoissances très-étendues. Secondés par leurs nègres, qui ne les avoient pas quittés, ils étoient parvenus, dès la seconde année, à fournir la ville et les environs de légumes de toute espèce, et qui ne

---

ou à du beurre nouvellement battu, et elle lui ressemble quand elle est cuite. On mange la banane crue et cuite : elle se met sur le gril comme une saucisse ; dans cet état et lorsqu'elle est assaisonnée avec du sucre et du jus de citron, elle a tout-à-la-fois le goût de la pomme de reinette cuite et du coing. C'est une nourriture très-bonne et très-agréable ; cependant quelques uns prétendent qu'elle engendre beaucoup de bile.

le cédoient ni pour la qualité, ni pour la beauté à ceux des potagers d'Europe. Je remarquai surtout des carottes du plus beau volume, du céleri et des artichauts magnifiques; les petits pois étoient le légume qui leur coûtoient le plus de soins, mais ils étoient parvenus à les faire manger aussi fins et aussi sucrés qu'en France, et voici ce qu'ils avoient imaginé pour les garantir de l'ardeur du soleil. Après le choix du lieu, ils avoient fait construire avec de la paille de maïs des claies qui, quoiqu'un peu serrées, ne l'étoient pas assez pour empêcher la circulation de l'air. La terre, dans laquelle les pois étoient semés, étoit divisée en petits carrés de six pieds de surface, séparés par de petites allées de dix-huit pouces, ce qui donnoit aux jardiniers la facilité de présenter dans tous les sens les claies au soleil. La hauteur de ces claies étoit de six pieds, et leur légèreté en rendoit le maniement très-facile. Par ce moyen la plante que l'ardeur du soleil n'incommodoit pas, parcouroit tous les degrés de sa croissance, et produisoit des pois très-fins et très-délicats. Mais un obstacle que ces Messieurs ne pouvoient vaincre, c'étoit le renouvellement de la plupart de leurs graines, auxquelles la chaleur du soleil ne permettoit

jamais d'arriver successivement à maturité. Le germe saisi trop promptement sans doute par cette chaleur, se trouvoit torréfié avant de pouvoir parvenir au point nécessaire pour la reproduction. Mais un correspondant de l'Amérique septentrionale en avoit envoyé à ces Messieurs une provision considérable, qu'ils venoient de recevoir par la voie de *Porto-Ricco;* et ils étoient d'autant plus tranquilles sur l'avenir, que les courriers espagnols (vaisseaux très-fins voiliers, qui prennent rang entre la marine militaire et la marine marchande,) leur en apportoient de temps en temps d'Espagne, malgré les croisières anglaises.

Je quittai ce beau jardin, comblé des politesses de ses propriétaires, à qui je promis une seconde visite, que je leur fis deux jours après avec le général Watrin, l'adjudant-général Dauzy et M. Masson, ex-professeur à l'un des colléges de Paris. MM. Delalande nous firent préparer pendant notre promenade une collation, composée de laitage, de confitures du pays, de gâteaux de fleurs d'orange, de meringues à la vanille, d'angélique et de chocolat, le tout accompagné de vieux vin de *Porto* et d'excellent Madère. Ces Messieurs voulurent bien accepter une caisse de bière,

que j'avois fait apporter à dos de mulet, et deux bouteilles d'eau-de-vie de *Dantzick* que leur offrit le général Watrin. Nous les quittâmes comme on quitte de vieux amis, et nous revînmes à *Santo-Domingo*, où nous eûmes le plaisir de les recevoir quelques jours après. Ils nous présentèrent à mesdemoiselles de Baudrac, leurs maîtresses, béarnoises d'origine, qu'ils étoient sur le point d'épouser, et chez lesquelles nous passâmes une soirée qui fut presque entièrement consacrée à la musique. Je remarquai parmi les concertans un gros chanoine, qui pinçoit la harpe en véritable virtuose.

Nous quittâmes *Santo-Domingo* le 16 à cinq heures du soir, par une pluie très-abondante. Les Espagnols étoient fort étonnés de nous voir nous mettre en route par un si mauvais temps, mais le jour et l'heure ayant été fixés, le général voulut donner aux naturels l'exemple d'une discipline et d'une exactitude avec lesquelles ils sont loin d'être familiarisés. En sortant de la ville, nous traversâmes à l'ouest une plaine qui borde le rivage de la mer en arrière de l'anse de Saint-Jérôme, située dans l'enfoncement de la baie. Cette plaine est d'environ une lieue de long sur une demie de large; elle est couronnée par une chaîne de monti-

cules peu élevés, qui se prolongent en avant du front des fortifications du côté du Nord, et qui aboutit à la rive droite de l'Ozanna.

Nous vîmes à deux cents toises de la ville, la bourgade *Saint-Charles* sur la droite du chemin, et après avoir suivi une route, bordée de bois des deux côtés, nous arrivâmes vers les huit heures du soir à l'habitation *Pedra-Lyo*, appartenante à *Dona Theresa Sanchez:* nous y fûmes parfaitement bien accueillis. Dans le chemin qui conduit à cette habitation, nous en trouvâmes quelques autres éparses çà et là; mais ce n'étoit, à proprement parler, que des cases avec leurs enclos. La plus remarquable est située à plus d'une lieue à droite, elle appartient à un Français. Le principal ou plutôt le seul travail auquel on se livre dans ces habitations, est la nourriture du bétail qui sert à l'approvisionnement de *Santo-Domingo*, qu'elles fournissent aussi de lait. L'habitation de Dona Theresa Sanchez se compose de quelques cases construites, closes et couvertes avec le bois, l'écorce et les feuilles du palmiste, et d'un enclos formé par des clôtures grossièrement clissées ou défendues par des ravins; d'ailleurs, point de culture, mais différens fruits, tels que l'orange, l'ananas et la sapotille.

Je remarquerai ici, pour n'y plus revenir, la manière dont on nourrit en voyage les chevaux et les mulets, elle n'est pas très-embarrassante. On leur ôte bride et selle, on leur met des entraves aux pieds, et on les laisse errer dans la savane, où ils ne trouvent pour nourriture qu'une herbe très-courte. Quand il est possible de se procurer du maïs ou blé de Turquie, on leur en donne une petite ration pour les restaurer. Le lendemain matin on va les prendre, et après avoir sellé et bridé on se remet en route.

En quittant *Pedra-Lyo*, le chemin se dirige vers le nord-ouest, par une savane de peu d'étendue, après laquelle on rencontre des bois remarquables par la variété de leurs arbres, et surtout par de nombreux palmistes et différentes sortes d'acacias. On aperçoit quelques cases occupées par des noirs libres, et une plus considérable appartenante à des blancs; elle est entourée de petits enclos carrés : on y voit des bananiers et des cannes à sucre. Environ une lieue plus loin à gauche et près du chemin, est l'habitation de *don Juan Martin*; elle est située sur un tertre élevé qui domine une plaine où coule la rivière d'*Isabelle*. On aperçoit à une demi-lieue une chaîne de mor-

nes, dont les plus élevés se perdent dans les nues.

Nous descendîmes par un terrain incliné jusqu'à la rivière d'*Isabelle*, alors enflée par l'arrivée des eaux dont la pluie qui venoit de tomber avoit augmenté le volume. Le cours de cette rivière est assez rapide, sa largeur est d'environ quinze toises, et nos montures avoient de l'eau jusqu'aux sangles. Ensuite nous trouvâmes des bois coupés de distance en distance par de petites savanes qui ont presque toutes leurs hattes et quelques bestiaux : des mornes entassés à des distances diverses, offrent des points de vue pittoresques. Devant chaque habitation se trouvent des croix, et dans un petit enclos on en voit un nombre plus considérable, ce qui, joint à des bières en forme de brancards, nous fit juger que c'étoit un cimetière public. Nous rencontrâmes une petite caravanne de mulets venant de *San-Yago* et chargée de café. Nous passâmes à sec les lits des courans d'eaux ou rivières de *Gobe-Plata*, nom qui indique qu'elle charie de l'argent, et de celle de *Guya-Cala*.

Après trois heures de marche nous fîmes halte à la case de Manabo, située à l'extrémité d'une grande savane marécageuse : cette

case étoit déserte alors, quoiqu'ordinairement habitée. Deux veaux abandonnés dans un enclos voisin sembloient un tribut offert par des mains invisibles, mais nous n'en profitâmes pas, et nous ne prîmes qu'un léger rafraîchissement sur nos propres provisions. Nous remarquâmes dans les environs une grande quantité de sensitive.

Nous reprîmes notre route par un chemin hérissé de pierres ou substances noirâtres, semblables en apparence à de la mine de fer, mais produites par une espèce de lave ou fusion de différentes matières volcaniques, qui forment en cette partie le sol de l'île. Le pays, découvert par intervalle, présente quelques cases ou hattes, et sur la gauche des mornes dans le lointain. Nous entrâmes ensuite dans la plaine du morne Noir, *Sierra-Prieta*, couverte plus que la précédente de ces pierres noirâtres qui rendent la marche pénible : dans les monts voisins, à gauche, se trouvent des mines de cuivre. Au sortir de cette savane nous passâmes un ruisseau coulant dans un ravin profond, et après avoir traversé une autre savane, entourée d'une chaîne de mornes formant un amphitéâtre, nous trouvâmes un autre ruisseau dont l'eau est réputée de la meilleure

qualité : ces deux ruisseaux sont désignés sous le nom commun d'*Inca* ou de *Magnoc*.

Le chemin reprend dans une grande savane, ayant sur la gauche, à peu de distance, le morne Noir, dont le sommet pointu est couvert d'arbres de la plus belle verdure, et sur la droite est une grande plaine, qui semble n'avoir d'autres bornes que la mer, quoiqu'on ne l'aperçoive pas de cet endroit. Cette plaine se forme de la réunion de celle du morne Noir, et de celle appelée *Plano-Sanguineo*, parce qu'elle fut le théâtre d'un grand combat entre les Espagnols et les Indiens. Elle se prolonge pendant près d'une heure de chemin, ayant sur la gauche une chaîne de mornes à une distance variée, et offrant, entre le chemin et ces mornes, différens bassins semés de palmistes et d'autres arbres qui se combinent de la manière la plus variée et la plus agréable.

Nous passâmes ensuite la rivière de l'*Ozanna*, coulant, comme celle d'*Isabelle*, de gauche à droite, et à-peu-près semblable pour la rapidité, la largeur et la profondeur. Les bords en sont escarpés et chargés de lianes qui, enveloppant de grands arbres jusqu'à leurs cîmes, présentent des massifs de verdure agréablement diversifiés.

A peu de distance de l'*Ozanna* le chemin devient très-mauvais, il est presque entièrement rompu par la marche des bêtes de somme, et de plus, il étoit rempli d'eau et de boue par la chute des pluies. Ce chemin continue ainsi jusqu'à l'entrée de la savane, où est située l'habitation de la *Louisa :* c'est-là que nous fîmes halte. Il avoit plu dans la journée, le mauvais temps augmenta le soir et continua toute la nuit. La fatigue que les équipages avoient éprouvée, engagèrent à diviser en deux parties la marche de cette journée, et l'on décida que désormais les équipages partiroient en avant.

Nous parcourûmes dans la matinée l'habitation de la *Louisa*, qui n'est qu'une réunion de dix à douze cases au fond de la savane, et à peu de distance des mornes qui s'élèvent à gauche. Cette habitation n'offre aucune culture, et ne sert qu'à la nourriture des bestiaux. Les environs offrent des perroquets, des pintades et des dépouilles de petites couleuvres. Nous entendîmes quelques coups de canon dans la direction de *Santo-Domingo*, que nous attribuâmes à la solemnité du samedi-saint.

Nous prîmes des viandes fraîches à la *Louisa*,

et nous en partîmes dans l'après-midi : nous passâmes deux ruisseaux et une savane d'une demi-lieu d'étendue, au sortir de laquelle se trouve une petite hatte, composée de deux cases sans enclos. Nous entrâmes ensuite dans une très-belle savane, dont l'herbe est abondante et de très-bonne qualité; on y respire un air embaumé par les exhalaisons des orangers dont les bois environnans sont remplis.

Après une marche d'environ deux heures, nous fîmes halte à l'habitation de *San-Pedro*, composée de trois chétives cases, dont une seule est occupée par les maîtres, ce qui nous força de dresser des tentes pour le détachement de chasseurs qui formoit notre escorte. Cette habitation est remarquable par sa position, sur l'extrémité du petit morne avancé dans le bassin étendu que forme la chaîne presque circulaire des mornes lointains. On y cultive, mais en très-petite quantité, et seulement pour les besoins des habitans, du coton, de l'indigo, du cacao et des cannes à sucre. La vue y est très-étendue, sans autre variété que celle des arbres dont se composent les forêts qui se prolongent jusques sur la cîme des mornes, et celle des mornes même entassés les uns sur les autres, et à des distances diverses,

en forme d'amphithéâtre. On remarque vers l'ouest une assez belle prairie, par laquelle passe le chemin que nous devions prendre. Pendant notre halte il passa une caravanne de dix mulets chargés de café, partie depuis dix jours de *San-Yago.*

Nous quittâmes *San-Pedro* le 19, après avoir traversé la savane dont je viens de faire mention; nous descendîmes par un chemin très-escarpé et très-mauvais au ruisseau *del Vermeyo* ou ruisseau rouge, après lequel on trouve un morne très-rapide, bordé sur la gauche de précipices, dont on entrevoit la profondeur à travers les arbres qui les couvrent. Nous fûmes dédommagés de ce chemin difficile par une savane que terminent un monticule et des bouquets de bois, où nous retrouvâmes l'odeur suave de la veille, et dans lesquels nous vîmes des ananas sauvages et des myrthes. Cette savane nous conduisit à un autre morne roide, rocailleux et entrecoupé de ravins : en faisant plusieurs détours et en nous élevant successivement sur le penchant des mornes, nous arrivâmes au sommet. Nous avions en y montant une belle vue à gauche sur la vallée d'*Oya*, et sur un enfoncement que les habitans nomment le *Tom-*

beau du diable; mais parvenus à la cime, qui est celle du mont *Bolloveo*, le même, selon toute apparence, dont parle M. Moreau de Saint-Méry, sous le nom de *mont Pardavo*, nous eûmes une vue plus étendue.

Le général s'arrêta dans cet endroit pour jouir de l'aspect d'une magnifique vallée, commençant à-peu-près au sud-est, et s'étendant en avant, et en tournant de gauche à droite. La ville de *Monte-Plata*, nom qui indique des mines d'argent, doit se trouver à environ dix lieues sur la gauche. Dans le fond de cette vallée, quarante lieues de pays appartiennent à un seul propriétaire, *don Coka*, de *Santo-Domingo*. On voit d'abord, à droite, le morne noir, ou *Sierra-Prieta*; ensuite, à près de douze lieues, le *Nisar*, où la rivière de ce nom prend sa source; les deux monts *Jayna*, entre lesquels coulent les eaux de cette rivière; et enfin, en rejoignant le point d'où l'on est parti, on découvre les montagnes de la *Patience*, que nous avions encore à franchir. Après être descendu par un chemin assez difficile, nous traversâmes une savane, où des arbres épars sur une herbe abondante sembloient annoncer une ancienne culture. Le chemin, borné de distance en distance par des mornes bordés de

précipices, rend la marche difficile par le nombre de sentiers étroits et profonds creusés dans une sorte de tuf rouge. Nous entrâmes ensuite dans une jolie savane que nous avions aperçue du haut des mornes, et nous y remarquâmes un parc et des bestiaux en plus grand nombre que dans les précédentes. Nous trouvâmes une rivière, coulant dans un ravin profond, couvert de bois, et après l'avoir traversée, nous fîmes halte sur un site enchanteur; les plus curieux d'entre nous se répandirent dans les environs, les plus fatigués se reposèrent (1).

---

(1) Ces haltes qui se renouveloient tous les jours, me paroissent mériter une description particulière. Le gazon nous servoit de table, de nape, et le plus souvent de siége; quelques viandes froides, l'eau d'un ruisseau voisin, mêlée d'un peu de rhum ou de vin, du biscuit, de la cassave composoient le repas, qui ne duroient ordinairement qu'un quart-d'heure; on employoit le reste du temps à parcourir les bois environnans, ou à faire la sieste dans des hamacs : on choisissoit l'endroit le plus ombragé : deux arbres soutenoient le lit mobile, on s'y blotissoit en s'enveloppant avec soin pour se garantir de la piqûre d'une multitude d'insectes, surtout au bord de l'eau. Heureux qui pouvoit s'en mettre à l'abri, au moyen d'un moustiquaires de campagne. Au signal du départ tout se replioit, rentroit dans les paniers, et l'on se remettoit en marche.

Les repas champêtres que nous prennions dans ces haltes, le repos bienfaisant que nous y goûtions, auroient dû répandre dans l'ame une douce sérénité ; mais le philosophe sensible, l'ami de l'humanité ne pouvoient oublier qu'ils fouloient aux pieds une terre jadis peuplée de plusieurs milliers d'habitans paisibles, et maintenant fertilisée par le sang de ces malheureuses victimes du fanatisme et de la soif insatiable de l'or. Barbare intolérance, amour effréné des richesses, de combien de forfaits vous fûtes la source et trop souvent l'excuse!

En reprenant notre route, nous trouvâmes des chemins coupés par des mornes escarpés, et des sentiers difficiles, couverts de pierres, qui rendoient la marche pénible; après avoir traversé un ruisseau, nous parvînmes au pied d'un de ces mornes, nommés de la *Patience*. Nous le franchîmes à travers les bois, dont il est couvert, par un sentier rapide, sinueux et creusé dans le roc, ayant des précipices de chaque côté. Dans ce trajet difficile, la vue se repose un instant sur un bassin, à gauche, profond, tapissé de verdure et orné de massifs de lianes. Ces mauvais chemins passés, nous nous trouvâmes sur un morne plus agréable, couvert d'herbes et de pierres noirâtres, où quelques

bestiaux étoient épars. Nous n'eûmes plus ensuite qu'à marcher dans de jolis sentiers, à travers des savanes semées de bouquets de bois, où paissoient des bestiaux. Au sortir de cette savane, nous vîmes une hatte, composée de quelques cases, qui forment ce qu'on appelle la première *Sévigne;* nous fîmes halte à cette habitation, sur laquelle il existoit quelque culture en coton, cocos, café, cacao et rosiers.

Nous quittâmes, le 20, la première *Sévigne*, et passâmes le ruisseau *Trovenia;* en sortant de la savane, le chemin paroissoit se diriger sur un morne couvert de bois, mais il se détourne et suit le long du morne. Nous parvînmes, par une descente rapide et difficile, à un grand ruisseau, nommé *Varruca*, au-delà duquel, laissant à gauche la seconde *Sévigne*, nous traversâmes une belle prairie, entrecoupée de bouquets de bois. Nous passâmes le ruisseau *Goguena*, et des bois, où nous remarquâmes de superbes *mapous*, nommés ici *seyba* (1). Nous mar-

(1) Cet arbre, qui sert principalement à former de grandes gamelles ou vases arrondis et peu profonds, est quelquefois d'une grosseur étonnante. A l'habitation *Charitte*, près du Cap, il en existe un de seize pieds de diamètre.

châmes ensuite dans une savane, autour de laquelle sont une douzaine de cases qui forment la troisième *Sévigne*, et nous y vîmes un oiseau blanc, connu sous le nom de *Gamla*, et qui a quelque ressemblance avec le cigne.

A l'extrémité de la savane de *Semblac*, les membres des autorités constituées du *Cotuy*, au nombre de neuf personnes, à cheval, mirent pied à terre pour s'avancer à notre rencontre. Le général témoigna, à la députation, combien il étoit sensible à sa démarche, et lui promit, au nom du gouvernement français, le maintien de l'ordre, le respect des propriétés et la liberté du culte. Il invita les habitans à rester paisibles et à se livrer à leurs occupations ordinaires, et leur dit que, jusqu'à la prise de possession, les Français vivroient avec eux en bons alliés et en véritables amis. Les membres des autorités protestèrent de leur attachement à la France; ils remontèrent à cheval; nous continuâmes notre route en leur compagnie, et nous arrivâmes au *Cotuy*, après avoir traversé deux savanes et un joli ruisseau.

La ville ou bourg du *Cotuy*, est peu considérable ; les maisons, à quelques exceptions près, ne sont guère mieux bâties que les cases que nous avions aperçues dans notre route. La

grande place est carrée, l'église est petite et ornée de statues, ou plutôt d'espèces de poupées habillées et enluminées (1).

Les rues sont droites et alignées aussi bien que la place; la population est un mélange de toutes les couleurs ; il s'y trouve quelques petits marchands français. Il y a un commandant militaire, un alcade, une jurisdiction particulière pour les douanes et un curé. Nous obtînmes, avec peine, du pain mal fait et peu de provisions fraîches.

Nous quittâmes cette ville le 21, et après avoir passé un ruisseau et marché dans un chemin uni, nous traversâmes la rivière d'*Yuna*, coulant de gauche à droite, large et rapide, sans être cependant très-profonde. Les bords, endeçà, sont couverts de cannes à sucre, et ceux au-delà, de bois assez épais. En sortant de ces bois, nous traversâmes deux savanes, nommées *Guantes*. L'habitation principale est à droite, à l'entrée de la seconde savane; c'est par-là qu'il

---

(1) Les plus remarquables sont deux statues de la Vierge, sous l'invocation de laquelle est l'église : l'une sur un brancard, que l'on porte dans les processions; et l'autre debout au bas d'un autel, où elle reçoit, de très-près, les prières et les offrandes des fidèles.

faut passer lors de la crue des eaux : ces savanes appartiennent au commandant actuel du *Cotuy*; on nous dit qu'elles nourrissoient environ sept à huit cents bêtes à cornes.

En sortant d'une nouvelle savane, nous passâmes le ruisseau *Ganitas*, au-delà duquel est la savane de *Goma*, et à peu de distance, sur la gauche, l'habitation de *Valverde*, appartenante au neveu de l'auteur de ce nom. Après le bois de *las Ganas*, on trouve une case, ou hatte, appelée *Ximenez*, et plus loin, à gauche, une autre, nommée *las Palmas*, toutes deux assez bien fournies de bestiaux; elles appartiennent, ainsi que le bois *las Ganas*, à *don Juan Sancherys*. Nous fîmes halte à cette habitation, qui est dans un site assez agréable, à quelques portées de fusil du chemin de l'extrémité la plus élevée de la savane, au pied d'un morne boisé, dont elle est séparée par un enclos cultivé, et ayant en perspective plusieurs mornes et des cases en avant. Un de nos compagnons de voyage y tua une espèce de couleuvre, d'environ quatre pieds de long. Le peu de culture qu'on y fait n'est qu'en raison des besoins les plus urgens des habitans de la case.

Après cette halte, nous vîmes, à droite et à gauche, un grand nombre de cases, dans les-

quelles on cultive du café et du tabac ; on y entretient aussi un nombre assez considérable de bestiaux. L'habitation et la savane de la *Pigna* appartiennent à l'alcade actuel du *Cotuy*. Nous aperçûmes ensuite une réunion nombreuse de cases rangées presque circulairement autour des deux belles savanes de *Xima*, où nous arrivâmes et fîmes halte, après avoir passé plusieurs ruisseaux coulant dans des ravins couverts d'arbres. Avant d'arriver à cette halte, nous rencontrâmes un courier, allant de *San-Yago* à *Santo-Domingo*. Le général Hédouville le retint et lui ordonna de nous suivre.

Les savanes de *Xima*, où nous nous arrêtâmes, sont unies et très-étendues ; la plaine commence au ruisseau du même nom ; le terrein est couvert de nombreux bestiaux, mais on n'y cultive qu'en petite quantité ce qui est nécessaire à la subsistance des habitans, quoique le sol annonce une grande fertilité. En sortant de ces savanes, le chemin se dirige dans une plaine, dont l'entrée est marécageuse ; on y trouve un grand nombre de cases qui ont pour principal propriétaire *don Rola :* en y entrant, on trouve beaucoup de chevaux et de bestiaux de toute espèce ; mais, comme dans les autres endroits, la culture est réduite au simple nécessaire.

Nous passâmes la rivière de *Pima*, inférieure à celles de l'*Ozanna* et d'*Isabelle*; un peu plus loin sont les cases de *Ranchillo*, situées sur une petite éminence d'où l'on descend à la rivière *du Camus*.

Ce fut dans cet endroit que les autorités civiles et militaires de *la Vega*, au nombre de neuf personnes à cheval, bien habillées, et dont plusieurs portoient des plumets noirs, vinrent complimenter le général, qui leur répondit dans le même sens qu'aux autorités du *Cotuy*, un Français établi à *la Vega* servoit d'interprête à la députation.

Après avoir traversé la rivière *du Camus*, plus considérable que la précédente, nous entrâmes dans la plaine de *Mantanza* ou du *massacre*, nom qui lui fut donné pour avoir été le théâtre d'une sanglante bataille entre les Espagnols et les naturels du pays. Cette plaine est entourée de montagnes, dont plusieurs forment une superbe perspective et s'élèvent graduellement en amphithéâtre.

Nous arrivâmes à *la Vega*, qui, vue de ce côté, paroît moins considérable qu'elle ne l'est, à cause de sa situation sur un plateau incliné vers la montagne, que l'on aperçoit de très-près de l'autre côté, et dont elle n'est

séparée que par une petite savane et par la rivière *du Camus*.

Cette ville est plus étendue et plus importante que *le Cotuy*, la forme en est la même: place carrée, rues alignées, verdure au lieu de pavé. L'église est très-mesquine, et n'a de remarquable qu'un bas d'autel chargé d'une allégorie, qui ne présente aucune idée religieuse : un fil sortant d'un nuage, est prêt à être coupé par une main armée d'une paire de ciseaux; au bas un clepsydre, entre une faulx et un flambeau. Cette église et quelques maisons plus apparentes, mais n'ayant qu'un rez-de-chaussée, sont bâties en maçonnerie et couvertes de tuiles plates ou recourbées.

On ne peut faire assez d'éloges de l'accueil que nous reçûmes dans cette ville, et particulièrement des deux frères *Dorbe*, dont l'un est alcade; on nous fournit des lits, des matelas, des moustiquaires; le lendemain de grands repas furent donnés et servis avec autant de goût que de profusion, dans un desquels on fit hommage au général d'un bas relief en carton et en sucre, représentant les armes de la ville. Nous trouvâmes pour le départ au-delà du nombre de chevaux nécessaire pour remplacer ceux pris à *Santo-Domingo*, le zèle

le plus empressé, la joie la plus vive et la plus franche signalèrent notre séjour dans cette ville. Les autorités qui la gouvernent sont deux alcades, nommés tous les ans par un cabide ou conseil électoral, un commandant militaire, un curé et son vicaire.

Nous partîmes de *la Vega* par l'ancien chemin à droite, dans l'intention de visiter les ruines de l'ancienne ville, détruite par un tremblement de terre. En sortant de la nouvelle, nous passâmes *le Camus* et entrâmes dans les bois, où l'on aperçoit quelques cases avec leurs enclos. On cultive dans le premier de ces bois des cannes à sucre; à gauche on trouve celui de *Rio Seco*, après avoir passé le ruisseau de ce nom, ainsi appelé à cause du peu d'abondance de ses eaux, qui pourtant ne tarissent jamais. Il y a dans ce bois une case où l'on cultive du tabac, ainsi que dans celle du *Golgorny* qui en est voisine. Toujours du même côté et sur une hauteur, est la case de *Quesada*.

Au bas de cette éminence, dans un endroit marqué par trois croix de bois sur un monceau de pierres, commençoit l'ancienne ville de *la Vega*. Le chemin qui, jusqu'à cet endroit, n'avoit offert que quelques sinuosités sur

de petits monticules pierreux, tourne tout-à-coup à droite par une sorte d'allée percée dans le bois qui formoit, nous dit-on, l'ancienne grande rue de *la Vega*. Quelques-uns de nos compagnons de voyage crurent reconnoître des débris de murailles; on en remarque quelques traces à peu de distance des trois croix; on voit même dans les environs les restes d'un four à chaux.

Nous découvrîmes bientôt à gauche le couvent ou hermitage de *Santo-Serro*, situé sur le plateau d'un morne très-élevé, au moment où nous atteignions un superbe enclos qui en dépend, et le long duquel suit le chemin, en détournant un peu sur la droite. Cet enclos offre une culture magnifique en dattes, coings, palmes pâles, bananiers distribués en quinconces, et autres arbres; toute cette culture est l'ouvrage des deux religieux actuels de *Santo-Serro*, qui desservent l'hermitage, et n'ont pour aides que trois noirs, et au besoin, quelques femmes de journées. Le revenu actuel de cet enclos s'élève à mille piastres-gourdes.

Nous suivîmes encore quelque temps le chemin, ou grande allée, et nous mîmes ensuite pied-à-terre pour parcourir les ruines que nous étions venus chercher.

Nous trouvâmes d'abord des pans de murs de l'église presqu'au niveau de la terre; de très-gros blocs de maçonnerie qui paroissoient en provenir et dans plusieurs desquels on distingue encore la forme des voûtes, chapiteaux et colonnes, le tout en briques liées à chaux et à sable; des tronçons de colonnes rondes, formés de quatre briques, en quart de cercle, avec du mortier à chaux et à sable, et laissant au centre une ouverture d'environ trois pouces de diamètre, par où devoit passer le fer qui soutenoit les colonnes.

Un figuier blanc très-élevé embrasse, dans les ramifications de ses branches, divisées jusqu'en haut, l'un des quatre piliers, où il semble vouloir le défendre contre les ravages du temps. Un autre a pris racine sur la voûte restante, et embrasse également les ruines supérieures de quatre arcades encore sur pied, tenant à une espèce de petit vestibule carré, dont les murs sont lézardés, et qui est surmonté de cette voûte qu'on dit être le dessus du clocher.

A quelque distance, on trouve un autre mur ras terre; le sol est inégal et gonflé de décombres, et on y voit la trace encore sensible de l'enceinte des maisons. On trouve enfin des murs épais, élevés encore de trois, quatre et

même cinq pieds, formant l'enceinte d'un ancien fort parallélogramme régulier, d'environ vingt toises sur dix, s'étendant à-peu-près du sud au nord. Deux bastions circulaires, ayant chacun six meurtrières, font saillie à deux de ses angles opposés diagonalement. L'un est presque comblé par une sorte de boue noirâtre; l'autre est plus profond, quoique comblé en partie. On remarque à l'extérieur de celui-ci un léger escarpement, qui semble indiquer l'approche du sol; cependant le terrein est incliné, inégal, de manière à faire supposer qu'il n'a été porté à cette hauteur que par l'amoncellement des ruines.

C'est principalement dans l'intervalle du fort à l'église, que nous remarquâmes plus particulièrement cet amoncellement qui a donné lieu à un grand nombre d'histoires qui prennent leur source dans le penchant que l'imagination des hommes a toujours pour le merveilleux. Dans tout ce pays on ne parle que de revenans. Là, ce sont des squelettes ambulans qui parcourent les environs à des heures marquées. Ici, c'est une pierre, sur laquelle la crédulité vient déposer les alimens nécessaires à la subsistance de familles entières ensevelies toutes vivantes sous les ruines, et qui, nouveaux gnômes, s'y sont perpétuées. Nos guides nous dirent encore que

l'ancienne ville avoit une demi-lieue de large sur une lieue de long, depuis les trois petites croix jusqu'au *Rio-Verde.*

Après avoir examiné ces ruines, nous revînmes sur nos pas par la grande allée, et laissant à gauche notre premier chemin, vis-à-vis l'enclos de *Santo-Serro*, nous suivîmes le sentier qui conduit à l'hermitage, situé sur le sommet d'un morne au pied duquel sont quelques cases habitées par des noirs.

Nous montâmes ensuite, pendant quelque temps, une côte rapide, mais adoucie par une direction sinueuse et très-prolongée, qui nous conduisit à la cîme de la montagne sur laquelle est une croix. Nous nous y arrêtâmes, moins pour jouir des beautés du site, que pour nous livrer aux souvenirs que fait toujours naître le nom d'un grand homme. En effet, c'est dans ce lieu, et à l'ombre d'un sapotillier qui existe encore, que *Christophe Colomb*, après une bataille décisive contre les naturels, se retira pour rendre graces à Dieu. Il y fit célébrer une messe et planter une croix, que la tradition assure être la même que celle que l'on voit aujourd'hui, et avoir été construite avec les branches du sapotillier qui nous prêtoit dans ce moment son ombre hospitalière. Plus loin, sur la gauche,

est un olivier d'Europe, planté, dit-on, à la même époque, en mémoire d'un traité qui eut lieu entre les Indiens et les Européens. Cet olivier est double en hauteur et en volume de ceux d'Europe, mais il ne produit point de fruits.

Du côté opposé à l'olivier, toujours sur le sommet du morne, et derrière la croix dont nous venons de parler, est une très-jolie église qui renferme un objet assez singulier de culte et de vénération. Je veux parler d'un amas de terre jaune, renfermé avec beaucoup de soin dans un caveau placé dans une des chapelles de cette église. Cette terre qui approche de la glaise, est réputée dans tout le pays avoir été apportée de Jérusalem, et faire partie de celle dans laquelle fut plantée la vraie croix dont on conserve également un morceau renfermé dans un tabernacle bien clos, placé sur le maître-autel de l'église. On ne sauroit se faire une idée de la ferveur des habitans pour ces deux objets de culte. Ils viennent en grand nombre, de fort loin et à grands frais, déposer dans cette église de riches présens, en échange desquels ils obtiennent de petites portions de ce bois et de cette terre qui ne s'épuisent point, quelque grande qu'ait été et que soit encore la distribution qui s'en fait. Les murs de l'intérieur de l'é-

glise sont couverts de peintures fort anciennes, et en assez mauvais état, représentant divers sujets, qui se rattachent tous à l'époque de la conquête. A droite, on voit la description d'une grande bataille, livrée par les Espagnols aux Indiens. Christophe Colomb et ses officiers occupent le premier plan du tableau. Vis-à-vis on voit ce grand homme, faisant construire un fort et rendant des actions de graces à Dieu. Au fond, est représenté le miracle des flèches, repoussées par la vierge sur les Indiens qui les lançoient. Ce miracle est encore représenté à l'entrée de l'église et au-dessus du maître-autel. Il tient le premier rang parmi les faits extraordinaires qui accompagnèrent la découverte.

Le couvent est attenant à l'église. Sa cour forme une belle terrasse, d'où l'on découvre la belle plaine de *la Vega*, à laquelle on a donné, par excellence et sans doute à raison de son étendue, le surnom de *Réal*. Elle s'étend depuis le *nord-quart-nord-ouest*, en tournant par le *nord* jusqu'au *sud-est*. Elle est presqu'entièrement entourée de petits mornes couronnés par des bois. La partie qui ne l'est pas, regarde la baie de *Samana*.

La montagne sur laquelle le couvent est

bâti, est couverte de verdure, et séparée d'une autre montagne par un ravin qu'il est impossible de franchir, et dont l'aspect, et surtout la profondeur glacent d'effroi. Cette seconde montagne est encore plus élevée que celle où nous étions, et elle diffère de celle-ci en ce qu'elle est presqu'entièrement couverte de bois. Toutes deux forment une double barrière, et garantissent des vents du sud, qui sont les plus violens et les plus dangereux dans ces contrées, l'ancienne ville de *la Vega*, bâtie au pied de celle où nous nous trouvions.

Le fond de la plaine du même nom, et qu'on peut comparer à un immense bassin, est, autant que notre vue a pu le permettre, presque tout-à-fait couvert de bois qui, à en juger par la partie que nous avions parcourue, doivent être de la plus belle espèce et annoncent un terrain de la plus grande fertilité. Cette plaine est arrosée par les rivières l'*Isséi* et le *Rio-Verde*.

Nous remontâmes à cheval, et après avoir laissé à gauche des fours à chaux et à plâtre, nous marchâmes tantôt à droite et tantôt à gauche, sur le revers du morne, en suivant un sentier constamment tortueux, et qui s'élève, s'abaisse et circuit dans de petits mornes

qui entourent et semblent là servir de cortége à celui que nous quittions. Enfin nous arrivâmes en plaine, et rejoignîmes le chemin que nous devions prendre en quittant *la Vega*.

Dans ce dernier trajet nous remarquâmes un enclos très-bien cultivé, malgré la pente très-rapide du terre , produisant du maïs et des pois; plus loin des mines, où l'on nous dit qu'il y avoit eu de la coupe-rose dans la partie du bois appelée l'*Yago*. Ensuite des lataniers, des acacias et des sapotilliers de la plus grande beauté, et auxquels nous assignâmes sans exagération une hauteur d'au moins quatre-vingts pieds. Enfin, au moment de rejoindre notre route, nous rencontrâmes une troupe de pélérins et pélerines de tout âge et de toute couleur, qui alloient faire leurs dévotions à l'hermitage.

Nous passâmes deux fois le *Rio-Verde;* après avoir traversé un premier lit à sec, dans lequel il se répand lors des crues. Ce ruisseau, comme je l'ai dit en tête de cet ouvrage, est célèbre par l'or que renferme son sable. On nous avoit dit à *Santo-Domingo*, et il nous fut aisé de vérifier, que presque tous les riverains travailloient à la recherche de ce précieux métal, en employant le procédé du lavage.

Ce sont principalement les femmes et les enfans qui se livrent à ce genre d'industrie. Pour nous, nous ne remarquâmes en traversant ce ruisseau qu'une grande quantité de pierres, couvertes d'une mousse verdâtre, qui lui ont fait donner le nom de *Rio-Verde*, dans la saison où nous le passâmes, il ne nous offrit qu'un volume d'eau peu considérable.

Peu après le dernier passage, nous aperçûmes deux habitations assez jolies, l'une appartenante à Jacinthe *Malha*, et l'autre appelée les *Caymites*. Nous y distinguâmes de très-beaux pieds de café, plantés en quinconce, entretenus et taillés en boule comme les orangers des Tuileries, et dans la dernière une pièce de cannes à sucre, pour l'irrigation de laquelle on avoit eu recours aux eaux de *Rio-Verde*, qui y arrivoient au moyen d'un petit canal construit en briques recourbées, semblables à celles que nous employons au faitage des toits, et liées entr'elles par un ciment de la plus grande solidité. Le reste du terrein enclos de ces habitations, d'ailleurs très-bien construites, étoit planté de bananiers et de figuiers, ou employé à la culture du maïs et de la patate.

Ici nous entrâmes dans un chemin assez

inégal, à la droite duquel est un joli vallon qui nous conduisit, par une descente rapide, le long du ravin à pic, rempli en grande partie d'un sable très-fin et très-pur, au ruisseau *del Pugnax* qui sert de limite à la jurisdiction de *San-Yago*.

Au-delà de ce ruisseau, un morne très-escarpé, quoique de peu d'étendue, se présenta à nous. Il nous fallut le franchir pour rejoindre l'ancien chemin, au bord duquel nous trouvâmes l'enclos et l'habitation *del Pugnax*, du nom du ruisseau qui l'arrose. La beauté du lieu, et la fatigue que nous venions d'éprouver, nous invitèrent au repos et nous fîmes halte. L'enclos de l'habitation est très-vaste, et la culture en est très-bien entendue, ce qui n'est pas commun chez les colons espagnols. En avant de la case ou principale habitation, de nombreux palmistes peu élevés forment une espèce de péristyle du plus agréable aspect. Une partie de la clôture est formée par des touffes très-serrées, d'une espèce d'arbuste très-épineux qui en rend l'approche très-difficile. Les séparations intérieures, bien alignées et disposées carrément, sont faites avec des orangers sauvages garnis d'épines, et tellement rapprochés les uns des autres que l'on ne peut

passer la main dans les intervalles. Cet enclos est consacré à la culture du tabac, du riz, du café, et de toutes sortes de légumes.

C'est en cet endroit, où nous nous livrions tous aux charmes du repos, que nous vîmes arriver le général *Kverseau*, commissaire du gouvernement à *San-Yago*, aujourd'hui préfet colonial à la Guadeloupe, accompagné d'un aide-de-camp. Après les félicitations d'usage en pareille circonstance, nous remontâmes tous à cheval, et quelque temps après, nous rencontrâmes le commandant militaire espagnol, suivi de cinq à six officiers qui venoient au-devant du général Hédouville. Les autorités judiciaires et administratives de la ville, se présentèrent ensuite, et après des harangues que la chaleur du soleil, alors presqu'au zénith, ne permit pas de trouver aussi bonnes qu'elles pouvoient l'être, nous nous acheminâmes vers la ville.

San-Yago est bâti sur un escarpement sablonneux, au bas duquel coule l'*Yacque*. On y monte par deux chemins qui se ressentent de la position de la ville, dont l'un est raviné. Nous prîmes celui qui tourne à droite; le peuple de cette ville, qui nous attendoit à l'entrée, nous accueillit parfaitement bien, quoique les prêtres du pays, ainsi que tous ceux de la co-

lonie en général, eussent employé toutes sortes de moyens pour indisposer les habitans contre nous. La reconnoissance me fait un devoir de nommer ici M. *Espaillart*, Français d'origine, établi depuis long-temps à *San-Yago*. A l'urbanité des manières, il joignit un zèle si actif et si hospitalier, qu'à la différence près des mets et des fruits qu'il nous fit servir, nous eussions pu nous regarder comme de retour en Europe.

San-Yago est plus grand et mieux bâti que *la Vega*, quoiqu'inférieur à *Santo-Domingo*. La place est très-régulière et toutes les rues alignées ; quelques-unes ont des trottoirs en briques. Les édifices publics n'ont rien de remarquable. L'église principale, à moitié renversée par le tremblement de terre de 1783, alloit être rebâtie ; mais à la nouvelle de la cession du pays à la France, les travaux commencés cessèrent.

La population de la ville est peu considérable; mais en réunissant celle de ses dépendances, elle offre une masse d'habitans capable, nous assure-t-on, de fournir une milice de 10,000 hommes, dont 4,000 libres forment un corps de cavalerie, qui, pour agir utilement, n'au-

roient besoin que d'avoir de bons officiers à leur tête.

Il y a dans cette ville deux alcades qui dépendent de l'audiance de *Santo-Domingo*, un alcade major, supérieur aux alcades ordinaires, un commandant militaire, avec une commission particulière et des autorités inférieures.

Ce fut là que nous apprîmes l'agréable nouvelle de l'arrivée des frégates au Càp-Français.

La communication de cette ville, jusqu'à la frontière française, par le chemin qui nous restoit à faire, est praticable pour les voitures de transport.

Les chevaux demandés pour le départ n'arrivèrent que lentement, de manière qu'au coucher du soleil, il n'y en avoit que pour les équipages, qui prirent les devants, et nous partîmes le lendemain à cinq heures du matin, laissant sur notre gauche, à la sortie de la ville, les ruines d'une chapelle détruite par le tremblement de terre de 1783.

Le chemin se prolonge dans un bois pendant un quart de lieue, jusqu'aux limites de la jurisdiction de *San-Yago*. Dans cette partie de la jurisdiction espagnole, nous remarquâmes, pour

la première fois, quelques sentiers divergens qui croisoient le chemin; mais une demi-lieue plus loin nous trouvâmes deux chemins très-distincts, l'un à droite, conduisant à *Monte-Christ*, et le nôtre à gauche.

En sortant du bois où se trouvent quelques enclos cultivés, nous arrivâmes à une descente rapide et escarpée qui conduit au gué du fleuve l'*Yacque*. Le cours de ce fleuve est rapide; mais quoique plus large que les précédentes rivières, il n'a pas plus de profondeur.

A droite, sur l'autre rive, nous trouvâmes une savane et des cases, ensuite nous entrâmes dans un bois très-étendu, dont nous ne sortîmes qu'après une marche d'environ trois heures et demie. La plante connue en France sous le nom de *raquette*, et les plantes arbres des torches et pattes de tortues y sont sont très-abondantes (1). Nous en avions trouvé quelques-

---

(1) La pate de tortue paroît, au sortir de terre, assez semblable à la raquette; mais peu de temps après, on voit la tige se former, s'élever, devenir un tronc épineux et régulier: ses feuilles s'allongent, se ramifient successivement, en conservant cependant un peu de leur forme primitive, d'autres restent dans cette première forme, et font les feuilles de l'arbre, surmontées en gé-

unes peu avant *San-Yago*. Leur singularité pique d'abord la curiosité du voyageur qu'elles

---

néral par une couleur rougeâtre, jaunissant et pâlissant à mesure qu'elle s'épanouit.

La torche se forme à-peu-près de la même manière : c'est une sorte de long cierge vert, canelé et hérissé d'épines, qui prend, avec le temps, la consistance du bois, et forme un tronc régulier de la hauteur des autres arbres, et a quelquefois cinq à six pouces de diamètre; ses branches sont composées d'autres espèces de cierges successivement, et paroissent les uns sur les autres dans une forme régulière. Toutes ces torches nous parurent moins grandes et d'un vert moins animé que celles que l'on conserve à Paris au Jardin des Plantes et qui brisent en s'étendant continuellement les croisées de l'espèce de tour où elle est renfermée. Leur utilité est de servir de flambeaux, en remplaçant le pin que l'éloignement des montagnes rend très-rare, ce qui leur fait donner vulgairement le nom de bois-chandelle.

La raquette fournit un fruit très-commun et très-rafraîchissant pour les voyageurs, on le nomme *pomme de raquette*. Il approche beaucoup de la figue : sa première peau est verte, elle jaunit ensuite et devient ensuite d'un rouge lie de vin sur le côté où elle est exposée au soleil. Cette pomme est hérissée d'épines extrêmement fines, et il faut être très-adroit pour la cueillir et la peler sans faire de ses doigts une pelotte remplie de ces épines qui sont presque imperceptibles. Sous la peau qui est assez épaisse, se trouve une se-

fatiguent bientôt par leur monotonie; elles l'affligent même par la réflexion que leur abondance est un signe certain de la stérilité du sol; cependant la variété, la fraîcheur des autres arbres indiquent assez de séve pour la culture, et le terrein paroît, en beaucoup d'endroits, très-propre à celle de l'indigo.

A la sortie des bois les mornes s'étendent et se prolongent en avant, le chemin tourne à gauche et continue dans la savane sablonneuse et fréquemment ravinée de l'*Hermina*, ayant à droite le fleuve d'Yacque que l'on ne découvre pas en cet endroit, et à gauche un groupe de petits mornes verts, entre lesquels l'*Hermina* a son cours qui, à peu de distance, se jette dans l'*Yacque*.

Après avoir passé l'*Hermina*, nous gagnâmes une pente ravinée, de la hauteur de laquelle on découvre le village de *la boca* d'*Her-*

---

conde enveloppe blanche, beaucoup plus fine et plus tendre que la première : elle renferme une substance molle, d'un rouge vif, mêlée de petites graines comme les figues. Le goût de cette substance est fort agréable, et tout-à-la-fois aigrelet et sucré. Lorsqu'on en mange beaucoup, l'urine se teint en rouge ; mais il n'en résulte aucune incommodité.

mina situé dans un fond. Des ravins et le sol presque partout couvert de graviers, annoncent le ravage des torrens. Nous passâmes ensuite la rivière du *Maho*, rapide comme l'*Hermina* et seulement à moitié lit.

Après la halte, nous quittâmes les bords de cette rivière, laissant de petits mornes à droite. Ensuite nous passâmes à sec le lit raviné d'un torrent, et après une pluie d'une demi-heure nous traversâmes un autre lit, déjà rempli d'eaux abondantes et très-rapides. Nous entrâmes delà dans la savane de *Gurabo* où sont plusieurs cases, dans lesquelles nous passâmes la nuit, et où nous remarquâmes des siéges faits avec un bois extraordinairement léger, qu'on nomme vulgairement liége des Indes, qui a la singulière propriété de repasser les rasoirs aussi bien que le cuir le mieux préparé.

Le lit du *Gurabo* n'est qu'un torrent qu'on appelle dans la langue du pays un *arreyo*. Il est à l'entrée du bois qui borde la savane, et nous le passâmes à sec; ensuite nous marchâmes pendant plus d'une heure dans une plaine coupée par un monticule, plus loin par un ravin; nous traversâmes ensuite le joli ruisseau de *Gano*, coulant dans un lit ombragé d'une agréable verdure.

Au haut d'une colline ravinée, on trouve deux chemins, l'un à droite qui étoit le nôtre, et l'autre qui conduit à une hatte nommée l'Hôpital, parce que dans la dernière guerre les Espagnols y déposoient leurs malades. A quelque distance nous vîmes des pieds d'indigo sauvages, et plus loin du tamarin.

Après quelques heures de marche, nous découvrîmes de droite et de gauche, et à peu de distance les uns des autres, des arbres semblables à ceux de la plaine. Tout ce canton est semé de monticules. Dans un endroit on trouve des amas assez considérables de pierres qui semblent indiquer une carrière. Deux lisières de beaux bois dans un fond fertile sont séparées par une plaine aride, où l'on rencontre quelques cases à demi-construites ou ruinées.

Dans le second de ces bois nous passâmes la rivière de *Gullavia*, qui n'occupoit pas alors le quart de son lit. Ses bords sont escarpés et couverts de bois très-élevés. Son cours, presque circulaire en cet endroit et la voûte de verdure sous laquelle il semble qu'elle se perd, lui donne un aspect silencieux et romantique qui l'a fait comparer aux bains de Diane. Des observations faites sur ses bords

font soupçonner que le terrein où elle coule, ou les montagnes dans lesquelles elle prend sa source, renferment un métal précieux.

De cet endroit agréable on passe sur un terrein uni, souvent couvert de sable, ou aride. Le chemin s'élève ensuite sur un morne pierreux, à la suite duquel on entre dans une longue savane, dont le sol est noirâtre et semé de quelques broussailles. Nous vîmes à droite et à gauche, à quelque distance du chemin, quelques cases, et après avoir passé à sec quelques ravins et le lit d'un torrent, nous rencontrâmes un nombreux troupeau de moutons et de chèvres de la petite espèce, mouchetées de blanc et de rouge fauve. Nous entrâmes ensuite dans une plaine circulaire dont le sol est rougeâtre et ardent, semée de cases et environnée de bois peu éloignés.

Une pente en sable et en gravier conduit au joli ruisseau ou rivière de *Magnoca*, dont les bords sont ombragés comme ceux du précédent : un petit bois le sépare d'une savane aride, où se trouve au pied d'une colline une case avec une galerie en avant. On traverse de nouveau le bois pour entrer dans une grande plaine, dont le sol est également rougeâtre, et qui s'étend jusqu'au pied d'un mont très-élevé, qu'il

faut franchir pour arriver à la rivière du *Chagani :* nous avions eu, dans la plaine, une vue assez étendue ; parvenus à la cîme de ce mont, nous fûmes frappés de la magnificence du paysage. Au loin, l'on découvroit des mornes confondus avec des nuages, et l'œil s'arrêtoit avec plaisir sur une habitation bien cultivée, située au fond du bassin.

Cette montagne est couverte, et paroît formée de pierres qui ont la transparence et les veines du marbre, et d'autres pierres et grandes couches en feuilles verdâtres, dans la forme de pierres d'ardoise, ce qui indiqueroit assez la présence d'une mine de cuivre.

Nous passâmes ensuite la rivière de *Chaquane* qui ne diffère des précédentes, qu'en ce que ses eaux sont moins rapides. Nous fîmes halte sur la rive opposée, où nous trouvâmes le commandant de Daxabon escorté par trente ou quarante dragons noirs.

Nous arrivâmes dans cette ville, après avoir traversé successivement les quatre belles savanes de *savane largue*, d'*amba*, d'*yague* et de *Daxabon*, toutes séparées par des torrens du même nom que les savanes. Ces torrens coulent dans des ravins bordés de bois qui étoient à sec au moment de notre passage.

Daxabon est une place de peu d'étendue ; elle n'a d'autres fortifications qu'un fossé en terre, garni de quelques canons. Nous quittâmes cette ville avec le général noir *Moy e*, neveu de *Toussaint-Louverture*, commandant du *fort Dauphin*, dit *Liberté*, qui étoit venu au-devant du général *Hédouville*, avec une forte escorte et une voiture.

Le chemin, après avoir passé la rivière du *Massacre*, et traversé un petit bois, se continue à travers des haies taillées et alignées entre des champs cultivés et de belles et nombreuses habitations. Nous trouvâmes enfin la fertilité secondée par l'industrie, et partout l'empreinte de l'activité française; heureux si les ruines de *Boierq*, d'*Ouanaminte*, et d'autres traces encore récentes des malheurs de la guerre, n'avoient pas répandu sur ces agréables tableaux une masse d'ombres plus affligeantes encore pour le cœur que pour les yeux !

L'adjudant général *Idlinger*, envoyé par le général en chef *Toussaint-Louverture*, nous joignit en cet endroit. Peu après nous entrâmes en ordre, et au bruit du canon, dans la ville ou *fort Dauphin*. Nous séjournâmes dans cette ville. Le port s'étend en forme de croissant d'un côté de la ville à l'autre. Il est divisé en deux

parties par une jetée naturelle qui s'avance jusque vers le milieu du port qui est défendu par trois forts construits sur cette jetée. Le troisième consiste en deux rangs de batteries circulaires. En avant, et à la tête de la jetée, sont construits l'arsenal et l'hôpital.

La ville est peu grande, mais elle est bien bâtie. Les rues sont alignées, la place est belle et régulière, et décorée par la façade d'une église, dont la construction est agréable et de bon goût.

Enfin, le 29 floréal, toute l'expédition se trouva réunie au cap Français, dix-sept jours après son départ de *Santo-Domingo*, après un voyage aussi heureux par mer que par terre, sans avoir perdu un seul homme ni éprouvé aucune maladie, malgré le malaise et la fatigue inséparables d'un pareil voyage. Avant de finir, je remarquerai que cette route, dont on exagère les difficultés, n'a réellement coûté que douze jours de marche, et qu'à une journée près, où nous fûmes obligés de dresser des tentes, nous avons trouvé à la fin de chaque marche au moins des cases pour nous mettre à l'abri.

L'aspect de ce pays en général est *nomade*. On y cultive peu à la vérité, mais on y élève des troupeaux immenses de mulets et de

bêtes à cornes. C'étoit dans cette partie de l'île Saint-Domingue que tous les propriétaires et cultivateurs de la partie française alloient se pourvoir de tous les animaux nécessaires au service de leurs habitations. On payoit un droit à la frontière, mais le commerce de la contrebande étoit considérable. Aujourd'hui il ne subsiste plus aucune de ces anciennes relations, qui, comme je l'ai dit d'ailleurs au commencement de cet ouvrage, se bornoient à une simple communication avec les frontières espagnoles, le gouvernement de *Santo-Domingo*, ainsi que celui des autres colonies de la même nation, ne permettant que très-rarement aux étrangers de pénétrer dans l'intérieur de leurs possessions, encore falloit-il très-souvent pour cela une permission de la cour.

En publiant ce voyage, je n'ai point eu l'intention d'en faire un objet d'amusement pour le lecteur. Il ne peut être agréable que pour ceux qui ont vu, et utile à ceux que les chances ou le devoir appelleront à parcourir les mêmes pays; mais en atteignant ce but, il peut encore parvenir à un plus haut degré d'utilité, celui de présenter au Gouvernement quelques données certaines sur une contrée qui, loin de lui être indifférente aujourd'hui, est appelée, par-

la nature des choses, à dédommager amplement la France de toutes les pertes qu'elle a faites dans cette partie du nouveau monde.

Pour remplir de plus en plus l'objet que je me suis proposé, j'ai cru utile de joindre à ce voyage, ou plutôt à cet itinéraire, une notice exacte sur les mines de ce pays. C'est don *Juan Nieto*, minéralogiste, envoyé par le roi d'Espagne, qui va parler.

NOTICE

SUR LES MINES

DE LA PARTIE ESPAGNOLE DE S. DOMINGUE ;

Traduite de don JUAN NIETO, *minéralogiste de S. M. Catholique.*

SIX lieues à l'est du *Cotuy*, existe une mine d'*or*, qui s'exploitoit anciennement, et rapportoit annuellement plus d'un *million* d'écus : mais s'étant enfoncée dans les terres, elle est restée en cet état. J'ai été la reconnoître, et je suis entré jusqu'à l'enfoncement. On pourroit, au moyen d'une dépense de mille écus, rencontrer le métal dégagé de l'eau, le terrein étant très-haut et fort sec. J'ai également été reconnoître les monticules voisins qui sont de la même qualité.

A une demi-journée plus loin, et dans la même direction, se trouve une mine de *cuivre bleu*, très-riche en métal, contenant une grande quantité d'or : mais le propriétaire qui ne connoissoit pas ses richesses, étant mort, ainsi que ses esclaves, la mine resta plus de trente ans

sans être exploitée. J'y ai été et j'ai fait l'essai du métal. J'ai trouvé qu'il rendoit un cinquième d'or, et je ne doute pas que l'on ne trouveroit ce métal tout pur si l'on parvenoit à la troisième couche. Il seroit à désirer que quelque capitaliste voulût entreprendre l'exploitation de cette mine qui, comme je l'ai dit, est sans activité depuis longues années, et quoique la ville (*le Cotuy*) ait reçu la cédule de Votre Majesté, en date du 3 fevrier 1790, elle n'a pas cherché à la mettre en valeur, c'est pourquoi je le fais aujourd'hui de son consentement, et avec l'aide de Dieu, j'espère que dans moins d'un an les *quints* royaux rapporteront beaucoup. J'espère aussi que par la suite il se présentera des hommes laborieux et entreprenans, qui mettront en valeur ces nombreuses mines d'argent et autres, dont j'ai connoissance.

De cette mine, j'ai été reconnoître celle qui est dans le district de *Jarabacoa*, à une journée de chemin de la ville de *la Vega*. Elle s'exploitoit autrefois et contenoit une grande quantité d'argent; mais s'étant enfoncée, elle est restée en cet état.

Au-delà, sont d'anciens établissemens français, où l'on trouve des mines d'argent très-riches, nommées mines de *Sami*, qui, selon les

anciennes traditions, sont d'un plus grand rapport que les mines du *Potosi*. Quand les Français vinrent s'établir dans les environs, ces mines étoient exploitées par *don Diego de Cazeris* qui les abandonna.

Dans la montagne Noire, *Sierra Prieta*, qui est très-haute, il y a des mines de fer que j'ai reconnues.

Dans le bourg de *Barica*, à soixante-dix lieues de *Santo-Domingo*, il existe une mine de soufre très-abondante; j'en ai extrait une petite portion, que j'ai reconnue pour être de la meilleure qualité.

Dans la vallée de *Bany*, dans la partie du sud, il se trouve beaucoup de carrières à plâtre; il en existe aussi un grand nombre de pareilles dans la ville de *Monte de Plata*, et dans la vallée de *Neybe*.

Non loin des mines de cuivre bleu dont j'ai fait mention, il y a deux mines d'argent.

Dans la jurisdiction de *San-Yago*, près la rivière l'*Yacque*, il existe une mine d'argent et une grande quantité de *couperose*.

Dans la vallé de *Neyba*, est une mine de sel en pierre d'un très-grand rapport et qui sert à l'approvisionnement de *San-Yago* et de plusieurs autres endroits.

A douze lieues de la même ville, dans le canton de *Yazica*, on a découvert dans un morne, sur la rivière, une mine d'argent que j'ai reconnue, mais imparfaitement, à raison du temps.

Dans plusieurs autres endroits que ceux que je viens d'indiquer, j'ai eu connoissance de beaucoup d'autres mines de tous métaux, et particulièrement d'or, d'argent, de plomb et d'étain.

Dans la rivière du *Bao*, plus loin que *San-Yago*, dans la partie du sud, en passant un bras de ladite rivière, on aperçoit une montagne dont l'accès est presque impossible, à raison de sa roideur et de son escarpement. Cette montagne est l'asile de beaucoup de nègres marrons qui s'y sont réfugiés et qui y vivent dans un état de liberté absolue. Je tiens de quelques-uns de ces nègres, avec qui j'ai causé, que cette montagne renferme beaucoup d'or. Ils m'en firent voir quelques grains.

Aux confins de la jurisdiction du bourg ou de la vallée de *Saint-Jean* et de *Guaba*, on rencontre quelques pierres à fusil, et l'on m'a fait voir quelques *diamans* trouvés dans les cavités des mornes.

Sur les bords de la rivière du *Bao* dont nous

venons de parler, non loin de l'habitation de *don Diégo de Andujar*, est une mine d'or très-riche, de laquelle on tire aussi des *émeraudes*. J'ai été reconnoître cette mine, d'où il paroît que les anciens tiroient des parties d'or en bloc, depuis le bord de la rivière jusqu'à la cîme des murs d'un couvent de Franciscains.

De-là je me suis rendu à *San-Yago*, et ensuite aux mines d'or de *Guaraguano*, situées à dix lieues de distance de cette ville : elles étoient autrefois d'un grand rapport ; mais s'étant enfoncées, on cessa de les exploiter ; cependant elles sont très-riches.

Je retournai ensuite à *San-Yago*, d'où j'allai à la *Cienega*, que l'on nomme riche, à deux journées de la ville. Dans les possessions de don *Diégo de Andujar* est un endroit nommé *las Mazelas*, où nombre de personnes étoient naguères occupées à extraire de l'or. Il n'y a pas long-temps qu'on tira du lieu nommé la *Buenaventura*, douze cents onces d'or, qui furent embarquées pour l'Espagne ; mais le vaisseau naufragea.

A *Jayna*, près de la *Buenaventura*, à l'habitation de *Gamboa*, qui appartient actuel-

lement à don *Nicolas de Garidi*, et qui fut dépeuplé par don *Diégo de Herredia*, dans un endroit nommé *le Guyabal*, sur la route de *la Vega*, à moitié chemin de cette ville et de *San-Yago*, est une mine d'argent très-riche, qui a été fondue et vidée : huit ou dix esclaves y travaillent. A la traverse de la Croix, dans le même canton d'*Arriva*, non loin de *San-Miguel*, il existe une autre mine d'argent, également très-riche, et qui ne demande que des bras pour rapporter beaucoup.

En passant la rivière de *Jayna*, par le chemin royal qui conduit à *San-Cristoval* et à l'habitation de don *Juan de Abedanos*, à main droite du chemin, il existe une colline, sur laquelle il ne croît aucune herbe, qui renferme une mine de vif-argent. J'ai été la reconnoître à la hâte.

Douze lieues plus loin que la ville de *San-Yago* de *los Cavalleros*, dans la partie du nord, je me suis assuré que dans trois endroits, à six lieues de circonférence, qui sont *Puerto de la Plata*, le ruisseau *del Obispo* et celui de *la Piedra*, on a extrait de l'argent qui, par ordre de don *Roque Gerlindo*, a été fondu et essayé. Ce fait m'a été certifié par don

Diego del Castillo, et par d'autres personnes, toutes témoins oculaires.

En allant *de Santo-Domingo* au bourg de *Higuey*, près celui *del Scribo*, à vingt lieues dans l'est, il se trouve, dans une colline, une mine d'étain, contenant des portions d'argent qui avoit été fondu et essayé par un orfévre de *Santo-Domingo*.

Plus loin que le bourg *del Scribo* et aux limites de celui de *Higuey*, à trente lieues de *Santo-Domingo*, existe une autre mine d'argent, que les Indiens exploitoient autretrefois, mais qu'on a négligée depuis. D'après ce que m'ont assuré beaucoup de personnes qui sont entrées dans cette mine et qui en ont extrait et fondu du métal, elle est très-riche et a été peu fouillée. Votre Majesté, avec peu d'avances, pourroit en tirer un profit considérable.

Dans les montagnes de *Maniel*, éloignées de douze grandes lieues de *Santo-Domingo*, on tire beaucoup d'or très-graineux. Ces montagnes sont surnommées horribles, et plusieurs personnes qui ont tenté d'y pénétrer ne l'ont pu faire, ce qui n'est cependant pas impossible : mais les habitans, livrés à l'oisiveté la plus honteuse, ne nourrissent que

des troupeaux, ou ne cultivent la terre que pour fournir aux premiers besoins.

Dans le canton de *Samy*, plus loin que *San-Yago*, dans la partie de l'ouest, est une mine d'or dont une partie fut exploitée jadis. J'ai été la reconnoître : elle m'a paru de la plus grande richesse, et il seroit aisé de la mettre en valeur, sans beaucoup d'avances. On trouve le long de la rivière (*le Buo*) et dans les cavités qui la bordent, beaucoup de parcelles d'or.

Dans le même canton, dix lieues à l'est, en parcourant le terrein, j'ai trouvé du spath et du quartz en assez grande quantité, ce qui annonce la présence des mines. Les terres en sont rougeâtres et ocreuses, et les pierres rouillées et ferrugineuses, ce qui m'a convaincu qu'il y avoit une mine de fer dans les environs. Avec une masse de fer, j'ai cassé un bloc de spath, mêlé de quartz, et j'ai reconnu dans les crevasses une matière verdâtre, que j'ai présumé tenir du vert-de-gris. J'y ai porté la langue, mais la saveur et la stipticité de ce minéral se sont si bien fait sentir, que je n'ai cessé de cracher pendant une bonne demi-heure.

J'ai rencontré des pyrites rondes, sulphureuses et d'autres de figures irrégulières que

j'ai jugées être de la mine de fer, tant par la pesanteur, que par leur couleur brune, mêlée d'une terre ocreuse d'un jeaune rougeâtre ou couleur de rouille. En creusant dans la terre, j'ai aperçu plusieurs morceaux de quartz brisés qui ont offert à ma vue des paillettes brillantes comme l'or. Au premier aspect, j'ai imaginé que ce pouvoit être du *mica* ou du talc jaune; cependant comme le talc ne se trouve pas ordinairement dans le quartz, j'ai pensé que ce pourroit être du soufre tel que celui qui brille dans les pyrites. Malheureusement je n'avois rien avec moi de propre à faire un essai, l'eau régale me manquant dans ce moment et n'ayant pas assez d'eau-forte pour en composer; je me suis donc borné à examiner une ancienne fouille et à observer les terres que j'en ai fait tirer. A six pieds de profondeur ou environ, j'ai aperçu un lit de terre posé obliquement, large de dix pouces dans quelques endroits, inégal dans d'autres, et qui s'enfonce dans la terre, en suivant la même direction. Ce lit étoit composé de quartz, couvert d'une terre rouillée, d'ocre jaune, d'ocre rouge et d'une espèce de cailloux creux, pleins d'une sorte de bol fin, couleur de chair ou de rose dans les uns, et d'une couleur de laque fine dans les

autres ; et enfin, dans quelques-uns, une terre très-fine, assez semblable a du brun rouge d'Angleterre. L'enveloppe ou croûte pierreuse qui couvre ces terres fines est de la même couleur que le contenu ; il y en avoit de grises, très-ressemblantes à de la mine d'argent. Au feu leur couleur est devenue plus foncée, ce qui m'a fait juger qu'elles tiennent de l'ocre et que le fer y domine. De retour à *Santo-Domingo*, j'ai essayé des morceaux de ces quartz, et j'ai reconnu que c'étoit de la mine de fer.

San-Yago, outre une saline très-abondante, possède de très-beau cristal dans ses environs. J'en ai vu chez plusieurs habitans.

Dans les montagnes près de la hatte du *Buona-Vista*, et dans les cavités qui appartiennent à don *Gregorio Semillan y Campazano*, on trouve de la calcédoine d'une couleur parfaite. J'en ai vu chez le propriétaire.

Enfin, je puis comparer cette île à la *Tarsis* d'où Salomon tiroit l'or qu'il employoit à l'ornement de son temple.

MON RÈTOUR EN FRANCE.

Toussaint-Louverture triomphoit. Trop lâche ou trop politique pour attaquer, les armes à la main, cinq ou six mille Français répandus sur toute la colonie, il semoit sourdement la calomnie et organisoit les massacres. Deux officiers, M. Dauzy, adjudant-général, et son adjoint, envoyés par le général Hédouville au général mulâtre Rigaud avoient été égorgés en se rendant aux Cayes; les émissaires du chef brigand étoient répandus sur tous les points, et le tocsin de la mort se faisoit entendre de toutes parts. Dans ces circonstances, le général Hédouville qui prévoyoit que la plus légère résistance seroit le signal d'un égorgement général, laissa aux expéditionnaires le soin de pourvoir à leur retraite avec d'autant plus de facilité que les

vivres manquoient à bord des frégates, et que la pénurie étoit extrême dans la ville. Après m'être muni d'un passeport, je m'embarquai avec M. *Prudhomme*, commissaire de marine, un capitaine de corsaire nommé *Durand*, un maître d'équipage provençal nommé *Pierre* et un nègre libre nommé *Laprudence*, qui s'étoit loué pour la traversée seulement à notre patron, afin d'aller rejoindre sa mère qui tenoit une auberge Saint-Jacques-de-Cube. Le bâtiment que nous avions frêté n'étoit autre chose qu'une mauvaise barque à moitié pontée, sans chambre et si petite, que lorsque deux d'entre nous étoient assis, les autres étoient obligés de rester debout. Néanmoins comme nous avions toujours la terre en vue jusqu'à la pointe de Jean-Rabel, et que delà au cap Mezy, le point le plus à l'est de l'île de Cube, nous n'avions que vingt lieues de canal à traverser, nous tentâmes l'aventure, tant il est vrai que la présence du danger nous aveugle toujours sur un plus grand danger qui peut suivre. Nous arrivâmes le 30 fructidor au Port-de-Paix, petite ville à sept lieues du cap. Nous en partîmes le lendemain, et le soir nous étions à la pointe Jean-Rabel, dont le poste étoit gardé par des noirs sous le com-

mandement immédiat de Toussaint-Louverture, circonstance qui nous détermina à ne point passer la nuit dans ce lieu, et à porter de suite le cap au nord pour gagner les terres de l'île de Cube. Tout nous promettoit un passage tranquille. Le ciel étoit serein et parsemé d'étoiles. Le vent souffloit de l'est dans le canal, la mer étoit peu houleuse, et nous voguions grand largue, lorsque le vent venant à fraîchir, souffla avec une telle violence qu'il nous fut bientôt impossible de résister à la lame qui nous prenoit en flanc. Notre patron qui, de sa vie, n'avoit perdu la terre de vue, se recommandoit à tous les Saints du Paradis, et il est hors de doute que nous aurions été tous engloutis sans le capitaine Durand qui, s'étant emparé de la barre, nous évita le choc des lames avec une présence d'esprit admirable, en présentant le derrière à la lame, et en reprenant sa route dès qu'elle étoit passée. Nous marchions dans cette situation vraiment difficile à décrire, lorsqu'une voie d'eau se manifesta si subitement sur l'avant que nous nous crûmes tous perdus sans ressource. Dans un instant la barque fut à moitié remplie d'eau, et notre perte étoit inévitable, s'il n'étoit pas venu à l'esprit du provençal *Pierre* de cher-

cher à découvrir la voye, afin de lui opposer quelque obstacle, ce qui arriva fort heureusement à l'aide d'un mouchoir et d'un chapeau, que nous tenions les uns après les autres fortement appliqué contre le trou qui provenoit d'une cheville que la résistance de la barque sans doute avoit fait chasser de sa place.

C'est dans cette situation pénible que nous attendions le jour. Nous nous croyions sur les côtes de l'île de Cube. Quel fut notre étonnement de n'apercevoir au lever du soleil que les montagnes bleues de la Jamaïque, dont nous calculâmes n'être pas éloignés de plus de quinze lieues. Nous en conclûmes que la lame et le courant nous avoient fait dériver, ce qui ne seroit pas arrivé si nous avions eu une boussole. Notre premier soin fut de mettre le cap au nord-est, et en suivant cette route nous aperçûmes, quelques heures après, les côtes méridionales de l'île de Cube. A midi nous entrâmes dans un petit cric, dont les bords étoient du plus agréable aspect, ce qui nous détermina à y passer le reste du jour et la nuit suivante, pour nous remettre des fatigues que nous avions éprouvées. Après un excellent repas d'huîtres, que nous n'avions que la peine de

détacher des mangliers auxquels elles tenoient, j'accompagnai le capitaine Durand qui, n'ayant jamais visité cette côte de très-près, ne savoit si nous étions en deçà ou au-delà de la baie de Mancenille, ni même si nous avions dépassé Saint-Jacques, ville du second ordre, située sur la bande du sud à deux lieues dans les terres, sur la rivière du même nom. Après avoir dépassé un petit morne, qui servoit comme de rideau au cric sur les bords duquel nous avions mis pied à terre, nous nous trouvâmes engagés dans une plaine immense couverte de sel qui, à raison de la cristallisation, pourroit être comparée à une plaine de glace sans avoir cependant le même éclat, à raison du grand mélange de sable. Le capitaine Durand, qui connoissoit la position de cette saline, jugea que nous étions encore à plus de vingt lieues *est* de la baie de Mancenille. En conséquence, nous revînmes sur nos pas et rejoignîmes nos compagnons, que nous trouvâmes occupés à vider des mulets que la *Laprudence* avoit pêchés et qui nous fournirent un excellent souper. Après une nuit délicieuse, passée sur un sable très-mouvant et très-fin, nous reprîmes, le lendemain matin à la pointe du jour, la route de l'ouest, et en suivant tou-

jours les côtes nous entrâmes, sur les quatre heures du soir, dans la magnifique baie de *Mancenille*, où nous trouvâmes un batiment espagnol qui partoit, nous dit le capitaine, pour *Baracoa*, mais que nous sûmes ensuite avoir été conduire des bœufs à la Jamaïque.

Le lendemain nous arrivâmes à Saint-Jacques de Cube. Cette ville, comme je l'ai déjà dit, est située sur le fleuve du même nom à deux lieues dans les terres, bande du sud.

L'entrée du fleuve est défendue par un fort construit et taillé dans un rocher qui s'élève au-dessus du niveau, à une hauteur de deux cent cinquante à trois cents pieds, et dont l'accès est très-difficile, à raison de son escarpement. On n'y monte que par de petits sentiers pratiqués dans le roc, et il pourroit être considéré comme imprenable, s'il avoit de l'eau douce. Il est impossible de pénétrer dans le fleuve sans avoir subi la visite d'un premier corps-de garde établi au pied du fort.

Après cette première visite, on a encore à essuyer celle de cinq ou six bateaux douaniers tellement importuns que, quelque en règle que vous soyez, il ne vous reste rien de mieux à faire pour vous en débarasser, que de leur donner quelques gourdes.

Toutes ces formalités remplies, nous remontâmes le fleuve, dont les bords offrent le plus agréable aspect. De quelque côté que se porte la vue, elle ne se repose que sur des sites délicieux. Là sont de petites éminences couvertes d'ananas qui croissent sans culture, plus loin des figuiers-bananiers. Sur la rive opposée, des quinconces de petits palmistes ou des plaines couvertes de melons de toutes les espèces, de toutes les couleurs. Ah ! si la nature a tout fait sur les bords enchanteurs de l'*Ozanna*, ici l'art est venu la seconder pour donner à ses richesses plus d'éclat et de magnificence. Tout le paysage qui, à droite et à gauche, s'élève insensiblement, est couronné par des massifs d'accacias, de citronniers, d'orangers et de palmistes distribués d'une manière si pittoresque, que l'œil, en les voyant, ne peut plus former aucun désir. Quelques cases, construites avec goût et presque toutes entourées de colonnes supportant de jolies galeries, ont l'air d'autant de petits temples consacrés aux divinités champêtres, et achevant le tableau, font de ce lieu le plus beau lieu de l'univers.

Mais quel est ce drapeau que j'aperçois plus loin ? Il semble sortir du sein des eaux, et sa couleur est funèbre. Il porte une inscription : Rameurs, redoublez de vîtesse ! mon cœur se

comprime et mon ame est attristée; enfin, j'approche et je puis lire : LA PIEDRA DE LOS HERMANOS; au-dessous : REQUIESCANT IN PACE!..... *La pierre des deux frères, qu'ils reposent en paix!*... Que signifie cette inscription?... Pourquoi ces larmes semées sur ce drap mortuaire?.... Ah! parlez, ce petit espace, cet étroit plateau auroit-il été le théâtre de quelque sanglante catastrophe?... Ecoutez, me dit don *Créag*, qui venoit du fort et qui nous avoit demandé passage (1), écoutez le récit de la fin tragique de deux jeunes créoles de ce canton, qui furent mes amis, après avoir été mes élèves. En vous faisant ce récit, toutes les plaies de mon cœur vont se rouvrir; cependant il m'est encore doux d'en parler : il me semble qu'on partage ma douleur, et ce sentiment adoucit mes peines.

---

(1) Don *Créag*, chanoine de l'église cathédrale de Saint-Jaques de Cube, l'un des plus riches propriétaires de cette partie de l'île, homme très-instruit, ami et protecteur des Français.

HISTOIRE
DES DEUX FRÈRES.

« *Don Avar de Lazan*, né à le Trinité, l'une des villes de cette colonie, avoit été promu, par le roi, à la place d'alcade-major du district de *Saint-Jacques*. Peu de temps après il épousa une demoiselle issue en ligne directe d'une famille Caraïbe, qui réside à deux lieues d'ici, non loin de la montagne Bleue. Les premières années de cette union furent heureuses, et deux enfans en furent le fruit. J'étois très-lié avec don *Alvar* qui, par un espèce de pressentiment du sort qui lui étoit réservé, me disoit souvent, en regardant ses enfans : mon ami, si je viens à leur manquer, vous me remplacerez auprès d'eux. Soyez leur père, c'est à vous que je les confie. Si l'amitié a ses plaisirs, ses charmes, elle a aussi ses devoirs, et c'est celui que je vous impose. Tant de confiance m'attacha intimément à cette famille, et je ne la quittois que pour aller remplir les devoir de mon ministère.

Cependant les enfans croissoient sous nos yeux : l'aîné, don Alvar, âgé de six ans, ressembloit, pour la force et la beauté, au jeune cèdre de la forêt ; don Luis, le cadet, avoit la grace et l'élégance du palmiste, et tous deux donnoient les plus belles espérances. Un jour don Lezan et son épouse étoient allés à la montagne Bleue visiter leurs parens. Leur calèche dans laquelle ils n'avoient pas voulu monter, pour mieux jouir de la fraîcheur de la soirée, marchoit devant eux, et déjà ils étoient à l'entrée de la ville, lorsqu'un taureau furieux, échappé au fer du boucher, se précipite sur eux, les terrasse et les laisse tous deux mortellement blessés. Dona Lezan mourut au bout de quelques heures, et trois jours après je reçus les derniers soupirs de son malheureux époux. Jugez de mon désespoir ! Long-temps je fus inconsolable, peut-être même aurois-je succombé à la douleur que me causoit la perte de mes meilleurs amis, si la présence de leurs enfans n'étoit venue me rappeler mes promesses et ranimer mon courage. Dès ce moment je me livrai sans réserve à leur éducation, et j'eus le bonheur de ne point cultiver une terre ingrate. L'aîné, don Alvar, avoit un caractère sérieux et mélancolique, et la trempe de son

esprit se ressentoit de ses forces physiques. Insensible aux jeux ordinaires de l'enfance, il ne se livroit qu'à des amusemens qui présentoient quelque danger ou quelque obstacle à vaincre. Dans la suite même, je ne pus jamais lui donner le goût de la littérature, ni des arts agréables, et la poésie n'avoit de charmes pour lui, qu'autant qu'elle célébroit de grandes actions ou les grandes révolutions de la nature. La harpe étoit le seul instrument qu'il pouvoit entendre; encore falloit-il qu'elle rendît les sons des Bardes, chantant les exploits des héros, ou ceux de David, suspendant les douleurs de Saül.

Le caractère de don Luis, son frère cadet, étoit bien différent: si don Alvar avoit la force, la majesté, don Luis avoit toute la grace, toute la vivacité de la jeunesse. Une douce sensibilité, répandue sur toute sa personne, donnoit à ses traits un charme si touchant, qu'il étoit impossible de se soustraire à l'empire qu'il exerçoit sur le cœur. Le sien étoit le séjour de la candeur et de l'innocence; son esprit vif et délicat saisissoit les difficultés: s'il les vainquoit, ce n'étoit point par amour-propre, mais seulement par le désir de bien faire; et s'il arrivoit par fois de faire quelques fautes, il s'en accusoit de si bonne grace, qu'il étoit impossible de ne pas

lui accorder son pardon. Aussi il étoit aimé et chéri de tout ce qui l'environnoit. Lorsque son frère s'enfonçoit dans les mathématiques transcendantes ou alloit braver la chaleur du soleil à la poursuite de quelque bête féroce; livré à des occupations plus douces, don Luis faisoit de la musique, ou bien composoit quelques romances, que toutes les signorittes du pays chantoient huit jours après. Partout on ne parloit que du beau, que de l'aimable don Luis.

Malgré des caractères si opposés, l'amitié la plus vive unissoit les deux frères. Don Luis, dont la constitution étoit délicate, éprouvoit assez fréquemment de légères incommodités. Dans ces momens, don Alvar ne prenoit aucune sorte de repos, que son frère ne fût rendu à la joie, à la santé. Tous les deux eurent la petite vérole; mais don Luis en fut atteint le premier, et assez sérieusement pour nous donner les plus vives inquiétudes. Le médecin qui fut appelé, après avoir examiné et tâté le pouls du malade, sembloit incertain dans son opinion, et hochoit de la tête, lorsque don Alvar, qui étoit présent à la visite, se lève avec la plus grande précipitation, saisit le docteur à la gorge, en lui disant que c'étoit fait de lui, s'il ne lui répondoit de la vie de son frère.

Peu de jours après, il jeta par la fenêtre et manqua de tuer un jeune nègre qui avoit commis je ne sais quelle maladresse. Le pauvre malade jetoit les hauts cris ; mais nous arrivâmes trop tard, le saut étoit fait. Heureusement la chute ne fut pas dangereuse. Le domestique en fut quitte pour un pied démis, accident qui lui valut sa liberté.

Don Luis payoit son frère d'une tendresse égale, quoiqu'il s'exprimât d'une manière moins véhémente : c'étoit une suite non interrompue de prévenances et d'égards. Toujours attentif, il mettoit tous ses soins à étudier ses désirs, pour les prévenir, s'il lui étoit possible, et souvent même il lui faisoit le sacrifice de ses plus chères inclinations. Plein de confiance dans son jugement, il n'auroit pas formé le plus léger projet, pas exécuté la moindre entreprise sans l'avoir consulté ; et s'il n'avoit pas l'air d'approuver, il y renonçoit et n'y pensoit bientôt plus. Je les avois habitué à jouir de bonne heure de leur fortune qui étoit considérable ; mais leur caractère, ennemi de la défiance et du soupçon, les empêchoit souvent d'en faire un emploi juste et raisonnable, et ils répandoient sans discernement leurs bienfaits. Don Alvar, dont l'ame étoit noble et généreuse,

n'écoutoit jamais que son premier mouvement, et don Luis dont la sensibilité étoit extrême, obéissoit tout naturellement à l'impulsion de son cœur, lors même que sa raison lui donnoit un conseil contraire. Il arrivoit de-là que leur maison étoit sans cesse remplie d'une foule d'aventuriers et d'intrigans dont ils dissoient toujours par être dupes, sans que pour cela ils en devinssent plus prudens ni plus sages.

Lorsqu'ils eurent atteint vingt-un ans, je cessai d'être leur tuteur; mais je restai leur père, leur ami, et j'employai tous mes soins à les garantir de l'empire des passions. Celle de l'amour, dans ces climats brûlans, est la plus dangereuse de toutes. L'homme ayant peu de désirs à former du côté de l'ambition, et pouvant, sans de grands efforts, pourvoir aisément à tous ses besoins, toutes ses idées se portent d'elles-mêmes vers des jouissances auxquelles la nature semble d'ailleurs l'appeler impérieusement. Cependant je croyois avoir peu à redouter cette passion pour mes élèves qui n'en connoissoient guères que le nom et auxquels, à l'aide de nombreux exemples, je l'avois représentée comme la source des plus grands désastres, lorsque la raison ne vient pas lui imposer un frein salutaire. C'étoit surtout pour

l'aîné que j'en craignois moins les effets. Son caractère et la tournure de son esprit ne lui permettoient pas de concevoir comment un homme pouvoit aimer une femme au point d'en devenir l'esclave ; il ne pardonnoit pas à Hercule d'avoir filé aux genoux d'Omphale ; et toutes les fois que, dans le cours de nos lectures l'historien venoit à peindre un héros subissant les lois de l'amour, un sourire dédaigneux ou un geste expressif, annonçoient au même instant combien il se croyoit au-dessus de pareilles foiblesses.

Don Luis, au contraire, m'inspiroit bien moins de sécurité. Né tendre et sensible, les événemens les plus ordinaires empruntoient de son imagination une teinte rembrunie, et lui faisoient quelquefois ressentir des chagrins que n'éprouvoient peut-être même pas ceux qui en étoient l'objet. Il faisoit, surtout des romans, ses lectures favorites ; et dans l'impuissance où j'étois de l'empêcher de se livrer à ce goût, j'étois réduit à prêcher contre un genre de littérature si rarement utile et presque toujours dangereux; mais je prêchois dans le désert, et le roman dont j'avois exigé le sacrifice, étoit bientôt remplacé par un autre, ce qui rendoit toutes mes peines inutiles. Vous verrez bientôt com-

bien j'avois raison de craindre pour lui, et combien je m'étois en même-temps trompé dans mon opinion sur son frère.

On ne connoît ici ni les grilles, ni les duègnes. Sous un climat brûlant où l'homme éprouve peu de distractions, sa vie s'écouleroit dans une monotonie insupportable, s'il ne se livroit pas aux charmes de la société; et le sexe, qui en fait le plus bel ornement, n'en est point exclus. Les réunions sont fréquentes, ce qui rend l'accès auprès des femmes très-facile. Les hommes y jouent, tandis que les dames et les jeunes gens dansent ou font de la musique. C'est chez moi et dans une de ces assemblées que mes deux jeunes et infortunés amis rencontrèrent une jeune beauté qui, sans le vouloir, fut la cause funeste de l'acte le plus étonnant de désespoir et d'amitié fraternelle. »

Ici don Creag s'arrêta. L'intérêt de son récit commençoit à se partager avec le coup-d'œil agréable que nous offroient le port et la ville de Saint-Jacques. Cette ville, comme je l'ai déjà dit, est située à deux lieues dans les terres; mais les sinuosités du fleuve ne permettent guère de l'apercevoir qu'au moment où on est, pour ainsi dire, près d'y arriver. Elle a été bâtie à l'endroit même ou le fleuve tourne subitement

sur la gauche, elle s'élève en amphithéâtre en partant du port et est presque entièrement entourée d'arbres, ce qui rend sa situation très-romantique ; mais l'idée agréable qu'on s'en est faite se détruit en y entrant. Elle est peu considérable et mal bâtie, quoique les rues en soient larges et tirées au cordeau, elles ne sont point pavées ; quelques-unes ont des trottoirs. A quelques édifices près, tels que la cathédrale, le palais épiscopal, auquel on ne feroit pas attention partout ailleurs; l'hôtel du gouverneur et une cinquantaine de maisons particulières, le reste ne mérite pas de fixer l'attention : elle est, comme on le voit, le siége d'un gouvernement particulier, qui ressort du gouvernement-général de la Havanne, quoiqu'elle en soit éloignée de plus de cent cinquante lieues; d'un évêché et d'une jurisdiction, d'où relèvent un grand nombre de justices inférieures. Je ne parle point des couvens de cette ville; comme dans toutes les villes espagnoles, ils y sont assez nombreux, mais peu ou point remarquables.

La population de cette ville peut s'élever à 6000 habitans, dont les deux tiers sont noirs ou hommes de couleur. Parmi les blancs, on distingue ceux d'Europe et les créoles. Ceux-ci

descendent tous, du côté maternel, de femmes Caraïbes, avec lesquelles les Espagnols formèrent des unions à l'époque de la découverte et de la conquête; mais les traits primitifs ont presqu'entièrement disparu, à raison du mélange des espèces. D'ailleurs, cette distinction entre les blancs n'entraîne aucuns préjugés après elle qui seroit en faveur des créoles, ceux-ci tirant beaucoup d'orgueil de leur ancienne origine. Puisque l'occasion s'en présente, je parlerai d'une visite que je rendis à une famille Caraïbe, habitant une hatte ou métairie à deux lieues de la ville, dans le voisinage de la montagne Bleue. Cette famille, qui est très-nombreuse, s'est conservée, à quelques femmes près qui ont épousé des blancs, dans toute sa pureté; mais c'est tout ce qui lui reste de son ancienne origine, et sans la couleur, qui est d'un rouge peu bronzé, il n'y a aucune différence à faire entr'eux et les colons espagnols dont ils ont adopté la religion, les usages, les mœurs et les habitudes.

Le port de Saint-Jacques n'a a s une grande étendue, mais il est sûr et commode. Sa profondeur, partout la même, est de dix-huit à vingt pieds, et l'ancrage y est excellent. Les bâtimens de commerce, de quelque grandeur

qu'ils soient, les corvettes et les frégates y mouillent, pour ainsi dire, à quai, et restent toujours à flot, les marées étant presqu'insensibles sous les tropiques. Malgré l'avantage de cette position, le gouvernement espagnol n'a point d'établissement de marine militaire dans ce port. On n'y voit ni hôpital, ni parc d'artillerie, ni chantiers de construction; il n'y a qu'un simple officier d'administration préposé par S. M. Catholique pour la perception des droits sur les bâtimens et sur les marchandises ou denrées qui s'importent ou qui s'exportent. En temps de paix, ce port est triste et désert; et avant les émigrations de la colonie française de Saint-Domingue, ce pays, quoiqu'entouré d'établissemens européens, n'offroit qu'une vaste solitude presqu'inconnue au reste de l'univers. Le peu de commerce qui s'y faisoit consistoit en bestiaux; encore ce commerce étoit-il presque tout interlope, par la facilité avec laquelle il se faisoit sur les côtes. Quant à celui des denrées coloniales, il y est, pour ainsi dire, nul, le sucre qui se fait dans les environs de Saint-Jacques, s'employant presque tout entier à faire des confitures d'ananas, de citrons, d'oranges, et surtout de gouyaves, qui y sont excellentes et passent pour les meilleurs de toutes les colo-

nies espagnoles. Du reste, les habitans ne cultivent que pour leurs besoins et pour vivre dans une certaine aisance, ils n'ont qu'à vouloir s'en donner la peine.

Cette ville, à mon arivée, étoit à son plus haut degré de prospérité. Les désastres de la partie française de Saint-Domingue y avoient jeté grand nombre de fugitifs Français, auxquels s'étoient joints quelques émigrés, venus des États-Unis d'Amérique, qui y avoient apporté leur industrie. Tous avoient dirigé leurs spéculations vers les armemens en course, et dans moins de trois mois, les côtes de la Jamaïque avoient été couvertes d'un essaim de corsaires qui auroient infailliblement ruiné le commerce de cette colonie, si les gouverneurs espagnols n'avoient, par leurs convenances avec les Anglais, paralysé et souvent rendu nuls les efforts des armateurs et l'audace des marins français (1).

(1) Je pourrois citer ici une foule de faits relatifs à cette assertion, si elle avoit besoin d'être prouvée. Je ne le ferai pas, autant par un reste d'égards, que parce que les bureaux des ministères de l'extérieur et de la marine fourmillent d'une multitude de plaintes sur lesquelles j'ai appris que S. M. Catholique s'étoit em-

Il n'y avoit pas quatre heures que nous étions entrés dans le port de Saint-Jacques, que nous y fûmes témoins d'un de ces traits d'audace et d'intrépidité si extraordinaires qu'on pourroit en douter, si quatre mille personnes n'en avoient été témoins, et si d'ailleurs l'histoire des flibustiers n'en fournissoit de nombreux exemples.

Un maître *garçon* de Saint-Domingue, nommé *Michel*(1) avoit obtenu le commandement d'une grande chaloupe pontée, armée de quatre canons de quatre livres, et d'une pièce de vingt-quatre à coulisse pour le service de laquelle on avoit coupé le pont dans sa plus grande largeur, de sorte qu'elle pouvoit, au besoin, jouer à tribord et bas-bord, avec la plus grande facilité. Le capitaine Michel étoit parti deux jours avant notre arrivée, avec soixante hommes d'élite pour aller croiser sur les côtes de la Jamaïque. Chemin faisant, ils aperçurent, dans le milieu du canal, une frégate anglaise, percée à trente-six pièces, n'en ayant que vingt-quatre en batterie; du reste, chargée en marchandises et ayant deux cent vingt hommes d'équipages,

---

pressée de donner satisfaction au gouvernement français.

(1) Il y avoit à Saint-Domingue, avant la révolution,

parmi lesquel se trouvoient soixante grenadiers qui retournoient en Angleterre. Ce bâtiment, surpris par un calme plat, étoit immobile au milieu des eaux. Le voir, courir dessus la rame à la main et l'attaquer, malgré la supériorité de son feu et de son équipage, tout cela fut l'affaire d'un moment. Le premier abordage ayant manqué, le capitaine Michel se plaça à la hanche du vaisseau ennemi, et faisant jouer sa pièce de vingt-quatre sans s'inquiéter d'une grêle de balles qui pleuvoit sur son pont, il l'auroit infailliblement coulé bas, si le capitaine anglais ne s'étoit empressé d'amener. Mais au moment ou l'équipage français se disposoit à passer sur le vaisseau ennemi, le lieutenant de

---

deux à trois mille marins qui faisoient le cabotage de l'île et des îles voisines : on les appeloit *garçons de Saint-Domingue*. En temps de paix, ils étoient très-utiles au commerce, et en temps de guerre, ils désoloient l'ennemi par la hardiesse de leurs entreprises. Le gouvernement des noirs ne leur offrant plus de sûreté ni pour eux, ni pour leurs prises, ils se refugièrent dans tous les ports espagnols et aux État Unis d'Amérique, d'où ils se répandirent sur toutes les mers du golfe, qu'ils firent retentir de leurs exploits.

la frégate, au déserpoir de se voir vaincu par une poignée d'hommes, engagea un combat si terrible sur l'avant que le pont fut dans un instant couvert de sang et de cadavres. Les Français, irrités de cette espèce de trahison, se précipitèrent avec tant de fureur et d'impétuosité sur l'ennemi, que ceux-ci ne trouvèrent bientôt plus de retraite que dans les entreponts, d'où ils crièrent merci, après avoir perdu plus de la moitié de leur monde. C'étoit, comme je l'ai dit, quatre heures après notre arrivée que le capitaine Michel entra triomphant dans le port avec sa riche capture, offrant à tous les spectateurs l'exemple de l'entreprise la plus hardie et du succès le plus étonnant.

J'aurois accepté l'offre que don Créag me fit de descendre chez lui ; mais j'étois nécessaire à mes compagnons et surtout au capitaine Durand qui, ayant des intérêts à régler dans tous les ports espagnols où il avoit conduit des prises, avoit sans cesse besoin de mes services (1).

---

(1) La reconnoissance me fait un devoir de consacrer quelques lignes au plus brave et au plus digne des hommes. Il étoit né à Bordeaux ; ses parens l'avoient confié, dès l'âge de sept ans, à un capitaine, qui en

Je remerciai donc le bon chanoine, chez lequel nous promîmes tous d'aller dîner le surlende-

---

fit son mousse, et l'emmena avec lui dans l'Inde. Forcé par les vents contraires de relâcher à Madagascar, le vaisseau périt sur les brisans qui bordent cette île ; et de tout l'équipage, il ne se sauva que le capitaine et le petit Durand qui étoient resté les derniers à bord du bâtiment naufragé. Celui-ci, après la mort de son maître, qui arriva quelques jours après, suivit les noirs dans l'intérieur de l'île, et vécut avec eux en demi sauvage jusqu'à l'âge de quinze ans. Etant venu un jour conduire des bœufs dont les nègres font un assez grand commerce avec les Européens, il s'embarqua sur un bâtiment américain ; et, comme il le disoit assez plaisamment lui-même, il se fit matelot, d'écorcheur de bœufs qu'il étoit. Arrivé à Charlestown, il en partit pour Saint-Domingue, où il s'engagea dans le corps des *garçons* de cette colonie. Sa bonne conduite et son intelligence lui valurent, au bout de quelques années, le commandement d'un bâtiment caboteur, avec lequel il alloit d'une colonie à l'autre, ce qui le rendit dans peu le meilleur praticien de toutes les Antilles. Ayant perdu, dans la révolution de Saint-Domingue, la petite fortune qu'il avoit acquise, il se livra, dès le commencement de la guerre, aux armemens en course ; et il obtint de si grands succès, qu'il devint la terreur de tout le commerce des Anglais dans le golfe. Il n'y avoit pas un port espagnol, danois,

main, et qui nous promit, à son tour, la fin de l'histoire des *deux frères*.

La Prudence nous avoit promit bon gîte chez sa mère. En attendant qu'il eût trouvé sa demeure, nous entrâmes dans une mauvaise taverne, située sur le port, où quelques prisonniers anglais étoient à boire. Cette rencontre faillit nous coûter la vie; car j'ai toujours attribué à ces messieurs la fable dont nous fûmes sur le point de devenir les victimes.

La Prudence ne revenoit point, les Anglais

---

hollandais, ou des provinces méridionales des États-Unis dans lequel il n'eût fait entrer quelques prises. Aussi sa fortune étoit-elle considérable. Sur la fin de l'an 7, je le rencontrai à Paris : il arrivoit de la Nouvelle-Orléans, et venoit porter des plaintes au Directoire-exécutif contre le baron de Carondelet, gouverneur espagnol de cette colonie qui, après avoir déclaré bonne quatre prises faites par le capitaine Durand, s'étoit emparé des fonds provenans de la vente, sous le prétexte qu'il en avoit besoin pour payer les troupes du roi, dont la solde étoit arriérée. Il obtint aisément justice du Directoire et de S. M. Catholique, et retourna ensuite dans les colonies, au bout de trois mois de séjour à Paris, qui lui parurent autant de siècles, tant il s'y trouvoit hors de son élément.

étoient sortis, et nous nous reposions sur de la paille de maïs, lorsqu'à travers quelques voix confuses nous reconnûmes celle de notre camarade Pierre, qui nous crioit de nous sauver par les derrières. Le capitaine Durand, que le bruit n'intimidoit pas, mit le sabre à la main, nous dit d'en faire autant et de le suivre. Dans un instant nous fûmes devant la porte du cabaret, autour duquel étoient rassemblés deux cents hommes et femmes qui s'éloignèrent dès qu'ils nous virent, mais en criant, en mauvais espagnol, qu'il falloit nous jeter à l'eau ou nous brûler dans la case. Le capitaine Durand avoit bonne envie de sabrer; mais j'obtins de lui que nous resterions sur la défensive, dans l'espérance que la police du lieu viendroit à notre secours. Heureusement il n'y avoit point de pierres dans les environs ; mais le tumulte et les cris augmentant à chaque instant, je commençois à être très-inquiet sur l'issue qu'auroit cette aventure, lorsque nous aperçûmes l'évêque, en habits pontificaux, suivi de don Créag, de quelques autres ecclésiastiques, et de deux ou trois laïques, se faire jour à travers la foule et venir à nous avec les signes du plus vive intérêt. Le prélat, pendant que don Créag

parloit à la multitude, nous donna sa bénédiction et nous offrit sa main à baiser, ce que nous fîmes de la meilleure grace du monde, en exprimant à sa Grandeur toute la reconnoissance que nous avions pour le service qu'elle avoit daigné nous rendre. La foule désabusée, ne tarda pas à se disperser et c'est alors seulement que nous pûmes savoir ce qui avoit donné lieu à tout ce tumulte.

Le bruit s'étoit répandu sur le port que la fièvre jaune ravageoit Saint-Marc, ville de la colonie française de Saint-Domingue, et que nous en venions. Aussitôt les têtes s'échauffent, la terreur s'empare des esprits, la malveillance s'en mêla, et je ne sais pas trop ce que nous serions devenus, sans la généreuse assistance du prélat de cette ville et de son clergé; sa Grandeur nous invita tous à dîner pour le lendemain, et porta la complaisance jusqu'à nous conduire chez un Espagnol qui pouvoit nous recevoir, et auquel elle nous recommanda de la manière la plus gracieuse.

Le lendemain, nous fûmes rendre visite à M. Peyrussell, receveur des droits du gouvernement français sur la vente des prises, et qui faisoit en même temps les fonctions de consul

provisoire à Saint-Jacques. Il savoit notre aventure de la veille et nous témoigna le regret qu'il avoit eu de ne pas s'être trouvé à la ville pour nous secourir. Ce fut par lui que nous apprîmes que le pays étoit divisé en deux partis. A la tête du premier et du plus nombreux, étoit l'évêque qui entraînoit avec lui tout le clergé et une partie des habitans, surtout ceux qui s'étoient associés dans les armemens entrepris par les Français. Le second se composoit du gouverneur, de l'auditeur, des gens de justice et de presque tous les hommes en place : ce qui rendoit la position de M. Peyrussell très-difficile. L'évêque l'ayant invité à dîner, il nous accompagna au palais épiscopal, où nous trouvâmes bonne chère et excellente compagnie. Sa Grandeur m'ayant placé à sa droite, je fus à même d'apprécier tout le mérite de ce prélat qui, à une très-grande simplicité de mœurs, joignoit les connoissances les plus étendues. Il eut la complaisance de parler constamment en français, afin de ne pas rendre la conversation trop pénible : toute notre littérature lui étoit très-familière. Grand admirateur de Corneille, il aimoit Voltaire, et ne se lassoit point de lire Racine ; il me dit même à l'oreille, qu'il avoit

traduit Alzire et Athalie. Il avoit une grande vénération pour M. l'abbé Grégoire, évêque de Blois, aujourd'hui sénateur, dont il avoit tous les discours. Il s'étoit fait des idées si singulières sur certains personnages de la révolution, qu'il auroit pu passer en France pour un révolutionnaire; mais tout cela tenoit à l'éloignement où il étoit du grand théâtre où se passoient les scènes, et à la naïveté de son esprit. Ainsi se passa ce dîner, auquel présidèrent l'abondance, la délicatesse et la plus franche urbanité. En sortant de table, notre respectable hôte nous donna sa bénédiction que nous reçûmes avec les sentimens de la plus vive reconnoissance; mais ce qui la perpétuera dans mon cœur, c'est la manière honnête et délicate avec laquelle il nous offrit sa bourse. Quoique le provençal Pierre eût fait sa toilette du dimanche, il étoit cependant loin d'annoncer l'opulence : ce fut le prétexte dont le bon évêque se servit pour me faire accepter ses bienfaits. « Prenez, me disoit-« il; vous n'avez probablement que ce qui « vous est nécessaire; vos compagnons n'ont « pas l'air d'être dans l'aisance, vous serez bien « aise de pouvoir leur être utile. » Le capitaine Durand qui, pendant tout le dîner, n'a-

voit répondu que par monosyllabes, prenant la parole, dit au prélat qu'on ne manquoit jamais de rien dans sa compagnie, et que quand il seroit arrivé à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans, il lui enverroit de quoi nourrir tous ses chanoines pendant un an. L'évêque prit la boutade en bonne part, et nous en rîmes tous de bon cœur. J'eus beaucoup de peine, en sortant de chez sa Grandeur, à faire comprendre au capitaine qu'elle s'étoit acquise, par ses offres, de nouveaux droits à notre reconnoissance.

L'évêque s'étant retiré pour faire la sieste, M. Prudhomme et moi suivîmes don Créag, tandis que nos compagnons allèrent sur le port s'informer s'il n'y avoit point quelques caboteurs en chargement pour Batavano. M. Peyrussell nous avoit tellement effrayés sur les difficultés de la route de terre, que nous préférâmes la voie de la mer, quoiqu'elle ne fût pas sans danger. Arrivés chez don Créag, il voulut bien nous faire le sacrifice de sa sieste et satisfaire l'envie que nous avions d'entendre la fin de l'Histoire des deux frères.

FIN DE L'HISTOIRE DES DEUX FRÈRES.

Don Joseph de Mendoce, gentilhomme d'Arragon, devoit autant à son mérite qu'à sa fortune et à sa naissance la haute faveur dont il jouissoit auprès du monarque, qui lui avoit donné un gouvernement dans la Catalogne. Peu de temps après il épousa une riche héritière de cette province; mais ce mariage ne fut ni long, ni heureux. Dona Mendoce mourut au bout de trois ans, laissant un fille, que son père confia aux soins d'une de ses sœurs, qui ne négligea rien pour en faire une femme accomplie. A quinze ans elle faisoit naître l'admiration de tous ceux qui la voyoient; aussi devint-elle l'objet des recherches de tous les jeunes gens qui, par leur fortune, leur naissance ou leurs emplois pouvoient prétendre à sa main. Mais son père, que la faveur avoit rendu vain et ambitieux, rejetoit

avec dédain tous les partis qui se présentoient pour dona Clara (c'est le nom de sa fille), et nourrissoit en secret le dessein de la marier à un jeune prince qui apprenoit le métier des armes dans un régiment dont il étoit colonel, et qui paroissoit avoir conçu des sentimens très-tendre pour la belle Clara.

Don Mendoce avoit, depuis long-temps, au nombre de ses secrétaires un jeune lieutenant de son régiment, nommé Sanchez, qui lui avoit été adressé et recommandé, sous ce seul nom, par un des ministres du roi. Ce jeune homme, admis dans l'intimité du colonel et devenu son commensal, ne put se défendre des charmes de sa fille, qu'il voyoit toutes les fois qu'elle venoit chez son père; mais son amour étoit tendre et respectueux. Connoissant le caractère de don Mendoce, il comprenoit fort bien qu'à moins qu'il n'arrivât de grands changemens dans sa fortune, il ne pouvoit devenir l'époux de dona Clara; mais comme l'amour écoute rarement la voix de la raison, il continuoit d'aimer, et d'aimer sans espérance.

Dona Clara, au contraire, ne voyoit qu'un frère dans le secrétaire de son père, et jusqu'à ce moment son ame ne connoissoit que le sen-

timent de l'amitié : elle sembloit ne s'être jamais aperçue qu'elle étoit belle : ni son miroir, ni son cœur ne lui avoient encore dit, quoiqu'elle eût alors seize ans, à quoi l'amour destinoit ces longs yeux noirs et ces longues paupières, ces traits si doux, ce teint si frais, cette bouche où l'on croyoit voir des feuilles de jasmin briller parmi des roses, et cette taille souple et légère devenue le siége des charmes les plus séduisans. Toute entière à l'innocence, Sanchez n'étoit pour elle que l'ami, le compagnon de son enfance, et elle confondoit dans son cœur les sentimens qu'elle avoit pour lui, avec ceux qu'elle portoit aux jeunes personnes qui partageoient ses jeux et ses plaisirs. Ce n'est que sous un autre ciel, sous un autre climat, qu'elle devoit éprouver et faire éprouver l'empire de la plus violente et de la plus cruelle de toutes les passions.

Le jeune Sanchez, discret et timide, aimoit donc en silence. Toute sa consolation étoit de pouvoir confier au papier ses soupirs et ses peines, et lorsqu'il se trouvoit seul, ses chères tablettes devenoient les dépositaires de ses secrètes pensées. Un soir qu'il s'étoit enfoncé dans les bosquets du jardin, et qu'entraîné par la cha-

leur du jour, il s'étoit abandonné aux douceurs du sommeil; don Mendoce, que le hasard ou la curiosité avoit attiré dans le même lieu, aperçut les tablettes sur les genoux de Sanchez. Cedant à une indiscrétion inexcusable, il les saisit et rentrant dans son cabinet, il ne tarda pas à connoître les secrets sentimens de son secrétaire.

Tout autre homme que le colonel auroit profité de la découverte qu'il venoit de faire, en éloignant de lui et sans éclat l'homme qui pouvoit contrarier les projets d'établissement qu'il avoit formés pour sa fille; mais son orgueil lui fit voir une offense dans des sentimens qui étoient d'autant plus innocens, que Sanchez n'avoit point cherché à les faire partager; et n'écoutant que sa colère et un ressentiment injuste, il chassa sur-le-champ de sa maison son malheureux secrétaire, après lui avoir fait essuyer le traitement le plus ignominieux par les mains de ses domestiques. Sanchez, déshonoré, le cœur en proie à la rage, au désespoir, quitta son régiment et retourna dans les montagnes de la Sierra Morena, où il mourut quelque temps après dans les bras de sa mère.

Je vous ait dit que cet infortuné jeune homme avoit pour protecteur un ministre puissant à la

Cour ; don Mendoce n'avoit pas tardé à sentir toute l'imprudence et toute la cruauté de sa conduite, et à en redouter les suites ; mais comme le mal étoit fait, et que d'ailleurs son orgueil le lui faisoit regarder comme sans remède, il ne craignit pas, pour justifier ses procédés, d'ajouter l'imposture à la barbarie, et de présenter celui qu'il avoit outragé, comme un lâche suborneur qui avoit cherché à le déshonorer en séduisant sa fille. La fable, quelque grossière qu'elle fût, auroit peut-être pris quelque consistance ; mais le colonel avoit, sans le savoir, offensé le cœur d'un père. Sanchez, fruit d'un amour malheureux, étoit fils naturel du ministre qui, de protecteur ardent qu'il avoit été jusqu'à ce jour, jura, dès ce moment, de se venger de don Mendoce, et devint son ennemi le plus cruel. La vengeance ne fut ni lente, ni difficile. Le colonel, que la faveur avoit rendu orgueilleux et dur, s'étoit fait beaucoup d'ennemis, l'affaire de Sanchez en augmenta le nombre. Le corps des officiers prétendit que la honte du traitement qu'avoit subi le lieutenant-secrétaire, réjaillissoit sur lui. Les démissions arrivoient de tous côtés au ministre, qui n'eut pas de peine à présenter au roi, l'affaire sous les couleurs les

plus fortes ; et malgré les longs et fidèles services de Mendoce, il fut presque traité en criminel d'état. Ses biens lui restèrent ; mais on lui ôta tous ses emplois, et il fut exilé dans cette île, où il vint s'établir avec sa fille.

Les malheurs de don Mendoce, quoique mérités, m'intéressèrent à lui. Je le vis plusieurs fois. Je lui offris les consolations de l'amitié, et il les accepta. Bientôt même j'eus la douce satisfaction de le voir peu-à-peu reprendre du goût pour la vie, et les plaies de son cœur se cicatriser. Nous devînmes inséparables, et souvent, dans l'épanchement de sa reconnoissance, il remercioit Dieu de sa disgrace, puisqu'elle lui avoit valu un ami tel que moi. Le seul souvenir du jeune Sanchez venoit troubler son repos et sa tranquillité ; c'étoit le seul remords qui agitoit son ame. Que n'auroit-il pas fait alros pour réparer ce qu'il appeloit son crime ! Mais hélas ! sa victime étoit descendue dans la tombe, et peut-être l'y auroit-il suivie, si l'amour paternel n'eût fait une diversion puissante à ses chagrins.

Je vous ai déjà donné une idée des charmes de Dona Clara. Elle atteignoit sa vingtième année, âge heureux où la nature touche à sa

perfection et semble avoir épuisé tous ses dons! mais combien les qualités de son esprit, de son cœur, l'emportoient encore sur les graces de sa figure! Il étoit impossible de la voir, sans être saisi d'étonnement, ravi d'admiration. Chargée de l'intérieur, la maison de Mendoce étoit le modèle de l'ordre : on la voyoit présider aux soins domestiques avec une noblesse naturelle, une dignité simple, et tout-à-la-fois une vigilance imposante. Sans cesse occupée de son père, elle sembloit ne voir que lui, ne penser qu'à lui et ne vivre que pour lui. Souvent je les surprenois ensemble dans les bras l'un de l'autre, les yeux humides de larmes : celles de Mendoce tenoient à ses souvenirs; celles de Clara, au contraire, prenoient leur source dans le chagrin auquel elle le voyoit s'abandonner et dont elle trembloit qu'il ne devînt la victime. Comme je commençois à concevoir les mêmes inquiétudes, je crus que le meilleur moyen de verser un beaume salutaire sur ses blessures, étoit de l'enlever à la solitude dans laquelle il vivoit, et de lui faire peu-à-peu reprendre le goût de la société. J'en parlai à Dona Clara, qu'il ne me fut pas difficile de faire entrer dans mes vues, et qui me promit (e m'ai-

der dans une entreprise qui ne laissoit pas de présenter à mon esprit quelques difficultés.

Par état et par goût, je recevois peu de monde chez moi. Mendoce lui-même y étoit venu rarement, et toujours seul. Il n'avoit fait qu'entrevoir mes disciples qui, depuis son arrivée, dirigeoient leur maison, qui touchoit la mienne. Plusieurs fois don Luis m'avoit témoigné le désir de voir dona Clara, mais j'avois toujours refusé de le satisfaire jusqu'à ce moment. Je craignois que la vue de cette aimable fille n'enflammât son cœur, et je n'étois point encore assez sûr des dispositions de Mendoce pour l'exposer à un pareil danger; mais lorsque j'eus acquis la certitude qu'il avoit renoncé à toutes ses idées chimériques d'ambition et de grandeur, je me livrai sans peine à l'espérance et au projet que j'avois formé d'unir un de mes deux élèves à la belle Clara, et je désirois en secret que son choix tombât sur don Luis, qui, par la douceur de son caractère et l'aménité de ses mœurs, me paroissoit plus propre à la rendre heureuse et à être heureux par elle.

Je ne m'occupai donc plus que du soin de mettre mon double projet à exécution; mais

avant tout, il falloit guérir entièrement Mendoce, et pour y parvenir, je crus devoir prendre quelques précautions, qui me parurent nécessaires, d'après la connoissance que j'avois de son caractère. Il falloit faire renaître l'amour-propre dans son ame flétrie, et redonner de l'énergie à son cœur abattu, en l'environnant de prévenances et d'égards. Je trouvai dans le respectable prélat de cette ville l'homme qui, par ses dignités, son mérite et la considération dont il est entouré, étoit le seul capable de me seconder, et il s'y prêta de si bonne grace, que je conçus, dès ce moment, les plus heureuses espérances, sur le compte de Mendoce.

Mes deux élèves avoient atteint leur majorité depuis plus d'un an, et cependant j'avois, à leur sollicitation, continué à administrer leurs biens; mais le délai que je leur avois accordé étant expiré, je résolus de faire un jour de fête de celui que j'avois choisi pour leur entière émancipation. Vous pensez bien que Mendoce et sa fille furent les premiers invités; les autres convives étoient l'évêque et les principaux habitans de la ville.

C'étoit la première fois que la belle Clara et son père paroissoient en public depuis leur

arrivée à Saint-Jacques. Il ne fut pas difficile à Mendoce de s'apercevoir, en entrant dans le salon, que la curiosité étoit le premier sentiment qu'il excita ; mais notre prélat, avec cette grace qui lui est particulière, le rendit l'objet d'une distinction si marquée, qu'il devint, dans un moment, celui d'un intérêt général. Comblé de prévenances les plus flatteuses, le charme du moment l'emporta sur sa misantropie ; je l'entrevis sourire, et dès-lors je jugeai sa guérison complète.

Dona Clara accompagnoit son père : au moment où elle parut, l'admiration devint générale, et il est impossible d'exprimer la sensation que fit sa présence ; mais comme j'avois prévu cet effet, je me hâtai de la présenter à l'épouse de l'auditeur, femme très-aimable qui, pendant que je m'efforçois de diviser l'attention, sauvoit cette belle personne de l'embarras de la circonstance, par les soins les plus plus affectueux et les attentions les plus recherchées. Heureusement il n'y avoit dans cette réunion que mes deux jeunes gens qui, par leur état et leur âge, pussent lui adresser des hommages directs, et ils avoient une idée trop juste des bienséances pour augmenter son trouble

par des soins trop affectés; cependant je m'aperçus avec plaisir que la vue de dona Clara faisoit une profonde impression sur don Luis, qui ne cessa d'avoir les yeux fixés sur elle pendant tout le temps que dura la fête.

Mais si les regards de don Luis avoient été pour la fille, tous les soins d'Alvar avoient été pour le père; et, à quelques momens près, où je l'avois surpris fixant dona Clara, il ne s'étoit occupé que de Mendoce. Ces dispositions dans mes élèves m'enchantoient, sans cependant m'étonner, parce que je les croyois une suite naturelle de leur caractère, et déjà j'entrevoyois dans l'avenir le moment où je pourrois unir don Luis à la belle fille de Mendoce; car je ne doutois pas un seul instant qu'elle pût être insensible à son mérite. Hélas, combien je m'abusois! Que je connoissois peu le cœur humain, et surtout que j'étois éloigné de prévoir l'affreuse catastrophe qui a détruit toutes mes illusions!

Tout sembloit donc se réunir pour favoriser mes projets. Don Mendoce, reconcilié avec les hommes, ne me donnoit plus aucun sujet d'inquiétude. Je lui avois parlé de mes projets sur don Luis, et sa fille; j'avois des droits à sa recon-

noissance, et je ne la mettois point à un prix trop élevé, en lui demandant sa fille pour un jeune homme distingué par sa naissance, dont la fortune étoit bien supérieure à la sienne. D'un autre côté, je ne pouvois guère présumer que dona Clara verroit avec indifférence l'aimable don Luis que je regardois déjà comme son époux.

Je vous ai dit que don Alvar m'avoit paru peu sensible aux charmes de la fille de Mendoce, et qu'à quelques regards près, il ne s'étoit occupé que de ce dernier. Cette conduite ne m'avoit point surpris et me paroissoit une conséquence naturelle de son caractère, qui étoit sérieux et réservé ; d'ailleurs, je le croyois peu susceptible d'obéir aux douces impressions de l'amour. Jugez donc de ma surprise, quand il me dit, le soir en me quittant, « mon frère me paroît épris de dona Clara, et je sais que vous favorisez ses sentimens ; mais avant de vous livrer aux espérances que vous avez conçues, ne seroit-il pas prudent de s'assurer des dispositions de dona Clara qui, sans vous avoir consulté, pourroit bien n'être plus maîtresse de disposer de son cœur ? Quelque grand que soit l'attachement que je porte à mon frère,

il ne me convient point de l'entretenir sur cette matière. Peut-être ne m'écouteroit-il point, quoiqu'il s'agisse ici de son bonheur, et comme dona Clara ne peut être à lui, hâtez-vous de dissiper des espérances qui, s'il les conservoit, feroit le désespoir de sa vie et le tourment de la mienne. Je vous laisse : demain matin, si vous le permettez, je vous communiquerai des détails dont il m'étoit défendu de vous faire part avant ce moment ».

Je passe sous silence la confusion et le désordre que ces paroles de don Alvar jetoient dans mes idées. En effet, habitué depuis long-temps à regarder son frère comme l'époux de dona Clara, je ne me voyois point sans peine obligé de renoncer aux projets que j'avois formés pour don Luis ; car, malgré mon extrême amitié pour lui, j'étois incapable de me prêter à aucune démarche qui eût pu devenir, pour la fille de mon ami, le motif de la plus légère contrainte. Aussi la nuit que suivit cette journée fut d'autant plus cruelle pour moi, que connoissant le caractère ardent de don Luis, et sachant avec quelle facilité il se livroit aux premières impressions, je craignois d'avoir à combattre des sentimens que je ne pouvois plus approuver, puis-

que celle qui en étoit l'objet ne les partageoit pas.

Enfin, le jour parut et avec lui don Alvar. Pardonnez, mon cher maître, me dit-il, en s'approchant de mon lit et en me prenant la main, pardonnez les inquiétudes que je vous ai causées, mais il le falloit; dona Clara ne peut-être l'épouse de Don Luis. — Qui vous l'a dit? — Elle-même. — Qui lui a parlé de don Luis? — Son père, à qui vous en avez parlé vous-même. — Et pourquoi n'épouseroit-elle pas don Luis? — Parce qu'elle a donné sa foi à un autre. — Et quel est cette autre? — Moi.... — Comment se fait-il?.... Depuis quand connoissez-vous dona Clara, où l'avez-vous vue? — Il y a six mois que je connois dona Clara. Je la rencontrai un jour qu'elle revenoit de l'hospice des Lépreux (1): elle étoit poursuivie par un caïman;

---

(1) Malades très-communs dans les colonies espagnoles, et qu'on nomme ainsi, quoique je les croie plutôt attaqués des humeurs froides que de la lèpre. La malpropreté dans laquelle croupissent les gens du peuple et l'usage constant qu'ils font de la chair de porc, et surtout de sa graisse, qu'ils nomment *mantègue*, sont peut-être originairement la cause de cette maladie, dont

j'eus le bonheur de la soustraire au danger qu'elle couroit, et je la reconduisis à la case. Cet instant décida de mon sort, et je sentis que je ne pouvois plus vivre sans elle. Peu de temps après, j'osai lui déclarer mon amour, et j'eus le bonheur de le voir partager. Depuis, je n'ai pas passé un seul jour sans la voir. — Son père connoît-il vos liaissons, approuve-t-il vos projets? — Jusqu'à ce moment je n'avois qu'espéré; mais hier il a daigné confirmer mon bonheur. — Ainsi vous me trompiez tous... Imprudent!... Pourquoi m'avoir fait un mystère de toutes ces choses? Vous m'auriez évité bien des embarras et peut-être bien des chagrins à votre frère, sur qui Clara a fait la même impression que celle que vous éprouvâtes, lorsque vous la vîtes pour la première fois. — Connoissant vos projets pour mon frère, nous appréhendions que vous ne nous fussiez contraire, et nous étions con-

---

les premières classes ne sont pas même exemptes. La Havane a un hôpital où les lépreux sont admis. Il est très-bien bien situé et entretenn aux frais du gouvernement. La vue de ces malheureux, dont plusieurs vivent en famille, excite tout-à-la-fois l'horreur et la plus vive compassion.

venus de ne vous faire cette confidence qu'après avoir obtenu le consentement de don Mendoce. — Alvar me devoit plus de confiance et d'amitié.... — Je n'étois point sûr du consentement de Mendoce qui, sans s'expliquer, avoit parlé à sa fille des ouvertures que vous lui aviez faites pour don Luis, et la préférence que vous avez toujours eue pour lui excitoit mes craintes et ma défiance. — Je vous croyois au-dessus du sentiment pénible de la jalousie ; d'ailleurs, vous étiez injuste, je vous porte tous deux également dans mon cœur. — Je n'ai jamais été et je ne suis point jaloux de mon frère, qui m'est aussi cher que la vie; et si, en lui sacrifiant mon amour, je pouvois lui faire obtenir celui de Clara, vous me verriez capable de cet effort; mais, que deviendroit l'infortunée ?... Les sentimens de mon frère ne lui ont point échappé : elle frémit de son amour, et elle tremble que vous n'apportiez un changement aux résolutions de son père en notre favenr, en sollicitant pour don Luis. — Alvar, connoissez-moi mieux; je ne suis point un tyran, et je n'exigerai point de vous un pareil sacrifice. Si le bonhenr de don Luis m'est cher, le vôtre ne me l'est pas moins, et dès que dona Clara vous

préfère, tout mon zèle et tous mes soins sont à vous. Quant à votre frère, soyez sans inquiétude; quelqu'épris qu'il soit des charmes de dona Clara, je saurai le rappeler à la raison, à l'honneur, et le contraindre à respecter votre repos; maintenant parlez, me voilà prêt à vous servir? »

Alvar qui, je ne sais par quel travers d'esprit, ne s'étoit point attendu à me voir abandonner si promptement les intérêts de son frère pour épouser les siens, ne savoit dans quels termes m'exprimer sa reconnoissance. «Non, me dit-il, je ne me pardonnerai jamais mes injustes soupçons envers vous. Vous me demandez ce que je désire? la bénédiction paternelle, fut toujours le plus grand des bienfaits, daignez donc mettre le comble à tous ceux que j'ai reçus de vous. Mon père, donnez-moi la vôtre. »

Il étoit à genoux, dans l'attitude la plus suppliante, et mes mains qu'il pressoit dans les siennes étoient inondées de ses larmes. Ne pouvant résister à l'empire d'une pareille situation, je lui dis: « Alvar! vous n'auriez jamais dû douter de ma tendresse pour vous. Votre frère et vous, vous me fûtes légués par l'amitié, c'est le don le plus précieux que j'aie reçu de ma vie. Vous

devintes mes enfans d'adoption, et mon cœur ratifia bientôt tout ce que j'avois promis à vos infortunés parens. Si j'avois connu plutôt les secrets que vous venez de me révéler, vous m'auriez vu aussi favorable à vos désirs, que j'étois disposé à l'être à ceux de don Luis; maintenant que vous m'avez éclairé, je connois les devoirs que j'ai à remplir, ce sont ceux d'un père tendre, dont l'amitié pour vous ne se démentira jamais. Vous désirez ma bénédiction; je vous la donne..... Allez, mon cher fils, puissiez-vous être aussi heureux que mon cœur le désire!... »

Don Alvar s'étoit jeté dans mes bras, je le pressois contre mon sein, et nos pleurs se confondoient, lorsque don Luis entra et nous surprit tous deux dans cette situation. Mon attendrissement et la présence de son frère, qu'il n'étoit point habitué à voir chez moi à cette heure, le frappèrent d'étonnement; et après quelques complimens d'usage, il laissa apercevoir le désir qu'il avoit de se trouver seul avec moi; mais l'occasion me paroissoit trop favorable pour la laisser échapper. Je sentois bien qu'en détruisant tout d'un coup ses espérances, j'allois lui porter un coup bien douloureux; mais j'aimois mieux avoir à le consoler, plutôt que de

ne pas l'éclairer sur sa posittion et sur ce qu'il devoit à son fère.

« Don Luis, lui dis-je, approchez et joignez-vous à moi, pour féliciter votre frère. Il a fait un choix digne de lui, de vous et de moi. Depuis six mois il aime et est aimé de la belle Clara, dans peu de jours, il sera son époux. — Qu'entend-je ? Mon frère est aimé de Clara, et va devenir son époux!..... — Oui, continuai-je, Alvar épouse Clara ; et sans lui donner le temps de parler : qu'avez-vous donc, et d'où vient cette surprise?... Cette alliance vous déplairoit-elle ?... Cependant elle est convenable, votre frère et Clara la désirent, don Mendoce l'approuve, et j'y donne mon consentement. Allons, préparons-nous tous les trois. Il convient que nous allions rendre nos devoirs à Mendoce et à sa fille ».

Malheureusement Alvar se méprenant sur le sens de ces dernières paroles, se retira, croyant que je désirois entretenir son frère en particulier, et je me trouvai seul avec don Luis, malgré tous mes efforts pour éviter ce tête-à-tête. « Don Luis! que signifient ce désordre, ces pleurs ?... Porteriez-vous envie au bonheur de votre frère ?.... Parlez, expliquez--moi ce

mystère ? — Cher maître, je n'envie point le bonheur de mon frère, mais je pleurs celui que je viens de perdre. J'aime aussi, que dis-je, j'adore dona Clara ! Don Luis, cessez un langage que je ne puis entendre et que vous ne pouvez tenir sans offenser votre frère. Ecoutez-moi, et que la raison reprenne sur vous son empire ? Une femme peut plaire au premier coup-d'œil, mais on ne doit l'aimer qu'autant qu'elle peut répondre à notre amour. Agir autrement, c'est foiblesse, folie ; mais aimer la femme d'un ami, d'un frère, c'est un crime qui, lors même qu'il n'est pas puni par les lois, l'est par la religion et appelle l'animadversion générale et le mépris public sur la tête de celui qui s'en est rendu coupable. Peut-être aurois-je désiré que dona Clara vous eût donné la préférence dans son affection ; mais puisque son choix est tombé sur votre frère, notre devoir est de le respecter et d'y souscrire. N'attendez donc de moi aucune condescendance, aucune démarche contraire à ces principes ; et croyez que j'aurois servi vos intérêts avec le même zèle que je vais servir ceux de votre frère, si l'honneur et la probité me l'eussent permis ».

Ce langage si nouveau pour lui le consterna

au point qu'il ne s'aperçut pas que je le quittois. Je ne jugeai point à propos d'insister sur la visite que je lui avoit proposé de faire avec son frère à don Mendoce et à sa fille. La plaie étoit trop fraîche, et quoique mon but fût de lui ôter jusqu'à la plus légère lueur d'espérance, afin de hâter sa guérison, je ne voulus point augmenter sa douleur, en le rendant témoin d'une scène trop cruelle pour son cœur. Je le laissai donc chez moi et fus rejoindre Alvar, que je trouvai très-inquiet sur ce qui s'étoit passé entre son frère et moi. « Rassurez-vous, lui dis-je, don Luis vous aime. S'il avoit connu votre amour pour Clara, il n'auroit point élevé ses regards jusqu'à elle. La nécessité, le temps, la raison et l'amitié lui offriront des consolations que son cœur ne repoussera point, et il vivra avec moi jusqu'à ce qu'un nouvel objet vienne le rendre au bonheur. Ne nous occupons donc que de vous dans ce moment, et allons chez Mendoce. »

J'eus beaucoup de peine à le déterminer à me suivre, il vouloit avant tout voir son frère, et j'eus besoin de tout mon ascendant pour l'en empêcher; enfin, je l'entraînai chez sa maîtresse, dont la présence le rendit à lui-même et calma toutes ses agitations.

« Je ne viens point, dis-je à Mendoce en entrant avec lui dans son cabinet, vous reprocher le mystère que vous m'avez fait des amours d'Alvar et de dona Clara; mes amis me sont trop chers pour n'être pas indulgent envers eux, et quoique j'aie acquis les droits d'un père sur mes élèves, je ne m'en servirai jamais que pour leur félicité. Si je vous avois parlé de don Luis, c'étoit bien moins par un sentiment de préférence que par la conviction où j'étois, qu'il étoit bien plus propre que son frère à faire le bonheur de Clara et à augmenter le vôtre, en vous entourant des liens les plus chers; mais comme lorsqu'il s'agit des autres, je ne sais point convertir mes désirs en volontés, je souscris avec plaisir au choix de dona Clara, et je viens vous la demander pour don Alvar, en vous priant de consentir à une union que la providence semble avoir préparée et que le ciel bénira sans doute ».

Apparemment que tous les efforts que je faisois pour renfermer en moi-même cette espèce de prédilection dont je ne pouvois me défendre pour don Luis, étoient inutiles, puisque don Mendoce, dont la figure exprimoit le contentement et la joie, me dit que c'étoit la seule

raison qui l'avoit empêché de s'ouvrir à moi; et que dans la crainte de me déplaire, il avoit chargé don Alvar de me faire les premières ouvertures. Il m'exprima ensuite toute la satisfaction qu'il éprouvoit en voyant que nul obstacle ne s'opposoit à l'accomplissement d'un hymen qu'il désiroit depuis long-temps, et me dit que quoique don Alvar fût moins brillant et moins séduisant que son frère, il avoit néanmoins bien plus de qualités essentielles, et étoit bien plus capable de rendre sa fille heureuse.

Je ne m'arrêtai point à combattre cette opinion de Mendoce, que son état et son caractère pouvoient justifier; d'ailleurs, dona Clara avoit parlé, et son choix devenoit une loi sacrée pour moi; d'un autre côté, je ne pouvois refuser à don Alvar la justice que tous ceux qui le connoissoient se plaisoient à lui rendre, et la scène du matin m'avoit prouvé que, s'il n'étoit pas aussi expansif que son frère dans l'expression de ses sentimens, il n'en étoit pas moins sensible et n'en avoit pas moins le cœur le plus généreux.

Je ne m'occupai donc plus, avec don Mendoce, qu'à régler les intérêts de nos jeunes gens, et à arrêter tous les préparatifs de leur union, que nous fixâmes à la huitaine. Lorsque toutes ces

dispositions furent prises, nous rejoignîmes Alvar et dona Clara. La joie qu'ils manifestèrent en nous entendant leur annoncer leur prochain bonheur, me fit présumer qu'ils n'avoient pas été sans inquiétude sur ce qui s'étoit passé entre nous. En effet, je sus depuis, que Mendoce avoit déclaré à sa fille que si j'avois insisté pour don Luis, il lui auroit ordonné d'obéir, et qu'elle auroit obéit, tant l'un et l'autre attachoient d'importance aux légers services que je leur avois rendus. Je laissai Alvar jouir de tout son bonheur, et je retournai chez moi, fort inquiet de la situation de don Luis, à qui j'étois résolu de porter le dernier coup, en lui faisant part de tout ce qui venoit de se passer chez don Mendoce.

En arrivant, je trouvai *Pluton*, valet-de-chambre favori de don Luis, qui me dit que son maître étant incommodé, s'étoit mis au lit et avoit défendu qu'on laissât entrer personne dans sa chambre. Je balançai si j'enfreindrois cet ordre ; mais réflechissant à la nécessité où j'étois de le convaincre qu'il n'y avoit plus aucun espoir pour lui, et qu'il falloit laisser à la raison et à la sagesse le temps de reprendre leur empire, je renvoyai Pluton, avec ordre de

venir m'avertir, lorsque son maître seroit visible.

Cet état de don Luis ne m'alarmoit point : je m'étois attendu à sa douleur, conséquence naturelle de son extrême sensibilité; mais j'étois loin de penser qu'un homme instruit et capable de réflexion, pût se laisser dominer aussi impérieusement par une passion amoureuse, avec la certitude que celle qui en étoit l'objet ne pourroit jamais y répondre, et je comprenois encore moins que la première vue d'une femme pût produire sur le cœur humain de si grands ravages et des effets si étranges. Les romans m'avoient bien présenté quelques situations semblables, mais je les regardois toutes comme enfantées par des imaginations vives et brillantes, et j'étois bien loin de croire qu'un jour je serois témoin que l'amour peut chasser d'un cœur honnête toutes les vertus douces et sensibles, pour n'y laisser que le crime et le désespoir.

Pendant que je me livrois à toutes ces réflexions, Pluton revint m'annoncer que son maître demandoit à me voir. Je le trouvai pâle et défait. Il me demanda ce qui s'étoit passé chez Mendoce. Je lui confirmai tout ce que je lui avois dit le matin, et l'engageai à ne point troubler le bon-

heur des autres par sa douleur. « Ah! s'écria-t il, je ne m'attendois pas à être assassiné par un frère... C'est lui, c'est vous.... Oui vous qui m'avez perdu!... Rappelez-vous les éloges que vous me faisiez de la personne et des qualités de dona Clara? Alors même je l'aimois sans la connoître; c'est dans ces éloges que j'ai puisé le poison qui me tue, et sa vue n'a fait qu'augmenter un feu qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ».

Ces paroles furent suivies de beaucoup d'autres, également insensées ou offensantes pour moi, et je crus devoir y répondre tout-à-la-fois avec douceur et sévérité. « Don Luis, lui dis-je, voyez dans quel excès d'égaremens un homme peut tomber, lorsqu'il abandonne le chemin de l'honneur et de la vertu; et rougissez, s'il se peut, de l'humiliation à laquelle va vous réduire votre funeste passion: puisqu'elle vous aveugle au point de vous faire oublier le respect et la reconnoissance que vous me devez. N'ayant point à me justifier, je pourrois me dispenser de vous répondre; mais tout injuste que vous êtes, vous me faites encore plus de pitié, que vos discours ne m'offensent! » Alors lui rappelant les desseins que j'avois eus pour lui, en lui observant néanmoins que ces desseins étoient

toujours surbordonnés à la volonté de dona Clara, qui avoit le droit d'être libre dans son choix, je lui représentai combien il étoit coupable envers son frère, qui n'avoit d'autre tort avec lui que celui d'être aimé de Clara, et dont il alloit empoisonner le bonheur, pour prix de l'amitié qu'il lui portoit; passant ensuite à des considérations plus générales, je lui reprochai son ingratitude envers moi qui avois pris soin de son enfance, et dont il payoit si mal, dans ce moment, les bienfaits et la tendresse; et après lui avoir mis sous les yeux le tableau de tous les maux qui alloient rejaillir sur lui, s'il persistoit dans sa criminelle obstination, je le menaçai de toute mon indifférence et de tout mon mépris, s'il ne reprenoit à l'instant des sentimens plus conformes à l'honneur et à la probité.

J'avois eu besoin de courage en prononçant ces derniers mots. Son visage exprimoit le repentir et l'abattement, et ses joues étoient inondées de larmes. Il tenoit une de mes mains qu'il porta sur son cœur, en me disant que c'étoit là qu'étoit son mal. Il étoit dans une violente agitation, et je jugeai, à la contraction de ses nerfs et à l'égarement de ses yeux, que son état demandoit les secours d'un homme plus habile que

moi ; j'ordonnai donc à Pluton d'aller chercher un médecin, et je restai, en l'attendant, auprès de mon cher malade, dont la tête s'égara au point de ne plus me reconnoître, et de ne plus entendre ce que je lui

Cette maladie fut longue et cruelle, et plus d'une fois nous fûmes sur le point de le perdre. Son frère, dont l'union avoit été retardée par cet accident, ne le quittoit pas et sembloit avoir oublié près de lui l'intérêt de son amour. Enfin, la jeunesse et la nature l'emportèrent et don Luis entra en convalescence. Mais cette douce et aimable gaîté, qui faisoit le fond de son caractère, avoit disparu et fait place à une tristesse et à une mélancolie dont rien ne pouvoit le distraire. Livré à une entière solitude, il fuyoit tout le monde ; et moi-même pour parvenir jusqu'à lui, j'étois souvent obligé de recourir à la ruse et quelquefois même à la violence. Que vous dirai-je, enfin ?.... il recouvra la santé ; mais il resta en proie à une mélancolie si profonde, que je pris le parti d'abandonner au temps une guérison que n'avoient pu opérer ni les conseils, ni les soins de la plus tendre amitié.

Cependant don Mendoce, qui avoit vu avec

peine le mariage de sa fille retardé par la maladie de don Luis, me pressoit de terminer, en m'observant, que le moyen le plus sûr de le guérir, étoit de lui enlever toute espérance. Je partageois cet avis, et j'en avois déjà parlé plusieurs fois à Alvar, qui m'avoit toujours opposé l'état de son frère, et déclaré qu'il ne se marieroit pas sans avoir obtenu son consentement. J'amenai donc une entrevue entre les deux frères. Serrés dans les bras l'un de l'autre, ils ne se parlèrent pendant long-temps que par des larmes, auxquelles succéda un long épanchement, où je fus témoin de tout ce que l'amour fraternel a de grand et d'héroïque. Enfin, tout se termina au gré de mes désirs, et j'eus le plaisir de voir don Luis non-seulement se résigner à son sort, mais encore presser son frère de conclure un hymen nécessaire, disoit-il, à la tranquillité et au bonheur de tous deux.

Je croyois donc toucher au terme de toutes mes inquiétudes, de toutes mes peines. L'un de mes élèves alloit être heureux, et j'espérois que l'autre pourroit le devenir encore; et si je ne partageois pas entièrement la joie commune, du moins j'en voyois l'expression générale avec

satisfaction. Don Luis lui-même se prêtoit à tous les égards que les circonstances sembloient exiger de lui ; et lorsqu'il revit Clara, qui lui fit le plus obligeant accueil, je n'aperçus ni sur son visage, ni dans son attitude aucun de ces mouvemens qui trahissent l'ame et décèlent la pensée. Enfin, ma sécurité étoit complète, et j'étois convaincu que si les plaies de son cœur saignoient encore, la raison et l'honneur n'en avoient pas moins repris tout leur empire sur son esprit.

Enfin le jour tant desiré arriva. Tout étoit en mouvement dès le matin, et la ville entière présentoit le spectacle d'une fête qu'alloient animer les festins et les plaisirs. J'aurois désiré que cette cérémonie se passât avec moins d'éclat; mais Alvar et Mendoce n'étoient pas hommes à laisser passer l'occasion de signaler leur générosité et leur magnificence ; aussi tout fut-il ordonné avec une pompe que leur fortune seule pouvoit excuser. Ce fut donc au milieu de la plus nombreuse et de la plus brillante assemblée que je reçus les sermens des nouveaux époux, pour qui j'invoquois, hélas, bien en vain, les bénédictions du ciel.

Don Luis avoit accompagné son frère jus-

qu'au temple, et s'étoit placé dans un lieu assez écarté. Toutes les fois que mes fonctions m'appeloient vers le peuple, je l'apercevois gardant un maintien triste, mais sérieux, et que dans mon erreur, je prenois pour de la résignation. Mais lorsque je me retournai pour prononcer les formules sacrées et que je ne le vis plus à la même place, je fus saisi d'une terreur secrète, dont, ni la pompe qui m'environnoit, ni l'auguste mystère que je célébrois ne purent me défendre ; et dès que la cérémonie fut achevée, je me hâtai, sans attendre le cortège, de rentrer chez moi, où je trouvai Pluton qui tenoit une lettre à la main, avec ordre de son maître de me la remettre à mon retour de l'église. »

Don Créag fut obligé de s'arrêter à cet endroit de son récit, son émotion étoit au comble, et nous craignîmes, pendant un moment, quelques fâcheux effets du renouvellement de sa douleur. Mais après quelques instans de repos, il fut à son secrétaire et en tira la lettre de don Luis. Il voulut bien m'en laisser prendre la copie, que je transcris littéralement ici.

« Mon père,

« Quand vous recevrez cette lettre, priez

« moi, car il ne restera sur cette terre de dou-
« leur que ma dépouille mortelle : je serai de-
« vant le trône de l'éternel.

« Je vous quitte accablé de chagrins, et je
« meurs dans le désespoir!

« Hélas! je connoissois autrefois la douceur
« des larmes; aujourd'hui je n'en peux plus ré-
« pandre, et ce qui calme la douleur la plus
« profonde, ne vient plus mouiller mes yeux
« desséchés.

« Je n'ai pu supporter l'excès de mes maux,
« il a fallu m'en délivrer.

« Je vous ai tous trompés. — Pardon, mon
« père! Vous auriez voulu que j'eusse vécu,
« en me disant qu'un homme sage doit tenir
« tête à l'infortune, et se résigner à sa destinée;
« la mienne est de mourir, et je vais l'ac-
« complir.

« Il se passe en moi ce qu'aucun esprit ne
« peut concevoir, ce qu'aucune langue ne peut
« rendre..... Attendez..... Je l'entends,
« celle dont la voix me glace de terreur et
« charme à-la-fois tous mes sens. — C'est
« Clara!... c'est mon épouse!... — Que dis-je,
« et quel horrible blasphême?.... c'est ma
« sœur!...

« Pardonne, grand Dieu, pardonne! — Je

« termine une vie qui seroit sans cesse souil-
« lée par le crime ; la fièvre de l'inceste me dé-
« vore et circule dans toutes mes veines ; elle
« s'est emparée de toutes mes facultés. — Mon
« cœur est embrasé par elle.

« J'aurois pu supporter l'infortune, la dou-
« leur, et braver tous les maux ; mais je ne puis
« vivre victime d'une passion si criminelle. —
« Mais quoi ! — Est-elle donc si importante
« ma vie pour que je balance à en faire le sa-
« crifice ? — Misérable !... — Que suis-je donc
« sur cette terre ? et qu'importe que je vive ?
« — Quelle trace, quel souvenir laisserai-je
« après moi ? — A qui appartiens-je ? — Si je
« consentois à vivre, je deviendrois plus cou-
« pable ; car en ce moment même où le trépas
« s'agite autour de moi, j'ose encore porter
« sur elle des regards pleins d'une flamme
« incestueuse, ce n'est que lorsque j'aurai cessé
« de vivre, que je cesserai de l'adorer.

« Et toi, soleil ! dérobe-moi tes rayons lumi-
« neux, ils insultent à la sombre douleur de
« mon ame..... Leur éclat m'importune, je
« n'ai pas besoin de leurs secours pour lire
« dans le sombre avenir qui s'ouvre devant
« moi. — La vue du gouffre dans lequel je
« vais me précipiter révolte tous mes sens ;

« mais celui dans lequel je suis dans ce mo-
« ment est cent fois plus épouvantable en-
« core.

« Je ne sais où porter mes regards. — Je
« cherche et ne trouve aucun chemin par où
« je puisse m'échapper. Le poison s'est enra-
« ciné dans mon sein. — Il fait partie de mon
« être.

« Il n'y a plus de salut pour moi. Les mau-
« dits sur la terre, sont maudits dans le ciel,
« et je me suis maudit moi-même!....

« Fleuve majestueux!... je n'espère plus
« qu'en toi..... réunis toute la fraîcheur de
« tes ondes pour éteindre le feu qui dé-
« vore mon cœur. Laisse-moi m'ensevelir sous
« tes eaux, et garde-toi de rendre ma dé-
« pouille à la terre. L'incendie qui m'embrase
« se rallumeroit encore. — Je t'ai choisi pour
« mon sépulcre, ne me repousse pas de ton
« sein.

« Clara!.... mon frère!... et vous, mon
« père! oubliez mes offenses, effacez-les toutes
« de votre mémoire! — Sans doute un frère
« peut offrir à une sœur vertueuse un amour
« chaste et fraternel. — Mais s'il brûle d'un
« autre amour pour elle, grand Dieu!....

« la mort seule peut expier un pareil forfait, et « c'est le seul asile qui me reste.

« Adieu, vous tous, jadis si chers objets « de ma tendresse!.... Hélas! nous ne nous « reverrons plus ici bas. — Encore quelques « instans et je ne serai plus. — Cher Alvar!.... « plains-moi, plains ton frère! mais surtout « garde-toi de blâmer une action qui va te « rendre tout entier aux douceurs de la vie!.... « La mienne auroit été un obstable à ta féli- « cité.... je connois ton cœur; mes souffrances « auroient empoisonné ton repos. — Ne vaut- « il pas mieux que je succombe sous la tem- « pête, contre laquelle je lutte depuis si long- « temps?....

« Encore une fois adieu! — Je sens que « je vais commettre un crime, et je n'ose « prier pour moi. — Mais vous dont la voix « est agréable à Dieu, unissez vos prières et « obtenez, s'il se peut, une portion de sa mi- « séricorde pour votre infortuné frère, pour « le malheureux DON LUIS ».

Je n'eus pas plutôt jeté les yeux sur les premières lignes de cette lettre, continua don Créag, que ne pouvant résister à ma situation, je perdis connoissance. Heureux si j'avois cessé

de vivre ! je n'aurois pas été témoin du plus affreux spectacle. Au moment où je recouvrois l'usage de mes sens, on rapportoit chez moi mes deux élèves. Mais hélas, ils étoient sans vie ! Le ciel avoit rendu son arrêt, et je ne devois plus les revoir, que pour leur rendre les derniers devoirs de la religion et les conduire à leur dernière demeure.

Don Luis avoit chosi le plateau que vous voyez et que l'on a appelé depuis *la pierre des deux frères*, afin, sans doute, d'en mieux assurer l'exécution de son funeste projet. Je sus qu'en sortant de l'église, il avoit pris le chemin du port où il s'étoit embarqué dans un petit canot avec lequel il s'étoit rendu sur le plateau; mais ayant côtoyé le rivage pour n'être pas aperçu, il perdit du temps et ne put arriver assez tôt au lieu qu'il avoit choisi, pour que don Alvar, auquel Pluton avoit remis la lettre de son frère, n'arrivât pas presqu'au moment où il se précipitoit dans le fleuve. Ne consultant plus alors que son désespoir et sa tendresse, et sans écouter aucun de ceux qui l'entouroient sur le danger et sur l'inutilité de son dévouement fraternel, Alvar parvint à son tour au rocher, d'où il se jeta dans le fleuve au même endroit où son frère venoit de s'enfoncer.

Hélas, trop vain et trop sublime effort!.... le généreux Alvar ne reparut plus, et il fallut employer toutes les ressources de l'art pour arracher à l'onde avare les précieuses dépouilles qu'elle avoit englouties. La même tombe les recueillit, et je les fis déposer à l'hospice des Lépreux, qu'ils avoient comblé de bienfaits; c'est dans ce lieu que la pitié, la reconnoissance et la religion viennent plaindre le sort de l'un et honorer la mémoire de l'autre.

Et toi, pauvre Clara, que vas-tu devenir?..... Il n'y a qu'un instant, brillante de tous tes charmes, de toutes tes graces et de toute ton innocence, tu l'aurois disputé pour le bonheur aux plus heureux de ce monde... un seul moment t'a tout ravi... La même heure t'enleva et ton père et ton époux. Survivras-tu à tant de désastres, ou bien la mort si lente pour les uns et si prompte pour les autres, viendra-t-elle te réunir aux objets de tes plus chères affections?.... Hélas! quoiqu'innocente, tu portes la peine de tous.... Il faut que tu vives, ainsi l'ont ordonné les décrets éternels; mais du moins ils adouciront ton sort. Privée de la raison, tu perdras le sentiment de tes maux. Tu ne seras plus qu'une statue vivante destinée à instruire les hommes sur le néant des grandeurs humaines,

sur l'inconstance de la fortune et l'incertitude du bonheur, jusqu'au moment où ton ame, dégagée de son enveloppe matérielle et des liens qui la retiennent sur cette terre de douleurs, prendra son essor vers le séjour céleste qu'habite ton époux ». *Fin de l'histoire des deux Frères.*

Ce ton animé et prophétique avec lequel don Créag termina son histoire, nous fit éprouver la plus vive émotion ; la sienne étoit au comble, et nous nous retirâmes pour le laisser se livrer au repos dont il avoit besoin. Ce respectable prêtre étoi un exemple bien frappant des erreurs et des injustices dont l'esprit de parti se rend toujours coupable. La cabale du gouverneur, ou pour mieux dire, le parti anglais, qui ne lui pardonnoit pas son attachement et les services qu'il rendoit aux Français, s'agitoit en tout sens pour le perdre dans l'opinion du peuple. On alloit même jusqu'à attaquer ses mœurs et ses principes religieux. Mais il est de ces réputations contre lesquelles tous les traits de la méchanceté et de la calomnie viennent s'émousser. Tous les efforts employés pour le perdre furent inutiles, et lorsque par le plus étrange abus d'autorité, le gouverneur le fit conduire

et exiler dans ses terres de la baie de Mancenille, il y eut un mouvement populaire si prononcé, qu'il fut obligé, pour échapper à l'indignation publique, de recourir à la bienveillance de celui qu'il avoit voulu proscrire. Le fait est que le père Créag et l'évêque, bons et francs Espagnols, mais ennemis jurés des Anglais, avoient non-seulement dénoncé à la cour toutes les manœuvres et toutes les connivences du gouverneur et de ses affidés avec le gouvernement de la Jamaïque, mais encore favorisé de tout leur crédit et de tous leurs moyens pécuniaires, les armemens en course entrepris par les Français réfugiés, ce qui les avoit singulièrement popularisés, et comme ils avoient acquis une augmentation de richesses dont ils faisoient le plus noble emploi; la clique anglaise qui, quoique peu nombreuse, étoit toujours très-influente à raison de l'autorité dont presque tous ses membres étoient revêtus, prenoit pied de là pour calomnier deux hommes, sans le patriotisme desquels cette partie de la colonie seroit incontestablement devenue la proie des Anglais.

Il y avoit déjà cinq jours que nous étions à Saint-Yague, quoique le séjour en fût très-

agréable pour des hommes qui, comme nous, vivoient depuis plus de six mois dans des alarmes perpétuelles, et éprouvoient souvent de grandes privations, et particulièrement celle du vin, que je regarde comme le premier objet de nécessité dans les colonies ; nous commencions à nous y ennuyer, d'autant plus que nous savions qu'il y avoit dans le port de la Havanne deux courriers en départ pour l'Europe. Le capitaine Durand, qui avoit une impatience égale de se rendre à la Nouvelle-Orléans, où ses intérêts étoient en souffrance, trouva enfin un maître de barque espagnol qui, moyennant un bon fret et la permission que nous lui donnâmes de charger sa barque de confitures et de petites caisses de scapulaires et de chapelets, consentit à nous conduire à Batavano, dernier port de la bande du sud, en traversant les jardins de la reine, d'où nous n'avions que sept lieues à faire par terre pour nous rendre à la Havanne. Enfin, après avoir rempli les formalités nécessaires en pareil cas, et surtout témoigné au père Créag et au digne Prélat de St. - Yague, la reconnoissance dont nous étions pénétrés pour les services hospitaliers qu'ils avoient bien voulu nous rendre, nous quittâmes cette ville le 30 vendémiaire an 6, à 3 heures de l'après-midi. Messieurs

les employés du fisc ayant jugé à propos de remettre leur visite au lendemain matin, nous fûmes obligés de passer la nuit à l'entrée du fleuve, ce qui nous fit perdre plus de quinze heures de route. Enfin, le lendemain matin, premier jour complémentaire, nous mîmes le cap à l'ouest, en longeant la côte à deux lieues de distance.

Depuis ce point de départ jusqu'à la baie d'*Ockoa*, c'est-à-dire, dans une longueur d'environ cent lieues, la côte présente l'aspect le plus effrayant, c'est une suite non interrompue de rochers, plus ou moins élevés, presque tirés au cordeau, taillés presque à pic, et tellement liés et unis entr'eux, qu'on les prendroit même, à une petite distance, pour des revers de fortifications. Ici point de rivage sur lequel la lame vienne mourir, et l'œil du navigateur chercher un asile lorsqu'il est menacé de la tempête, le naufrage et la mort sont là où devroient se trouver le salut et la vie. Aussi tous les efforts des navigateurs, lorsqu'ils sont attaqués par les vents du sud, tendent-ils à s'élever le plus qu'ils peuvent dans le golfe, afin de pouvoir courir des bordées et éviter les *côtes de fer!* c'en est fait d'eux s'ils ne peuvent y réussir, la mort est là, elle est inévitable, et il faut la subir avec

toutes ses horreurs. Aussi la dévotion des gens de mer en passant devant ces côtes escarpées et sourcilleuses, est-elle extrême; et si tous ne se livrent pas également à la prière, du moins le profond silence qui règne de tous côtés et l'air morne empreint sur tous les visages, décèlent la terreur et les sentimens religieux qu'elle inspire.

Enfin, la scène changea le soir du cinquième jour, et après avoir doublé un cap, qui s'avance dans la mer et présente à la vue la forme d'un pain de sucre, nous nous trouvâmes vis-à-vis de la jolie baie d'Ockoa, au fond de laquelle nous mouillâmes le lendemain matin. Sa Majesté Catholique entretient sur cette baie un corps-de-garde de cinquante hommes de troupes coloniales, qu'on ne relève que tous les mois. Ce corps-de-garde n'est qu'un grand hangard, construit sur un éclairci et adossé à de gros arbres. En avant est une espèce de mât de cocagne, au haut duquel est attaché et flotte dans les airs l'étendard royal. A gauche est une batterie de six pièces de canon de 18 et de 12 livres de balles, qui protège toute la baie et rend toute descente impossible. Le commandant de ce poste nous ayant fait l'accueil le plus amical, nous résolûmes de descendre à terre, et d'y

célébrer l'anniversaire de la fondation de la république, par un dîner auquel nous invitâmes les officiers espagnols, qui envoyèrent leurs gens à la chasse, tandis que Pierre et la Prudence, qui s'étoit donné au capitaine Durand, allèrent essayer leurs talens à la pêche : elle fut heureuse, et au bout de deux heures, ils revinrent avec une si grande quantité de mulots et de doraux, que nous aurions pu, pour ainsi dire, en fournir un marché. Les chasseurs, de leur côté, apportèrent avec bon nombre de ramiers et de perroquets verts, de sorte que, nous nous trouvâmes tout d'un coup dans l'abondance. Il ne nous manquoit que du pain ; mais nous y suppléâmes bientôt, au moyen d'une petite provision de farine américaine que notre patron avoit en réserve, et que nous lui achetâmes : on en fit des galettes, et il ne nous manqua plus rien. Ce qui me surprit beaucoup dans les apprêts de cette fête, ce fut de voir le cuisinier espagnol jeter dans la marmite des tronçons de caïmans, avec force piment, ail, riz et safran. Je m'étois bien promis de ne point toucher à ce ragoût si nouveau pour moi ; mais lorsque ces tronçons cuits de cette manière furent mis sur le gril, la blancheur et la transparence de la chair, et plus

encore l'odeur agréable qu'elle exhaloit, m'engagèrent à en porter un morceau à la bouche, et je lui trouvai un si bon goût, qu'à un morceau de tortue près, je fis mon dîner de ce mets si étrange pour moi, et qui d'abord m'avoit donné tant de répugnance.

Cette journée fut donc entièrement consacrée au plaisir et à la joie, et tandis que nos gens s'y livroient avec cette ardeur qui carastérise plus particulièrement les soldats et les hommes de mer, je fus me promener avec M. Prudhomme.

La baie d'Ockoa n'a pas plus de deux à trois mille toises dans sa plus grande largeur ; elle en a autant en profondeur, et sa forme est entièrement circulaire. Une forêt qui s'étend dans les terres jusqu'à une profondeur de cinq à six lieues, la borde de tous côtés jusqu'à la mer ; et pour y établir le corps-de-garde où nous étions, on avoit été obligé de faire un abattage. Près de ce corps-de-garde, coule un petit ruisseau qui donne d'excellente eau douce à cinquante pas de la mer, et qui est bordé par une petite route qui traverse la forêt et conduit dans l'intérieur des terres. Cette baie, ne présentant aucune sûreté contre les vents du sud, qui sont très-dangereux dans le golfe, n'est guère propre qu'à faire du bois

et de l'eau ; mais la forêt est magnifique : elle abonde en bois de teinture, en acajoux, en cèdres, en bois de lance, en acacias et en chênes d'Amérique. Du reste, elle a la même physionomie que toutes les forêts des Antilles. Quand on voit pour la première fois ces masses majestueuses, aussi âgées que la terre qui les porte, on se sent saisi d'une sorte de respect, et l'on seroit presque tenté d'en faire l'objet d'un culte religieux ; mais ces premières impressions passées, il faut subir la loi du triste silence qui semble y avoir établi son empire. En Europe, l'homme condamné à la plus entière solitude, trouve du moins dans le ramage d'un nombre infini d'oiseaux de différentes espèces, un charme puissant contre ses ennuis. Dans ces lieux, au contraire, il semble que l'oreille est condamnée à un repos absolu, ou, si elle en sort d'intervalles à autres, ce n'est que pour éprouver les sensations les plus désagréables, causées par les cris importuns de perroquets verts qui passent par bandes quelquefois si nombreuses, que le jour en est souvent obscurci. A la vérité, les oiseaux du tropique sont plus riches en couleurs que ceux d'Europe, et on seroit tenté de croire que la nature a voulu les dédommager, en leur prodiguant ses trésors

les plus éclatans ; mais qu'est-ce que la beauté sans le don de la parole, et que seroit devenu Pygmalion, si les dieux n'avoient animé et fait parler sa statue ? Trop heureux Européens, enfans gâtés de la nature ; ah, gardez-vous d'envier le sort des autres climats ! Vous seuls possédez tous les élémens du bonheur dans la différence de vos saisons et dans l'immense variété des productions de votre sol, sources de jouissances toujours nouvelles. Gardez-vous surtout de murmurer contre vos hivers ; n'ont-ils pas donné naissance à presque tous les arts, à presque tous les genres d'industrie ? Ne sont-ils pas pères du travail, de la civilisation, et de toutes les vertus qui en découlent, et n'est-ce pas à leur approche que se resserrent parmi vous les liens du sang, de l'amour, et surtout ceux de la sainte et touchante amitié, qui tous font le charme et le bonheur de la vie ? Laissez donc aux poëtes le soin de nous vanter les charmes d'un printemps éternel, d'un ciel constamment sans nuages, et songez que la sensation que vous éprouvez à la vue d'une primevère ou d'une violette perçant la neige qui la couvre, est cent fois préférable à ces masses, majestueuses à la vérité, mais que leur

monotonie rend bientôt insipides, dès que le sentiment de la curiosité est satisfait.

Cette partie de l'île de Cuba ressemble à toutes les autres. Peu de montagnes, beaucoup de plaines et de vastes forêts; point ou peu de cultures en denrées coloniales, quoique le sol y soit d'une fécondité admirable. Population peu nombreuse, pauvre, paresseuse et presque toute adonnée à l'éducation et à l'entretien des bêtes à cornes. Quoique le pays soit abondant en toutes sortes de mines, on n'y en exploite aucune; et toutes les pièces d'or et d'argent qui y circulent, sont frappées à Mexico. Tel est en général l'aspect de cette reine des Antilles, plus grande, d'une fertilité égale à celle de Saint-Domingue, et d'une température beaucoup plus agréable, surtout dans toute la bande du nord.

Nous partîmes le lendemain matin, après avoir remercié les Espagnols de leur bon accueil, et nous continuâmes notre route, sans autre rencontre que celle d'un petit bâtiment forban, qui nous effraya beaucoup, sans nous faire aucun mal. Nous dûmes au capitaine Durand de n'être pas maltraités et pillés par ces messieurs, dont l'illustre capitaine connoissoit

le nôtre qui, dans cette circonstance, joua son rôle à merveille. On but ensemble de la meilleure grace du monde, et il fallut entendre et applaudir le récit de la dernière prouesse de ces honnêtes gens qui, ayant capturé un petit bâtiment contrebandier anglais, avoient commencé par le piller, et s'étoient ensuite amusés à pendre partie de l'équipage et à mutiler le reste (1). En vérité, il faut avoir vu ces gens-là, pour s'en faire une idée; je ne connois guères que les voleurs de *la caverne* qui puissent en donner une de leur costume et de leur allure : ce sont de véritables brigands, dans toute la force du terme. Rebut de toutes les nations, ils les attaquent toutes ; et le vol est la moins criminelle de leurs actions. Heureusement ils sont en petit nombre aujourd'hui, et s'il s'en est montré quelques-uns dans les mers du golfe, il faut en chercher la cause dans les troubles anarchiques de Saint-Domingue.

M. Prudhomme, l'un de nous, éprouvant de très-vives douleurs de gravelle, nous

(1) Peu de temps après, le capitaine de la frégate anglaise *la Méduse*, ayant rencontré ces pirates qui n'avoient point de commission, les fit tous pendre sans miséricorde.

prîmes le parti de faire route vers la Trinité, où nous arrivâmes le surlendemain à quatre heures du soir. Cette petite ville, située à deux lieues de la mer, dépend du gouvernement de la Havanne, et elle a un gouverneur particulier qui, à cette époque, se trouvoit être un Français d'origine. Si celui de Saint-Yague ne nous avoit pas fait de bien, au moins ne nous avoit-il pas fait de mal, à moins qu'on ne le regarde comme complice de l'avanie et du danger que nous firent courir les Anglais à notre arrivée dans cette ville, ce que je n'ai aucune raison de croire; mais il n'en fut pas ainsi du gouverneur de la Trinité. Soit que les liens du sang qui l'attachoient au comte de Santa-Clata, gouverneur-général, lui inspirassent de la securité sur les suites d'une action qui auroit pu perdre tout autre que lui; soit qu'il voulût dans cette circonstance faire profession publique de son attachement pour les Anglais, et de la haine qu'il portoit aux Français, il se permit envers nous une vexation qu'il auroit sans doute portée beaucoup plus loin, si je ne lui avois opposé une résistance à laquelle il ne s'attendoit probablement pas. Au reste, je ne fais ici mention de cette anecdote, que pour donner une juste idée de la haute faveur dont les Anglais jouissoient

à cette époque, et dont je sais qu'ils ont constamment joui depuis dans les colonies espagnoles, malgré l'état de guerre et les traités qui lioient la métropole à la France.

Nous n'avions pas été peu surpris, en entrant dansle port, d'y voir mouiller un brick que nous reconnûmes pour être anglais en passant auprès de lui. Le capitaine Durand, qui avoit des connoissances et des amis partout, sut bientôt que ce bâtiment, loin d'être retenu, étoit au moment de son départ pour la Jamaïque, que c'étoit le second voyage qu'il faisoit depuis un mois, et qu'il avoit inondé le pays de marchandises anglaises, en retour desquelles il emportoit des piastres, des mulets et des bêtes à cornes. Nous sûmes également qu'un corsaire français ayant déposé, quatre jours auparavant, trente-trois matelots anglais à la Trinité, le gouverneur avoit donné de suite la liberté à ces prisonniers, qui étoient dans ce moment à bord du brick, et que le capitaine français n'avoit pu obtenir la permission de faire de l'eau et du bois, dont il avoit le plus grand besoin. Nous apprîmes encore que le corsaire, irrité de la conduite que le gouverneur tenoit à son égard et de la protection qu'il accordoit aux Anglais, avoit lâché en se retirant, toute sa

bordée au brick, dont il avoit haché les manœuvres. Ce fut sans doute à cette dernière circonstance, que nous dûmes l'étrange conduite que le gouverneur tint avec nous.

Pendant que nous raisonnions sur ces faits, en attendant des chevaux pour nous conduire à la ville, qui est éloignée du port d'environ deux lieues, nous ne fûmes pas peu surpris de voir arriver dix hommes de troupes coloniales, commandés par un sergent, qui, après avoir placé deux hommes à bord de notre embarcation, avec défense de laisser descendre personne à terre, intimèrent l'ordre au capitaine Durand et à moi de les suivre chez le gouverneur. Nous suivîmes donc à pied monsieur le sergent, qui ne voulut pas attendre l'arrivée de nos chevaux; et nous fîmes notre entrée dans la Trinité ainsi escortés, et ne sachant trop comment tout cela finiroit. Comme le capitaine Durand ne savoit guère que jurer et se mettre en colère, je le priai de vouloir bien ne rien mettre du sien, et de se borner à me servir d'interprête.

Dans une petite ville et surtout dans une ville coloniale le plus petit événement acquiert bien vîte une grande importance; aussi nous n'avions pas traversé deux rues, que toute la ville nous ser-

voit d'escorte; mais avec cette différence des habitans de Saint-Yague, qu'ici nous n'entendîmes aucun propos désagréable, et qu'il nous fut aisé de juger que nous n'inspirions d'autre sentiment que celui de la curiosité, et peut-être même de l'intérêt. En arrivant chez le gouverneur, on nous introduisit dans une grande salle basse, qu'on nous dit être la salle d'audience, où nous attendîmes M. le Gouverneur pendant plus de deux heures. Il étoit alors nuit, et sans être très-inquiet sur l'issue de cette affaire, je voulois néanmoins savoir si nous étions ou si nous n'étions pas prisonniers. J'écrivis donc une lettre à son excellence, dans laquelle je lui témoignois et ma surprise et mon indignation; et après avoir protesté contre la violence qui étoit faite par ses ordres à des Français, qui avoient, au contraire, droit à sa protection, je le sommai de nous donner audience, ou de nous mettre sur le champ en liberté.

Au bout d'un quart-d'heure, il plut enfin à son excellence de nous faire introduire dans son cabinet. Je m'attendois à avoir affaire à quelque vieux officier réformé ou invalide auquel il auroit été difficile de faire entendre raison. Quelle fut donc ma surprise de trouver

dans ce gouverneur un homme de 35 à 40 ans, joignant à une très-belle mise des manières très-aisées et parlant le français avec autant d'élégance que de pureté ! Il avoit auprès de lui un jeune chirurgien français, que j'ai su depuis être un émigré, et qui se maria deux jours après à une riche veuve du pays. Pendant que le gouverneur examinoit nos passeports, j'aperçus sur sa table les papiers de notre patron, d'où je conclus qu'il savoit déjà qui nous étions.

« Pardon, messieurs, nous dit-il d'une manière assez civile, des précautions que je me suis vu forcé de prendre à votre arrivée dans ce port; mais les circonstances m'y forcent. Il règne dans ce canton une grande fermentation parmi les esclaves, et la voix publique accuse les Français réfugiés d'être les auteurs des troubles qui ont eu lieu sur l'habitation Saint-Charles. — Votre excellence me permettra de lui observer qu'il n'est guère possible de croire que des hommes qui viennent de tout perdre dans les troubles de Saint-Domingue, qui y ont vu massacrer leurs femmes, leurs enfans, et incendier leurs propriétés, aient les intentions qu'on leur suppose. On peut penser, au contraire, qu'ils ont le plus grand intérêt à

mériter, par la sagesse de leur conduite, la protection et l'hospitalité qu'ils trouvent dans les états de Sa Majesté Catholique. — Je vous observe, monsieur, qu'ignorant qui vous étiez à votre arrivée dans ce port, ma conduite n'a personnellement rien d'offensant pour vous. — Votre excellence doit voir par la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser, que je regarde comme une véritable vexation les mesures prises envers moi et mes compagnons. — Je vois par vos passeports que vous allez à la Havanne, je vais donner des ordres pour votre départ. — J'ai l'honneur d'observer à M. le Gouverneur, que notre relâche en ce port a été forcée par la maladie d'un de nos messieurs qui éprouve de violentes douleurs de gravelle, sans cela, nous aurions continué notre route vers Batavano.—J'en suis très-fâché, messieurs; mais les raisons que je vous ai données ne me permettent pas de vous laisser séjourner dans cette ville, vous pourriez y être insultés, et je n'aurois peut-être pas les moyens de vous faire respecter, les Français ne jouissent pas ici d'une bonne réputation. — Il me paroît que les Anglais y sont mieux vus. — Les Anglais... les Anglais.... ce ne sont pas des Anglais que vous avez vus, monsieur, mais des Américains, nous manquons de farines, et ils nous en

apportent. Le bâtiment qui est dans le port est un américain?... Oui, monsieur, un américain. — Et l'équipage est-il aussi américain? — Je n'ai pas le moyen de nourrir des prisonniers. D'ailleurs, ce ne sont pas vos affaires, et... ce n'est pas à un espion que j'ai à rendre compte de ma conduite, il faut partir. — Je conçois, monsieur le Gouverneur, que notre présence en cette ville n'a rien d'agréable pour vous; entre puissances amies, il n'y a point d'espions, et c'est mal-à-propos que vous me donnez cette qualification. Je vous le repète, je suis un des commissaire du gouvernement français, employés dans l'expédition du général Hédouville. M. Prudhomme, malade à bord, appartient à la marine, et M. Durand que vous voyez est un brave capitaine qui, à la vérité, se bat avec les Anglais toutes les fois que l'occasion s'en présente, mais qui a autre chose à faire que de se mêler des petites intrigues qui se passent dans un petit coin de l'île de Cuba. Au surplus, monsieur le Gouverneur, j'insiste, non seulement pour notre séjour à terre autant qu'il nous paroîtra nécessaire; mais j'espere que votre excellence ne me refusera pas la permission d'envoyer chercher M. Prudhomme, qui a besoin des secours les plus prompts. — Un-

possible, monsieur le Commissaire, impossible. — En ce cas je vais former ma demande par écrit, et monsieur le Gouverneur voudra bien mettre son refus au pied ».

Le Gouverneur ne put tenir à cette dernière demande, il s'emporta contre moi et contre le bateau de la douane qui, en nous laissant entrer dans le port, avoit enfreint ses ordres. Puis me présentant un procès-verbal, dans lequel la conduite du capitaine-corsaire *Lenfant*, qui avoit canonné le brick anglais, étoit représentée sous les couleurs les plus odieuses, il me déclara que, jusqu'à ce que l'insulte faite au pavillon de S. M. Catholique ne fût réparée, il ne laisseroit entrer aucun Français à la Trinité. Je lui répondis que je n'examinois point si le refus fait au capitaine Lenfant, officier d'une puissance non-seulement amie, mais encore alliée, n'étoit point une première et très-grave insulte faite au pavillon de cette même puissance, parce que ce n'étoit ni à lui, ni à moi à prononcer sur des faits qui pouvoient avoir les conséquences les plus sérieuses, et je persistai à lui demander un refus par écrit. — C'est sans doute pour me dénoncer? — Non, monsieur le Gouverneur, mais pour vous rendre responsable de tout ce qui pourroit arriver

de fâcheux au commissaire de marine pour lequel je réclame depuis plus d'une heure, ce qui ne se refuse pas même à un ennemi. — Eh bien, j'y consens; mais à condition.... — Point de conditions, monsieur le Gouverneur, je n'en admettrai aucune. — Vous me répondez donc.... — Je vous réponds des Français qui m'accompagnent. — (A son secrétaire) En ce cas, Saint-Mars, donnez des ordres, et conduisez monsieur à la Pozada de la Cruz.

Ainsi se termina ce débat dans lequel le Gouverneur ne put se défendre de laisser percer la haine qu'il portoit aux Français et son affection pour les Anglais. Mon pauvre capitaine Durand, très-timide partout ailleurs que sur son bord, ne revenoit pas de sa surprise, et convenoit, avec une naïveté fort plaisante, qu'*un homme de plume* étoit quelquefois bon à quelque chose. Pendant toute la conférence, il avoit gardé le plus profond silence, et s'étoit cru perdu sans ressource, ou tout au moins livré aux Anglais. J'étois pour lui un sauveur, un ange tutélaire; et je dois dire, pour l'éloge de ce brave homme, que je n'ai rencontré nulle part de cœur plus reconnoissant; et lorsque, comme on le verra plus tard, nous prîmes l'affreuse et désespérée résolution de tuer le pauvre la Prudence, pour

le manger ensuite, je n'entrai pas pour peu dans le sacrifice qu'il étoit prêt à faire de ce noir, qu'il avoit pris à son service et qu'il affectionnoit beaucoup.

Dès que le gouverneur fut retiré, M. de Saint-Mars vint à nous et nous combla de politesses et d'amitiés. Je ne pouvois faire, dans la circonstance où nous nous trouvions, une plus heureuse rencontre. Il étoit émigré, comme je l'ai déjà dit; cadet d'une famille noble du Languedoc, il s'étoit livré à l'étude de la médecine, et s'étoit trouvé, en qualité de chirurgien, à bord d'un vaisseau que la trahison livra aux Anglais, à l'époque du siége de Toulon. Arrivé en Angleterre, il y exerça sa profession, jusqu'au moment où il fut, en quelque sorte, *pressé* pour l'expédition de Quiberon. Il eut le bonheur d'échapper aux désastres sanglans qui suivirent cette entreprise machiavélique, et se sauva à bord d'un vaisseau américain, qui le conduisit à *Charles-Town*, d'où il passa dans l'île de Cuba, où il faisoit de très-bonnes affaires, en y exerçant sa profession. Le Gouverneur se l'étoit attaché en qualité de secrétaire. Sa haine pour les Anglais alloit jusqu'à l'exaspération, et mon débat avec le Gouverneur avoit été tellement

de son goût, qu'il se déclara, dès ce moment, notre protecteur, et nous prodigua tous ses soins pendant les cinq jours que nous passâmes à la Trinité.

Après nous avoir logés et recommandés à l'auberge de la Croix, son premier acte de bienveillance fut pour M. Prudhomme, qu'il envoya chercher sur-le-champ et auquel il prodigua tous les secours de l'art. Il ne nous quitta qu'à quatre heures du matin, et nous engagea à dîner le jour même chez lui, où nous trouvâmes bonne et agréable compagnie, et le surlendemain j'assistai à son mariage. Bon Français de cœur, il n'étoit émigré que par les circonstances et les événemens qui l'avoient entraîné; la France lui étoit toujours chère, et il s'associoit à ses triomphes. C'est par lui que j'ai su plus particulièrement jusqu'à quel point l'intérêt des métropoles étoit sacrifié dans ces climats lointains, et combien les ressorts de la politique anglaise étoient influents dans toutes les colonies espagnoles; et si le séjour que j'ai fait en Espagne m'a convaincu que ce gouvernement n'étoit plus en harmonie avec les autres puissances de l'Europe, tant sous les rapports de la politique, que sous ceux de son administration intérieure, c'est particulièrement

dans ses possessions des Indes que cette vérité est encore devenue plus palpable pour moi. Ce n'est pas que les principes de l'administration n'y soient bons; car on y trouve des administrateurs pour administrer, des juges pour juger, et des militaires pour défendre; mais comme ce ne sont presque que des Européens qui gouvernent, jugent ou administrent, ils apportent une soif si ardente de richesses et une telle incurie dans l'exercice de leurs fonctions, que l'esprit national y est absolument anéanti, et j'en ai déjà assez dit ailleurs, pour démontrer que l'impunité des grands fonctionnaires y est tellement garantie, que quelques-uns d'entr'eux ne craignent pas de se mettre ouvertement en opposition non-seulement avec leurs devoirs, mais même avec leurs ordres; et si l'on ajoute à cela l'ignorance crasse dans laquelle croupissent presque tous les colons espagnols, ignorance entretenue par des légions de moines de toutes les couleurs, on aura une idée assez juste des colonies espagnoles et de leur gouvernement; disons cependant, pour l'honneur de la nation, qu'elle possède dans son haut clergé des hommes du plus grand mérite; mais les traces de l'inquisition y subsistent encore; les soldats y sont nombreux; et le prélat qui

tenteroit des réformes, y seroit bientôt voué à l'exécration publique (1). Telle est de nos jours la physionomie morale de ce peuple jadis si grand, si magnanime, et qui fit autrefois retentir le monde entier de la gloire de ses armes, et que l'on auroit peine à reconnoître aujourd'hui, si au milieu même de ses pratiques superstitieuses et de la paresse à laquelle il s'adonne, l'observateur ne découvroit son caractère originel dans cette fierté qui ne le quitte pas, et qui tient bien moins à l'orgueil, qu'au sentiment intime de ce qu'il fut jadis et de ce qu'il pourroit être encore.

---

(1) Si vous voulez un bon livre d'histoire ou de littérature étrangère, ce n'est pas chez les libraires espagnols qu'il faut l'aller chercher ; à cela près de quelques bons ouvrages nationaux et de quelques bonnes traductions, vous ne trouveriez nulle part ni Voltaire, ni Jean-Jacques, ni l'abbé Raynal, ni Montesquieu, etc. les boutiques ne sont remplies que de niaiseries ou d'énormes *in-folio*, renfermant toutes les absurdités et les subtilités de l'ancienne école. Que dire d'un gouvernement qui, en se déclarant à ce point l'ennemi de la liberté de la presse, souffre néanmoins que l'on représente assez souvent sur ses théâtres des scènes ordurières de cabaret qui outragent tout-à-la-fois le bon goût et les bonnes mœurs ?...

Saint-Mars étoit attaché au gouverneur par les liens de la reconnoissance : il l'avoit accueilli, aidé de sa bourse et prôné dans son gouvernement. Il lui devoit en quelque sorte son état et l'aisance dans laquelle il vivoit ; mais sa gratitude n'alloit pas jusqu'au point d'étouffer l'aversion qu'il avoit pour les Anglais. Il me confirma l'aventure du brick, et me mit dans la confidence de tout le tripotage qui se faisoit avec les Anglais, sous le prétexte spécieux du besoin que l'on éprouvoit de vins et de farines. A entendre les gouverneurs et leurs adhérens, tout bâtiment étoit américain ; mais les faits plaidoient contr'eux. D'abord les Américains n'exportent guère dans les colonies que des farines et autres denrées, contre lesquelles ils échangent du sucre et du café. Ils ne font aucun commerce de bestiaux, et cependant ce commerce se faisoit publiquement sur toutes les côtes de l'île de Cuba ; qui regorgeoit tellement de marchandises anglaises, qu'elles s'y vendoient à un prix bien inférieur à celui qu'elles avoient coûté en sortant des fabriques.

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi l'Angleterre, exerçant une si grande influence dans les colonies espagnoles, s'est-elle bornée à quel-

ques conquêtes et ne les a-t-elle pas toutes envahies ? Quelques observations générales nous meneront à la solution de cette importante question.

D'abord c'en seroit une de savoir si la découverte du Nouveau-Monde a été très-utile à l'ancien. En admettant qu'elle ait étendu la sphère des sciences, des arts et de l'industrie, pourra-t-on se faire illusion sur ces avantages, au point d'oublier qu'ils furent acquis au prix de plus de six millions d'hommes qui périrent, soit par les armes, soit dans les supplices, ou qui furent engloutis dans les mines ? Et quel est le peuple qui voudroit aujourd'hui se charger d'une pareille responsabilité envers l'humanité et s'exposer à voir retomber un jour sur sa tête tant de sang inutilement versé ? Quelle autre nation que l'Angleterre voudroit avoir à se reprocher la famine qu'elle introduisit, il n'y a pas un siècle, dans l'Indostan et sur les rives du Gange ?

Quoiqu'il en soit, l'époque de la découverte et des conquêtes, dut nécessairement changer le système politique des puissances maritimes de l'Europe : on n'en comptoit guère alors que cinq, qui se partageoient tour-à-tour l'empire

de la Méditerranée; car la Russie, plongée dans les ténèbres de l'ignorance, attendoit le grand homme qui devoit la vivifier par son génie, lui donner le bienfait de la civilisation, et la fair briller avec éclat parmi les autres nations.

L'Angleterre et la France étoient par leur situation maritime, celles pour qui les progrès de l'Espagne dans le Nouveau Monde, ne pouvoient être indifférens, elles devoient intervenir au partage, et elles le firent avec prudence et sagesse, et sans énerver leur population. Leurs flibustiers furent les premiers fondateurs de leur puissance dans le golfe du Mexique, et tandis que l'Espagne, abandonnant ses arts et son agriculture, échangeoit ses peuples contre quelques tonnes d'or, les Français et les Anglais abattoient des forêts, desséchoient des marais et formoient de bons établissemens, qu'ils surent ensuite maintenir par la force de leurs armes. Le Portugal suivit une autre route. Entraîné par l'exemple de l'Espagne, il tenta des découvertes. Ses capitaines conquirent le Brésil et frayèrent les premiers le chemin des Indes orientales qu'ils firent retentir de leurs exploits. Nous leur dûmes la canne à sucre et le caféier, que nous transplantâmes

dans nos petites possessions coloniales, et qui y devinrent pour nous une source de prospérité et de richesses bien plus féconde que les mines du Mexique et du Pérou. Saint-Domingue, dont nous possédions à peine le tiers, se couvrit de villes et d'habitations, qui l'auroient disputé, pour l'élégance et les commodités, aux plus belles demeures de l'Europe; et tandis que les Espagnols, toujours frappés de vertige, reculoient leurs limites sur le continent américain, aux dépens de leur métropole, qui se dépeuploit et tomboit dans le marasme, la France cultivoit ses colonies sans aucun effort dangereux et trouvoit déjà dans leurs produits une balance bien supérieure à ses frais d'administration et d'entretien; l'Angleterre en faisoit autant de son côté; mais les établissemens qu'elle formoit dans l'Inde, arrêtèrent les progrès qu'elle auroit pu faire en Amérique, et il arriva de là que la France fournit bientôt à elle seule plus de sucre et de café à l'Europe, que toutes les autres puissances réunies.

Pendant que l'Espagne plantoit des croix et étendoit ses conquêtes sur la terre-ferme, ses premières possessions dans les Antilles tomboient dans l'inertie, les mines de Saint-Domingue et de l'île de Cuba avoient dévoré huit

ou dix millions de naturels, elles furent abandonnées. Il restoit un bel exemple à suivre aux Espagnols, celui des Français leurs voisins; mais habitués à jouir sans peine, ils quittèrent presque tous un pays où la présence de l'or les avoit seuls retenus, et il ne resta que ceux qui y avoient formé quelques établissemens agricoles, ou ceux qui y étoient nés ou qu'un long séjour avoit tellement habitués au climat, que ce pays étoit devenu pour eux une seconde patrie; mais ils ne cultivèrent point et se bornèrent au genre d'industrie qui demandoit le moins de peine et de travail, à l'éducation des bestiaux. Le sein de cette terre si féconde ne fut donc point entr'ouvert, et le silence des antiques forêts qui la couvrent ne fut point interrompu par les coups redoublés de la hache et de la cognée : ces familles devinrent donc nomades, comme elles le sont encore aujourd'hui; et si le gouvernement espagnol y forme quelques établissemens militaires, ce fut pour y avoir des entrepôts et des retraites assurées en temps de guerre, comme l'expérience en a démontré la nécessité de nos jours. Au reste, les colonies espagnoles ne rapportant rien, ou du moins très-peu de chose, leur entretien coûte des sommes énormes à la métropole, qui est obli-

gée d'y faire passer à grands frais de l'argent qui ne lui produit absolument rien (1).

De cet état de choses, il résulte donc que les colons espagnols sont presque tous pasteurs, tandis que les Français, les Anglais, les Hollandais et Danois sont essentiellement cultivateurs, fabricans et commerçans. Ce point établi, la question proposée n'est pas difficile à résoudre.

Dans les colonies, la difficulté n'est pas de devenir propriétaire, mais bien de faire valoir la propriété. Non-seulement il faut des bras en grand nombre, mais il faut encore des usines, dont la construction coûte des sommes énormes, et sans lesquelles toute culture deviendroit entièrement inutile. La canne à sucre et le caféier n'étant point indigènes, il fallut, avant tout, faire des essais, et ces essais ayant réussi, amenèrent des commencemens de culture qui, avec le temps, avoient changé en un jardin des

---

(1) A l'époque de notre arrivée à Santo-Domingo, les caisses étoient vides, et il étoit dû près d'une année d'appointemens aux troupes, au clergé et aux officiers d'administration. On attendoit de jour en jour un convoi chargé de piastres, que la crainte des Anglais retenoit à Saint-Jean-de-Porto-Ricco.

Hespérides la colonie française de Saint-Domingue. Les Anglais et les Hollandais en firent autant de leur côté, quoique plus lentement et plus tardivement, parce qu'ils n'avoient pas, comme la France, l'immense avantage de tirer de leur propre sol tout ce qui est nécessaire aux besoins de leurs colonies, et les uns et les autres trouvèrent chez les Espagnols la ressource inépuisable des bêtes à cornes et des bêtes de somme, à quoi se réduisoit tout leur commerce. Ainsi non-contens d'avoir découvert et conquis des terres à leurs rivaux, ils leur fournient encore les moyens d'augmenter leur prospérité et leurs richesses.

D'après cet aperçu, on concevra aisément que, ni les Français, ni les Anglais n'avoient intérêt à s'emparer de terres incultes dont ils n'avoient pas besoin, qui fournissoient encore et sans frais à quelques-uns de leurs besoins, et qui, à raison de leur grande étendue, leur auroient coûté des sommes immenses à garder et à entretenir, tandis qu'ils trouvoient dans leurs petites mais productives possessions tous les moyens de s'emparer du sceptre du commerce.

Revenons à la Trinité. C'est une petite ville mal bâtie, encore plus mal située, et qui ne

seroit d'aucune utilité, si le port qui en dépend, quoiqu'elle en soit éloignée de près de deux lieues, n'en faisoit un point militaire et maritime assez important. Du reste, il ne s'y fait d'autre commerce que celui de la consommation, et de la viande boucanée, encore les Anglais sont-ils absolument les maîtres de ce commerce. Le port a peu d'étendue; mais comme il s'enfonce derrière les côtes de fer, il présente un abri très-sûr aux vaisseaux de toute grandeur, et est, après celui de Saint-Yague, le meilleur d toute la bande du sud.

La maladie de M. Prudhomme nous retenant à la Trinité plus long-temps que nous ne l'avions pensé d'abord, j'employois mon temps à me familiariser avec la langue espagnole et à faire des excursions dans le pays. Dans une de ces courses, le hasard me conduisit un jour vers un petit morne que j'essayai de gravir, afin de jouir d'un horizon plus étendu. Un sentier que je rencontrai me conduisit à un petit hermitage, situé à demi-côte et en avant duquel je remarquai deux tertres, que je reconnus être des tombeaux lorsque j'en fus plus près. L'un, couvert de fleurs, présentoit cette inscription :

ICI PÉRIT UNE FLEUR ÉTRANGÈRE.

Une longue pierre couvroit l'autre presqu'entièrement, on y lisoit :

SOUS CETTE PIERRE REPOSE

CHARLES DUCLOZ***,

FRANÇAIS,

QUE DE GRANDS ET NOMBREUX CRIMES

CHASSÈRENT DE SA PATRIE.

IL DUT LA VIE

A LA CLÉMENCE

DE

SON PRINCE.

MAIS

LES REMORDS

L'ONT POURSUIVI PARTOUT.

A CÔTÉ DE LUI REPOSE

LOUISE-CHARLOTTE,

SA PETITE-FILLE :

ELLE

SACRIFIA TOUT

A

LA PIÉTÉ FILIALE.

IL ESPÈRE
QUE LES VERTUS ET L'INNOCENCE
DE
LA PLUS PURE
DES VIERGES
OBTIENDRONT GRACE
POUR LUI
AUPRÈS DE L'ÉTERNEL.

En examinant le lieu où j'étois, je vis qu'il étoit habité; mais après avoir attendu inutilement pendant plus d'une heure, je m'acheminai vers la ville, dans l'espérance de rencontrer quelqu'un qui pourroit satisfaire ma curiosité. Le premier à qui je parlai de ma découverte, fut Saint-Mars, qui me promit de me procurer la lecture d'un manuscrit qui avoit été remis au gouverneur par le capitaine Ducloz***, auteur des deux épitaphes que j'avois lues, et le soir même il me remit le manuscrit, que je me hâtai de copier, et dont la lecture ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur.

HISTOIRE

DU

CAPITAINE DUCLOZ***,

L'un des Lieutenans de MANDRIN.

« Si j'ai acquis dans ce pays la bienveillance de monsieur le gouverneur de la Trinité, et l'amitié des habitans de cette ville, ce n'est sans doute que parce qu'ils ignorent qui je suis et ce que j'ai été; mais l'estime qu'ils m'ont accordée jusqu'à ce moment est un vol qu'il faut que je leur restitue, et je ne dois pas souffrir qu'ils honorent un jour la mémoire d'un homme que ses crimes proscrivirent de sa patrie, où il auroit dû subir le dernier supplice.

« Je naquis à Besançon en 1732. Le comte Ducloz***, mon père, conseiller au Parlement de cette ville, y jouissoit d'une grande fortune et, ce qui vaut mieux encore, d'une excellente réputation. Il avoit épousé en premières noces une demoiselle de qualité qui mourut en me donnant le jour,

et deux ans après il me donna pour belle-mère la fille d'un directeur des aides. J'étois encore en nourrice, j'y restai jusqu'à l'âge de cinq ans, époque à laquelle ma belle-mère accoucha d'un garçon. C'est de la naissance de cet enfant que date mon infortune, que je serois tenté d'attribuer à la fatalité, si je ne savois que l'homme est toujours le maître de choisir entre le crime et la vertu. Il arriva de moi, lors de mon retour chez mon père, ce qui arrive presque toujours aux enfans d'un premier lit, lorsque leur père se laisse gouverner par sa femme. La maison du mien ne fut point pour moi la maison paternelle. J'y fus reçu plutôt en étranger qu'en fils, et je ne tardai pas à m'apercevoir que la haine de ma belle-mère m'attendoit à la porte.

« J'étois alors, comme je viens de le dire, âgé de cinq ans ; mais comme j'avois passé ces cinq années avec des paysans, j'avois contracté leurs habitudes, leurs manières et leur langage. Ce fut d'abord le prétexte dont ma belle-mère se servit pour m'écarter de la table de mon père, et l'on me confia aux soins d'un valet-de-chambre, dévoué à la comtesse, que l'on éleva pour moi à la dignité de précepteur. S'il fut chargé de me rendre paresseux, menteur,

gourmand et voleur, je dois convenir qu'il s'acquitta à merveille de sa commission; il me familiarisa même avec le goût du vin et des liqueurs fortes, au point qu'à sept ans j'avois déjà donné plus de preuves d'intempérance que beaucoup d'hommes n'en fournissent dans tout le cours de leur vie. La conséquence d'une semblable éducation fut de me rendre odieux à mon père, qui laissa sa femme la maîtresse absolue de mon sort, en exigeant néanmoins le renvoi de mon cher précepteur, que l'on remplaça par un abbé pédant qui, par une sévérité mal entendue, ne fit que fortifier en moi les vices que son prédécesseur avoit fait germer dans mon cœur.

Le bruit de mes exploits parvint jusqu'aux oreilles du chevalier Det***, frère aîné de ma mère, capitaine de cavalerie, le seul parent qui me restât de ce côté. Depuis le second mariage de mon père, il avoit cessé toute correspondance avec lui, et ce ne fut qu'au bout de neuf ans qu'il se rappela, dans un voyage qu'il fit à Besançon, qu'il avoit un héritier dans le fils de sa sœur. S'étant adressé à un ancien ami de la famille, il apprit de lui tout ce qui me concernoit, et jusqu'à quel point mon éducation avoit été négligée. Dès ce moment

il forma le projet de me soustraire à l'autorité de ma belle-mère. En conséquence, il écrivit à mon père, à qui il offrit de se charger de moi. Mon père, qui sentoit les avantages d'une pareille proposition, et qui se reprochoit peut-être intérieurement son insouciance pour moi, auroit accepté sur-le-champ les offres de mon oncle; mais habitué à ne rien faire sans l'aveu de sa femme, il la consulta, et elle refusa.

Mon oncle, qui ne me connoissoit point et n'avoit entendu parler de moi que défavorablement, auroit vraisemblablement renoncé à son projet, sans les conseils de son ancien ami qui lui ayant fait sentir que le refus venoit de la comtesse qui, ne m'ayant jamais voulu que du mal, s'opposeroit toujours à tout ce qui pourroit m'être avantageux, le fit changer d'avis, et irrita son amour-propre, au point qu'il résolut de m'avoir à quelque prix que ce fût. Il commença par demander à me voir, et fut également refusé. Ne mettant plus alors de bornes à son ressentiment, il écrivit à mon père, qu'il menaça d'un éclat qui dévoileroit tout l'odieux de sa conduite envers moi, si on refusoit plus long-temps de me confier à ses soins. Mon père, qui avoit déjà reçu plusieurs fois des reproches

de quelques membres de sa compagnie et particulièrement du premier président, qui nous étoit allié, fut alarmé de ces menaces, et osa, pour la première fois, avoir une volonté. Je fus donc remis à mon oncle, auquel on s'obligea de payer annuellement une somme de douze cents francs, pour les frais de mon entretien et de mon éducation, jusqu'à l'époque de ma majorité.

On conçoit aisément qu'avec l'éducation que j'avois reçue jusqu'à ce jour, le premier coup-d'œil de mon oncle ne fut pas en ma faveur; mais comme on l'avoit instruit sur tout ce qui me concernoit, je devins pour lui l'objet d'une pitié et d'un intérêt plus vifs que si je m'étois présenté à lui avec les qualités les plus brillantes.

Comme je ne savois ni lire, ni écrire, et qu'il falloit réparer le temps perdu, il me plaça au pensionnat des frères des écoles chrétiennes qui, par une sage sévérité et d'excellens principes, avoient la réputation de rendre dociles les enfans les plus rétifs et les plus insoumis. J'eus en outre un frère qui ne me quittoit pas et qui, par de salutaires corrections, quand ses remontrances étoient insuffisantes, reprimoit les fréquens retours que j'avois vers le mensonge,

le vol et la paresse. Par malheur pour moi, je ne restai pas assez long-temps dans cette maison. On fit entendre à mon oncle qu'il n'étoit pas convenable que le fils du comte Ducloz*** fût élevé avec des enfans d'artisans ou de petits bourgeois et reçût les mêmes leçons qu'eux, et il fut décidé que j'irois au collége de la Flèche, ville où le régiment de mon oncle se rendoit en garnison. On me retira donc de mon pensionnat au moment où il étoit le plus nécessaire que j'y restasse, afin d'oublier entièrement les inclinations vicieuses que j'avois contractées dans mon enfance; j'étois alors âgé de dix ans.

« Arrivé au collége, j'y reçus l'instruction commune; mais j'en retirai peu de fruit. Toujours aux derniers rangs dans mes classes, je ne pus jamais aller au-delà de la quatrième; mais j'excellois dans les armes, la musique, la danse et l'équitation. Mon oncle, qui attachoit beaucoup plus de prix à mes succès en ce genre, qu'à ceux que procurent le travail et la science, me trouvoit toutes les qualités nécessaires pour faire un bon militaire qui, à son avis, en savoit toujours assez, et il ne faisoit que rire de la réputation générale que j'avois d'être un mauvais sujet. Cependant une aventure qui m'arriva à l'âge de seize

ans et qui donna lieu à ma sortie, ou plutôt à mon expulsion du collége, lui donna beaucoup à penser, et me mit long-temps dans sa disgrace.

« J'ai dit plus haut que le vol étoit un de mes vices favoris. Dans mon enfance je n'avois exercé cette funeste habitude que sur des choses de peu de valeur ; mais ma cupidité s'accrut avec l'âge, et avant seize ans, j'avois déjà toute l'adresse d'un filou consommé. Je vais en fournir la preuve.

Il semble que l'esprit de corps ait pris naissance dans les colléges : les classes sont rivales les unes des autres, et se livrent quelquefois à des combats où l'on a vu souvent l'autorité publique être obligée d'intervenir. J'étois alors en quatrième, et c'étoit la seconde année que je faisois, mes professeurs ne m'ayant pas jugé digne de monter en troisième. Cette humiliation avoit excité mon envie, et je nourrissois en secret des projets de vengeance dans lesquels je ne tardai pas à faire entrer bon nombre de mes camarades qui, par menaces ou par persuasion, entraînèrent tous les autres. Après un conseil tenu entre les plus turbulens, sur le jour et les moyens d'attaque, il fut résolu qu'elle auroit lieu le samedi suivant, jour de

promenade générale, nous convînmesmême des injures les plus propres à exciter la colère des écoliers de la troisième. Ce qui fut dit fut fait. L'attaque eut lieu : on en vint bientôt aux mains; et avant qu'on eût pu séparer les combattans, il y eut beaucoup de coups donnés et reçus.

Je m'étois attaché au fils du lieutenant-criminel d'Angers, jeune homme plein de conduite et de mérite, que le préfet des classes nous avoit donné pour répétiteur; ma haine pour lui étoit extrême, et je l'avois attaqué avec fureur. Comme il se défendoit vaillamment et que d'ailleurs nos forces étoient égales, nous tombâmes tous deux à terre et nous nous maltraitions également. Dans un de ces momens où le hasard m'avoit donné l'avantage et où je le tenois sous moi, j'aperçus le cordon de sa montre. Il me seroit difficile de rendre la révolution morale qui se fit chez moi à la vue de ce cordon. A la colère ou plutôt à la fureur qui m'animoit, succéda une espèce d'anéantissement physique, qui ne cessa qu'aux coups redoublés que me portoit mon adversaire qui, à son tour, me tenoit sous lui. Dans cette situation, je ne cherchois qu'à parer, et toute mon attention se portoit vers la montre, que je réussis enfin à enlever avec assez de facilité,

et à cacher dans une des poches de ma veste. Le vol consommé, je ne cherchai plus qu'à reprendre l'offensive, ou au moins à me défendre, lorsqu'on vint nous séparer et nous arracher des mains l'un de l'autre. Il étoit temps, car les forces n'étoient plus égales, j'étois meurtri et tout en sang; et j'eus encore le dépit de voir, au cercle qui s'étoit formé autour de nous, que mes camarades et mes maîtres n'étoient pas fâchés de me voir maltraiter et porter la peine due à mes insolences.

« Théodore de Ranzai (c'est le nom de mon ennemi) ne tarda pas à s'apercevoir de la perte de sa montre. Mais comme l'affaire s'étoit passée en pleine campagne, les soupçons ne purent se porter sur personne, et après quelques recherches auxquelles on fut bientôt obligé de renoncer, nous rentrâmes au collége où l'on procéda de suite à la recherche des auteurs et instigateurs de l'attaque dirigée contre la troisième. Je fus bientôt reconnu comme chef du complot, et condamné, avec cinq de mes complices au pain et à l'eau, et à garder les arrêts forcés pendant quinze jours.

« Mon premier soin, lorsque ma peine expira, fut de chercher les moyens de me défaire de la montre volée. Vingt fois je fus

tenté de la placer en quelque lieu apparent où elle auroit été retrouvée ; mais la cupidité l'emporta, et je résolus de la vendre. Comme je ne pouvois le faire que dans la ville, malheureusement pour moi, je m'adressai pour cela précisément à l'horloger qui avoit repassé cette montre, et auquel Théodore avoit dit qu'il l'avoit perdue. Aux questions que me fit cet honnête homme, je vis bientôt que j'étois deviné, et sans réfléchir que le meilleur parti à prendre étoit d'avouer mon crime et de me mettre à la discrétion de mon camarade et du bon horloger qui m'offroit de lui dire qu'un inconnu lui ayant proposé de l'acheter, il l'avoit reconnue et retenue, mais que le vendeur avoit pris la fuite, je pris le parti d'en faire autant, et je courus au manége, où j'allois prendre mes leçons tous les deux jours ; mais réfléchissant bientôt que je ne pouvois plus rentrer au collége, où le châtiment et l'infamie m'attendoient, je commençois à ne savoir où donner de la tête, lorsque l'idée me vient de m'enfuir avec un des chevaux du manége, ce que je fis avec d'autant plus de facilité, qu'on laissoit les écoliers un peu forts trotter aux environs, en attendant la leçon.

« Me voilà donc sur la grande route de la

Flèche à Angers, courant à toute bride vers cette dernière ville, et songeant bien plus au péril que je venois d'éviter qu'aux embarras dans lesquels j'allois me trouver ; heureusement je montois un cheval vigoureux qui, secondant mon impatience, sembloit avoir autant de peur de retourner au manége, que j'en avois d'être reconduit au collége ; et après quatre heures de la course la plus vive, nous arrivâmes tous deux dans le faubourg d'Angers d'où, gagnant les remparts, je fus descendre sur la route de Saumur, à un bouchon rempli de marchands forains et de muletiers.

« J'étois excédé de faim, de soif et de fatigue, et mon pauvre cheval étoit trempé de sueur. Il n'étoit pas possible de songer à le faire aller plus loin, et j'étois sans argent. Comment faire?... Je pris néanmoins le parti de payer d'audace et d'effronterie, et pendant que je cherchois en moi-même les moyens de sortir d'un si mauvais pas, j'étois à l'écurie, faisant soigner et panser mon cheval devant moi, avec autant d'assurance que si j'avois eu dix louis dans ma bourse.

« Il paroît que vous venez de loin, mon gentilhomme, me dit un homme *à sarrau*, en s'approchant de moi ? — De cinq lieues d'ici,

de Durthal! Je chassois le renard, avec des amis de mon père; mon cheval, peu fait au feu, s'est emporté, et ce n'est qu'à une demi-lieue d'ici que j'ai pu en devenir le maître. Trop éloigné de chez moi, j'ai pris le parti de venir à Angers et me voilà. — Si j'avois un cheval comme celui-là, je l'aurois bientôt vendu. — Je pourrois bien le faire, car il est à moi; mon père me l'a donné. — Si vous étiez dans l'intention de vous en défaire, je pourrois m'en accommoder. Il convient plutôt à la charrette, qu'à la selle. — C'est un trotteur. Au surplus, si vous êtes raisonnable, nous pouvons faire affaire ensemble. Qu'en voulez-vous donner? — C'est au vendeur à faire son prix. — Il a coûté cinq cents francs, il est à vous pour cent écus. — Y pensez-vous, mon gentilhomme? cent écus, un cheval fourbu, qui ne peut plus servir qu'au trait. — Vous ne l'aurez pas à moins. — Un cheval réformé. — Réformé?... — Oui, réformé. Nous connoissons cela nous autres: ne voilà-t-il pas la lettre et le numéro du régiment auquel il a appartenu?

« Ces dernières paroles furent un coup de foudre pour moi. Je n'avois point encore songé que le cheval appartenoit à la province, et qu'il faisoit partie de ceux que l'académie d'Angers

envoyoit à la Flèche pour l'instruction des jeunes gens qui se destinoient à la profession des armes. Je sentis dans ce moment toute l'étendue du danger que je courois, et je vis bien que je n'avois d'autre parti à prendre que celui d'en passer par les offres de mon fripon qui, en m'en donnant vingt écus, me recommanda d'un ton goguenard, de laver la tête à mon garçon d'écurie, pour avoir oublié de mettre la bride à mon cheval. Je vis bien que j'étois deviné, ou à-peu-près; mais que faire?.... Je pris l'argent, en jetant un regard de regret et de reconnoissance sur le pauvre animal, que je payois si mal de ses services; et après avoir bu le vin du marché, je m'acheminai vers la ville, m'estimant encore très-heureux que les choses eussent ainsi tourné.

Je descendis à une auberge située de l'autre côté des ponts. En y entrant, je demandai une chambre et me jetai sur mon lit. Ce fut là, que ne pouvant dormir, je commençai à faire des réflexions sérieuses sur ma situation actuelle, et que, pour la première fois de ma vie, je sentis le remords prendre place dans mon cœur à côté de la crainte, et les larmes du repentir s'échappèrent de mes yeux par torrens. Lorsque je fus un peu plus calme, je compris toute l'énormité de la faute que j'avois faite en n'acceptant

pas les offres du bon horloger qui, par un mensonge officieux, vouloit me sauver l'honneur; mais hélas, ces réflexions, ces regrets venoient trop tard; cet honneur, qu'il n'avoit tenu qu'à moi de conserver, étoit perdu sans ressource, et je n'entrevoyois aucun moyen de le recouvrer.

« Cependant que faire, que devenir? Le peu d'argent que j'avois ne pouvoit me mener loin, et une fois épuisé, il ne me restoit d'autre ressource que celle d'entrer dans une cazerne, ou dans un monastère; car je ne devois et ne pouvois plus compter sur les bienfaits et l'amitié d'un oncle que je venois, en quelque sorte, de déshonorer. D'un autre côté, s'il n'étoit pas dangereux, il étoit au moins inutile d'écrire à mon père, qui paroissoit m'avoir oublié, et n'avoit répondu à aucune des lettres que je lui avois adressées, moins par affection, je l'avoue, que pour obéir à l'usage; je choisis donc entre les deux seuls partis qui me restoient, celui qui, en m'offrant moins de sûreté à la vérité, convenoit plus à mes goûts et à mon caractère, et je résolus de me faire soldat; mais comme il eût été dangereux pour moi de rester plus long-temps à Angers, où j'allois nécessairement devenir l'objet de recherches très-actives, je des-

rendis la Loire, après avoir échangé mon habit contre un bon surtout, et j'arrivai le lendemain à Nantes, d'où je me rendis à Vannes, où le régiment de Flandres, dans lequel je m'engageai sous le nom de *Ducoudrai*, étoit en garnison.

« Voilà donc le fils du comte Ducloz***, héritier d'un grand nom et d'une fortune non moins brillante, réduit à la simple condition de soldat; encore si je n'avois pris ce parti que par suite de ces premières erreurs dans lesquelles la jeunesse est souvent entraînée plutôt par défaut de réflexion et d'expérience, que par la corruption du cœur, et que quelques mois de pénitence et d'expiation effacent sans que l'honneur en ait souffert.... Mais moi !... coupable et publiquement convaincu de deux vols, qui pouvoient me mener à l'échafaud, flétri, déshonoré, peut-être poursuivi, forcé de cacher mon nom et ma naissance, autant pour éviter la honte et l'ignominie, que pour fuir la peine !.... ô jeunes gens ! c'est pour vous que j'écris; que le récit de mes premières fautes, qui en ont amené tant d'autres et fait de moi un voleur de grand chemin, vous mette en garde contre vos passions et contre les vices auxquels vous seriez enclins, et que ma vie, si

elle ne peut vous être offerte pour modèle, vous serve au moins d'exemple, pour ne jamais vous écarter du sentier du devoir, de l'honneur et de la vertu !.....

« En entrant dans l'état militaire, je sentis que je ne pouvois m'y maintenir et obtenir l'estime de mes chefs, qu'à l'aide d'une conduite irréprochable. Cette résolution prise et exécutée, me valut l'amitié de mon capitaine, brave et digne officier, qui prit pour moi les sentimens d'un père. Il commença par m'attacher à lui en qualité de valet-de-chambre ; mais s'étant bientôt aperçu que j'avois reçu plus d'éducation que n'en ont ordinairement les soldats, il me fit travailler dans les bureaux, qu'il tenoit pendant l'absence du major, dont il remplissoit les fonctions. J'étois donc heureux, autant qu'il étoit possible que je le fusse. Considéré par mes camarades et aimé de mon capitaine, je n'aurois eu rien à désirer, si le souvenir de ma naissance, de ma fortune, et la comparaison de ce que j'aurois pu être avec ce que j'étois, ne fût venu altérer ma tranquillité et empoisonner ma vie. Insensé que j'étois ! au lieu de murmurer contre la providence, que d'actions de graces n'avois-je pas au contraire, à lui rendre ! N'étoit-ce pas à elle que je devois d'avoir

échappé au châtiment dû à mes derniers crimes? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit protégé dans ma fuite? N'étoit-ce pas elle enfin qui, en me procurant un asile sûr et, pour ainsi dire, inviolable, m'y avoit procuré la protection du plus digne et du plus respectable de tous les hommes?

« Il y avoit six mois que j'étois au régiment, lorsqu'un jour, après une revue générale à laquelle j'avois été obligé d'assister, je fus entraîné par quelques-uns de mes camarades dans un mauvais cabaret, situé à l'entrée de la ville. Habitué à vivre avec mon capitaine, qui m'admettoit à sa table lorsqu'il étoit seul, je faisois assez mauvaise figure dans cette partie de débauche, lorsqu'un des convives commença à tenir quelques propos contre les favoris de certains officiers du régiment qui, selon lui, n'étoient que des *blancs becs*, bien plus propres au service des anti-chambres, qu'à celui du roi. Il étoit évident que c'étoit à moi que le propos s'adressoit; mais comme j'avois le plus grand intérêt à me faire remarquer le moins possible, j'étois bien déterminé à n'avoir d'affaire qu'à la dernière extrémité, et j'aurois même sorti sur-le-champ, si je n'avois craint les quolibets et les brocards. Comme j'avois eu l'air de ne pas faire

attention au propos, il étoit tombé, et je commençois à espérer que les choses se passeroient tranquillement, lorsque mon agresseur demandant et faisant écrire le montant de la dépense, me le présenta, en me disant d'un ton ironique et goguenard, que les camarades et lui espéroient que je mettrois le comble à l'honneur que je leur avois fait, en soldant le petit compte. Au silence que gardèrent tous les autres, je vis bien que la partie étoit liée, et que ces messieurs avoient résolu de me *tâter*. Prenant alors mon parti, je répondis que je n'étois habitué à payer pour les autres, que lorsque cela me faisoit plaisir, que je n'étois pas d'humeur à le faire aujourd'hui, et qu'ils auroient pour agréable que je ne payasse que ma part de l'écot. C'étoit-là sans doute où m'attendoient mes braves camarades, car j'avois à peine cessé de parler, qu'à l'exception d'un grenadier qui se déclara pour moi, je les eus tous au même instant sur le corps. Le vin étant tiré, il falloit le boire : je mis donc le sabre à la main. A ce geste, le calme se rétablit, et tous en me disant que j'étois un brave garçon, ajoutèrent que je n'aurois affaire qu'à un seul. Le grenadier *la Valeur* dit qu'il couperoit les oreilles au premier qui me manqueroit ; la dépense fut payée, et nous quittâmes

le cabaret presque aussi tranquillement que nous y étions entrés. L'affaire se passa selon les règles, j'en sortis avec un grand coup de sabre sur la figure, et mon adversaire avec le poignet droit de moins. Quelque désagréable que cette scène fût pour moi, elle me valut la tranquillité, et augmenta la considération dont je jouissois au régiment. Au surplus, je n'en ai parlé dans ces mémoires, que parce qu'elle servira à expliquer par la suite comment j'ai eu le bonheur de n'être pas reconnu dans diverses circonstances par plusieurs compagnons de ma jeunesse.

« Mon capitaine ne fut pas plutôt instruit de cette aventure, dont il se fit donner les détails, qu'il vint me chercher à l'hôpital, où je m'étois fait conduire, et m'emmena chez lui, où il me fit traiter et soigner comme son fils; et quelques jours après ma guérison, il me fit donner le grade de caporal, pour me garantir à l'avenir de toute agression de la part des soldats. Il m'attacha à lui de plus en plus; et je ne paroissois sous les armes que dans les revues et autres circonstances où ma présence étoit indispensable. Je passai ainsi une année, au bout de laquelle je fus fait sergent, et quelques jours après

je partis pour Angers, où le régiment reçut ordre d'aller en garnison.

« Ce ne fut pas sans répugnance et sans crainte que je retournai dans cette ville, où tout me rappeloit et mes crimes et les dangers que je courois; je fus même un instant tenté de déserter; mais en songeant qu'il s'étoit déjà écoulé près de deux ans depuis ma fuite du collége, que ma taille avoit pris de l'accroissement et du volume dans cet espace de temps, et qu'enfin ma blessure m'avoit extrêmement défiguré et grossi les traits; je renonçai à ce projet, et repris un peu de confiance et de tranquillité; mais je résolus en même temps de vivre, autant que je pourrois, dans la plus grande obscurité, ce qui m'étoit d'autant plus facile, que mon protecteur étant devenu major et m'ayant confié la direction de son bureau, j'avois assez d'occupations pour ne pas chercher de distractions au-dehors. Je me traçai donc un plan de vie conforme à toutes ces idées, et je le suivois rigoureusement, lorsque l'amour, que je ne connoissois point encore, vint avec ses jouissances, ses fureurs et ses jalousies, troubler le bonheur dont je commençois à jouir.

« Le colonel et son lieutenant étant en sémestre,

mon protecteur commandoit le régiment. C'étoit chez lui que se traitoient toutes les affaires de service et d'administration. Toutes me passoient par les mains, et comme je me comportois avec honneur et probité, malgré les fréquentes occasions qui se présentoient, de manquer à l'un et à l'autre, mon major avoit pris une telle confiance en moi, qu'il ne décidoit presque jamais rien sans prendre mon avis. J'étois, pour ainsi dire, l'arbitre de tous les marchés qui se passoient pour les fournitures du régiment, et quelques sommes qui m'eussent été offertes pour faire tomber le choix sur celui-ci plutôt que sur celui-là, je les avois toutes refusées et n'avois jamais consulté que l'intérêt du régiment. Aussi mon major m'aimoit-il plus que jamais, j'étois considéré des officiers et des soldats, et l'on ne m'appeloit plus que le *petit-major*.

« A notre arrivée à Angers, le directeur du spectacle de cette ville se présenta chez le major pour traiter de l'abonnement du régiment. Le major me le renvoya pour traiter cette affaire, et comme il élevoit ses prétentions un peu trop haut, je l'éconduisis civilement, bien persuadé qu'il reviendroit le lendemain faire des offres plus raisonnables. Les officiers ne tardèrent pas à être instruits de mon refus; et comme ils étoient

avides de spectacle, ils vinrent me faire une scène chez le major. Celui-ci entendant le tintamare que faisoient ces messieurs, qui parloient, crioient tous à-la-fois, sortit de sa chambre pour savoir ce que signifioit ce bruit. Sur le compte que je lui rendis de la réclamation de ces messieurs et des motifs qui m'avoient déterminé à rejeter les offres du directeur, il approuva ma conduite, et leur fit entendre que loin de se plaindre, ils devoient, au contraire, me savoir bon gré d'avoir ménagé leurs intérêts. Au surplus, il me chargea, en leur présence, de terminer cette affaire le plutôt et aux meilleures conditions possibles. J'assurai à mon tour les officiers, que pour peu qu'ils voulussent me laisser faire, ils auroient lieu d'être contens de moi, et qu'ils iroient à la comédie avant deux fois vingt-quatre heures. Ils se retirèrent tous assez tranquillement, en me recommandant bien de les faire aller au spectacle.

« Ce que j'avois prévu arriva. Le directeur, instruit de ce qui s'ésoit passé par quelques officiers, ne manqua pas de revenir le lendemain matin; et comme on lui avoit sans doute dit que le petit major pouvoit lui être très-utile, il se fit accompagner par deux avocats bien puissans, une bourse de vingt-cinq louis et une

jolie femme, qu'il me présenta comme sa nièce, et qui ne paroissoit pas avoir plus de dix-huit ans. J'entrevis bien les deux piéges ; mais hélas ! je sentis au même instant que s'il m'étoit possible d'éviter l'un, je ne pouvois me défendre de donner dans l'autre. Je me trouvois bien la force de refuser la bourse, mais je ne me sentis pas le courage de rien refuser à l'oncle d'une jeune personne qui venoit de s'emparer de toutes les affections de mon ame.

« Le pas étoit délicat. La veille j'avois fait parade d'une sévère économie ; si je cédois à l'empire qu'exerçoit sur moi la très-jolie solliciteuse, je prêtois le flanc sinon à la calomnie, du moins à la médisance. Je crus donc ne rien faire, dans cette circonstance, sans l'intervention du major chez lequel j'entrai, tenant une jolie main toute tremblante, et que j'essayois de rassurer en la pressant bien tendrement de la mienne.

« Mon major, dis-je à mon protecteur, convenez que si toutes les affaires du régiment commençoient d'une manière aussi agréable que celle-ci, il seroit assez difficile de les terminer avantageusement. Monsieur le directeur, à une bourse de vingt-cinq louis, joint la précieuse faveur de me la faire offrir par l'objet le plus séduisant. En vérité, je ne sais plus que faire ; de grace,

mon major, tirez-moi d'embarras, et surtout qu'on sache que c'est vous qui avez terminé cette affaire. — « Ainsi donc, monsieur le directeur, vous voulez corrompre mon secrétaire, un serviteur du roi !.... Je ne sais à quoi il tient que je vous fasse punir sur-le-champ. » J'aurois ri de bon cœur de la figure que fit le pauvre directeur en entendant ces paroles, que le major prononça du ton le plus sévère ; mais la frayeur de la jeune personne qui se crut perdue sans ressource, et l'évanouissement qui lui succéda, attirèrent toute mon attention vers elle. Le major lui-même, oubliant sa colère, courut à son nécessaire, d'où nous tirâmes des vinaigres et des eaux odorantes avec lesquels nous la fîmes revenir à elle. Au moment où elle ouvrit les yeux, je tenois une de ses mains, qu'elle laissa dans la mienne, en jetant sur moi des regards si pénétrans et si pleins d'intérêt, que n'étant plus maître de moi, et cédant au transport qui m'agitoit, je lui dis, en couvrant sa main de baisers et comme s'il n'y avoit pas eu de témoins, tout ce que l'amour a de plus rassurant et de plus tendre. — Ecoute donc, Charles, il me semble que ce n'est pas pour débiter des galanteries à cette jolie demoiselle que tu es entré ici. — Ah ! pardon, mon

major, je ne voyois pas..... je ne faisois pas attention..... la situation de mademoiselle m'a tellement effrayé..... — C'est bien, mon ami, c'est bien. J'ai aussi à m'excuser auprès de vous, mademoiselle. J'ai oublié que vous étiez-là, et je me suis livré à un mouvement de colère que mon amitié pour Charles peut seule excuser. N'est-il pas vrai, monsieur le directeur, que votre conduite est le résultat de conseils qui vous ont été donnés? on vouloit perdre ce jeune homme auprès de moi, et on s'est servi de vous pour cela. — Il est vrai, monsieur le major..... — Assez, assez, monsieur le directeur, je ne veux pas même savoir leurs noms, je sens que je ne leur pardonnerois de ma vie. Dites-leur cependant de ma part qu'ils n'y réussiront pas? A votre affaire, maintenant. Combien le régiment de Picardie vous donnoit-il par mois? — Neuf cents francs, monsieur le major; mais la ville ayant augmenté d'un tiers le loyer de la salle, et imposé à la direction quelques autres charges particulières, je me suis trouvé forcé d'augmenter le prix des abonnemens et des places. — Combien donc demandez-vous? — J'aurois désiré quinze cents francs, monsieur le major. — C'est trop, monsieur le directeur. Je vous offre cinquante

louis, qui vous seront régulièrement payés tous les mois. Je vous recommande de plus les musiciens du régiment, ce sont de pauvres diables, presque tous pères de famille, ils ont besoin de gagner. Si ces propositions vous conviennent, c'est une affaire terminée. — Monsieur le major peut compter que je mettrai tout mon zèle et tous mes soins à faire ce qui pourra lui être agréable. — Eh bien, c'est une affaire terminée. Je n'ajoute à ce que je viens de dire, qu'une dernière recommandation : je n'aime point les scènes de coulisses. Recommandez à vos dames de la décence et de la circonspection ; à ce prix je leur accorde toute ma protection, et le premier qui leur manquera, sera sévèremnet puni. — Mes pensionnaires et moi, nous vivons en famille, et tout le monde respecte mon autorité. — Les choses étant ainsi, monsieur le directeur, vous pouvez me mettre au nombre de vos amis.

« Pendant ce dialogue, j'étois auprès de la charmante nièce, à laquelle je ne cessois de demander pardon d'être l'auteur de la scène qui s'étoit passée. J'y aurois, je crois, passé la journée, si son oncle en s'approchant de moi, ne m'eût présenté de nouveau la bourse, en me disant que les bontés de monsieur le

major ayant surpassé ses espérances, il me prioit d'accepter ce foible gage de sa reconnoissance. Le major, que je regardois, m'ayant donné son assentiment, je ne crus pas devoir refuser ce qui m'étoit offert de cette manière; mais j'y mis la condition d'être absolument maître de l'emploi que je voudrois en faire. « Monsieur le directeur sera peut-être bien aise d'avoir un double de nos petites conventions; Charles, tu t'en occuperas avant le dîner, auquel je l'invite; et si mademoiselle, qui me paroît très-bien élevée, veut bien accompagner son oncle, je me trouverai très-honoré de sa présence ».

« Qu'on juge de ma satisfaction! elle étoit si vive, que j'aurois bien sauté au cou de mon major, si j'avois osé le faire. Le directeur sortit, et je reconduisis sa charmante nièce, à qui je trouvai le moment de dire qu'il ne dépendoit désormais que d'elle de faire de ce jour le plus beau ou le plus malheureux de ma vie.

« Comme te voilà rouge et animé! — C'est que..... c'est que j'ai remonté vîte, mon major. — Charles, Charles! tu m'as toujours dit la vérité, l'amour te rendroit-il menteur? — L'amour, mon major!.... — Et oui, monsieur, l'amour; me croyez-vous donc aveugle?..... Comme vous vous enflammez! A peine un

objet aimable se présente-t-il à vos yeux, que voilà votre tête prête à tourner. Ecoutez, monsieur, puisque l'occasion s'en présente aujourd'hui, écoutez ce que je vais vous dire, et faites-en la règle de votre conduite. Du plaisir, mais point de passions; des jouissances, mais point de séduction. Un militaire ne doit rien promettre, parce qu'il ne peut rien tenir. S'il agit autrement, il manque à l'honneur, et l'honneur est la base de sa profession. Bien entendu cependant que ceci ne regarde que l'innocence. Il y a malheureusement assez de femmes faciles (je ne parle pas des prostituées), qu'une première foiblesse a conduites à d'autres foiblesses, et qui, ne pouvant plus appartenir à la société par l'honorable lien du mariage, n'ont pas le droit d'exiger plus qu'elles ne donnent. Les liaisons d'un militaire, avec ces femmes-là, ne sont jamais dangereuses. L'attrait seul du plaisir les forme; l'inconstance ou le caprice les brise avec autant de facilité qu'elles s'étoient faites, et l'on se quitte comme l'on s'étoit pris, sans inquiétude pour l'avenir et sans regrets pour le passé; mais l'amour ne doit point entrer dans le cœur d'un soldat. Il ne doit avoir qu'une passion, celle de son devoir, toute autre l'en détourne et lui fait perdre l'estime et la pro-

tection de ses chefs. Cette jeune personne qui sort d'ici et dont vous paroissez déjà tout épris, vous ne la connoissez point; si elle est telle que son extérieur l'annonce, vous devez la respecter et vous borner au seul plaisir de la voir; car vous ne pourriez être qu'un séducteur pour elle, et rien à mes yeux n'est plus vil qu'un séducteur; dans le cas au contraire où une première erreur l'auroit jetée dans la profession dangereuse qu'elle exerce, je ne vous défends pas de chercher à lui plaire, j'aime mieux que vous commenciez par elle, que par toute autre; mais encore une fois, monsieur, point de belle passion, et que je vous voie toujours tel que vous avez été jusqu'à ce jour, honnête, sage, vigilant et exact à remplir vos devoirs ».

« Parlons maintenant de nos affaires. J'ai invité le directeur à dîner, parce qu'outre qu'il me paroît avoir de l'usage, je suis bien aise de lui donner un peu d'importance auprès de ces jeunes étourdis, qui s'imaginent qu'une épaulette leur donne le droit d'être impertinens et tapageurs. Je les inviterai à la garde montante. De ton côté tu iras inviter, de ma part, le chirurgien-major, le quartier-maître et le commandant du château, et tu engageras leurs dames à me faire le même honneur. De-là tu passeras chez le

traiteur, à qui tu donneras les ordres nécessaires. Tu reviendras ensuite faire tout préparer, et tu teras à dîner. — Pardon, monsieur le major, j'exécuterai vos ordres; mais je serois trop humilié de ne pas manger à la même table que vous, j'irai dîner chez le traiteur. — Si je ne consultois que moi, je saurois bien réduire ces messieurs au silence; mais ils t'en voudroient, épieroient les occasions de te nuire, te chercheroient peut-être des querelles dont tu ne pourrois sortir sans te compromettre, et c'est ce que je veux éviter; mais il y a un moyen de tout arranger. Dans ce moment je te donne ton congé, et ce soir tu rentreras au service du roi. Ils n'auront rien à dire, parce que je suis maître d'admettre qui bon me semble à ma table ».

Ici l'amour-propre l'emporta sur l'intérêt que j'avois à rester dans l'obscurité, et entraîné par l'orgueil, je dis au major — « Et si j'étois gentilhomme? ..... — Tu dînerois avec nous. — Hé bien, mon major, je dînerai donc avec vous, car je suis gentilhomme. — Vous êtes gentilhomme !.... — Oui, mon major. — Et vous me l'avez caché jusqu'à ce jour..... Votre nom? — Ah! de grace, dispensez-moi de vous le dire, je mourrois à l'instant de honte et de

douleur à vos pieds. — Vous avez donc fait des fautes ?..... — Impardonnables, mon major, et que ma vie entière ne sauroit expier. — Vous étiez bien jeune alors ? Depuis que je vous connois, vous vous êtes bien conduit, et quand on se repent comme vous le faites, on a non-seulement droit à l'indulgence, mais encore à l'estime. Quittez cette posture, monsieur (j'étois à ses genoux), et embrassez-moi. Je n'exigerai point de vous que vous me révéliez vos secrets; mais si vous avez assez de confiance en moi pour le faire un jour, souvenez-vous que c'est dans le sein d'un ami, d'un père que vous les déposerez ».

« En me parlant ainsi, le bon major me serroit dans ses bras. Ses yeux étoient humides de larmes, et les miens en versoient abondamment. « Ah ça, me dit-il, en essuyant les siennes, un gentilhomme ne déroge point pour être mon secrétaire, et tu resteras auprès de moi en cette qualité, jusqu'à ce que tu m'aies mis à même, par une confidence entière, d'en faire davantage pour toi. Es-tu comte, marquis, baron, ou n'es-tu que cadet de famille ? — Je suis comte. — Eh bien, monsieur le comte, tu ne seras au régiment que le chevalier *de Saint-Hilaire*, et tu ne cesseras pas

d'être Charles pour moi. Va donc faire tout ce que je t'ai dit, et tu viendras me rejoindre à la parade ».

« Au bout de dix minutes, j'avois fait les invitations nécessaires et donné les ordres au traiteur. J'étois chez un bijoutier, où je faisois emplette d'un joli collier et d'un petit brillant pour la jolie nièce. Il n'y avoit pas une heure que j'avois promis à mon respectable protecteur de retenir ses leçons ; hélas, je les avois déjà oubliées, l'amour s'étoit emparé de toutes les facultés de mon ame, il y régnoit en souverain, et loin de le combattre, je trouvois un charme inexprimable dans ma défaite, et telle étoit mon ivresse, que dans ce moment où je ne pouvois pas même concevoir d'espérances, j'aurois sacrifié ma vie, plutôt que de renoncer à mon amour.

« En rentrant à l'hôtel, j'y retrouvai le major qui n'étoit pas encore parti, je ne crus pas devoir lui cacher mon emplète, ni l'emploi que j'en voulois faire. « C'est fort bien, me dit-il, mais es-tu sûr qu'elle accepte ? — Mon intention n'est pas de mettre du mystère dans l'offre que j'en ferai, et je compte sur vous, mon major, pour applanir les difficultés. — A merveille. Ainsi monsieur me choisit pour favoriser

ses amours. — Il n'y a pas d'amour dans cela, mon major, mais une simple politesse. Je ne regarde point comme à moi l'argent que l'oncle a donné, et je veux le rendre à la nièce. — Comme il pourroit fort bien se faire qu'elle refusât ces bijoux, si vous les lui offriez vous-même, je me charge de les lui donner, et de lui faire connoître le donateur. — Ah, mon major, ma vie entière ne sauroit payer tant de bontés ! — Et vous dites, monsieur, que vous n'êtes pas amoureux !.... Allons, voilà l'heure de la parade, j'y vais. Ordonne et dispose tout ce qui est nécessaire ».

« Pendant l'absence du major, je méditai le plan d'une petite fête, que je me proposai de faire exécuter; mais comprenant bien que je ne pourrois jamais trouver le moment de parler en liberté à ma maîtresse, si tout se réduisoit à un dîner de cérémonie, je résolus de donner un petit bal. L'aide-major, chez lequel nous étions logés, avoit deux demoiselles de quatorze à quinze ans, la femme du quartier-maître et celle du chirurgien-major n'en avoient pas vingt-cinq, voilà le noyau d'un petit bal impromptu, je dressai donc mes batteries, et dans moins d'une demi-heure, une sérénade fut comman

dée et disposée, et les filles de l'aide-major prévenues et priées de garder le secret.

« Pardon, monsieur le Gouverneur, si ces détails trouvent place dans ces mémoires; hélas, ce sont les beaux jours de ma vie, leur souvenir est l'unique consolation de ma vieillesse. Il m'est doux de me rappeler que je ne fus pas toujours coupable, et que quelques bonnes actions marquèrent dans ma vie; et j'ai quelquefois besoin de penser, pour ne pas tomber dans le désespoir, que si j'avois eu un autre père, et si je n'avois pas été entraîné par un concours de circonstances, toutes plus fatales les unes que les autres, je n'aurois peut-être point cessé d'être homme de bien et d'honneur.

« En rentrant au château, le major ramena avec lui douze à quinze officiers, qui vinrent presque tous à moi, et me remercièrent de la diligence que j'avois mise à leur procurer l'abonnement du spectacle. Je leur répondis que c'étoit à monsieur le major qu'ils en avoient l'obligation; et qu'au reste, je me trouverois heureux dans tous les temps de pouvoir leur être bon à quelque chose.

« L'entends-tu, Surville ? Le faquin n'a-t-il pas l'air de prendre des airs importans ?

M. de Surville. Patience, chevalier, cela ne durera pas long-temps, et avant peu de jours, nous aurons l'occasion de lui couper les oreilles.

Le chevalier. Sans le major, il y a long-temps que cela seroit fait ; mais avec ce diable d'homme, il n'y a pas à plaisanter.

M. de Surville. Le colonel ne tardera pas à arriver, je suis parent de sa femme, et il me protège, alors nous verrons.

Le chevalier. Il me tarde de voir cette fille d'opéra dont nous a parlé le major.

M. de Surville. Il faut nous arranger pour la placer à table entre nous deux.

Le chevalier. Bien imaginé. Ecoute, Surville, il faut jouer cette petite à croix ou pile. Si le sort me favorise, je la déterminerai à te prêter ses bons offices auprès de la plus jolie de ses camarades.

M. de Surville. Va comme tu le dis, à charge de revanche.

Le chevalier. A charge de revanche »,

« L'arrivée des dames interrompit ce agréable et décent dialogue, dont je n'avois pas perdu un mot. Ces messieurs le reprirent lorsque tout le monde fut placé ; mais il me fut impossible d'en entendre la suite, seule-

ment j'aperçus à leurs regards qu'ils parloient encore de moi de temps en temps. Enfin le directeur arriva, suivi de nièce. Le major fut au-devant d'elle, et la plaça à côté de la femme du commandant du château, ce qui commença beaucoup à déplaire à mes deux bons amis. Ce fut bien pis, lorsqu'au moment de se mettre à table, il la fit asseoir à sa droite, en la comblant d'égards et de politesses ; leur mauvaise humeur augmenta, et c'est peut-être à cette circonstance que je dois une affaire qui a tant influé sur le reste de ma vie, et qui trouvera sa place dans la suite de ces mémoires.

« Le major m'avoit ordonné de me placer au bout de la table, et je m'étois assis à côté du chirurgien et du lieutenant des grenadiers, officier de fortune que le major aimoit beaucoup et qui m'honoroit de son amitié. A l'extrémité opposée, étoient MM. de Surville et le chevalier qui, quoique tout le monde fût en place, restoient toujours debout.

Le major leur adressant la parole : « Hé bien, messieurs, asseyez-vous donc ?

Tous deux. Pardon, monsieur le major ; nous aurions deux mots à vous dire.

Le major. Après dîner, je vous entendrai avec plaisir.

Le chevalier. Encore une fois, monsieur le major, pardon; mais nous ne saurions nous mettre à table que vous ne nous ayez entendus.

Le major. En ce cas, messieurs, je serai privé de l'honneur de dîner avec vous, à moins que vous ne veuillez vous expliquer tout haut; mais vous me permettrez de vous observer que votre conduite est au moins étrange, si elle n'est pas incivile; car vous auriez pu me parler avant le dîner.

M. de Surville. Nous ne prévoyions pas l'avoir à faire, monsieur le major.

Le major. Messieurs, ce dialogue commence à devenir hors de saison, et il est temps qu'il finisse. Quelqu'un auroit-il ici le malheur de vous déplaire ? Expliquez-vous, ou mettez-vous à table, ou sortez si ma maison ne vous est pas agréable.

Tous deux, prenant leurs chapeaux et leurs épées. Nous vous prions de croire, monsieur le major, que si l'honneur et les lois de la subordination nous eussent permis de manger avec un roturier, un simple sergent.....

Le lieutenant de grenadiers, bas et à moi. Ceci te regarde. Charles. Je ne sais à quoi il

tient que je ne jette ces insolens par les fenêtres.

Le major, en même temps. Je vous trouve bien hardis, messieurs, et bien téméraires de venir jusque chez moi, trouver mauvais ce que j'y fais, et manquer d'égards et de respect à ceux que j'invite à ma table. (*Aux dames*) Tranquillisez-vous, mesdames, je suis le maître ici, et je saurai châtier les insolens qui osent troubler le plaisir que j'avois de vous y recevoir. (*A moi, qui m'étois levé*) Charles, asseyez-vous.... M. le chevalier de Saint-Hilaire, asseyez-vous, je vous l'ordonne! (*Tous, les yeux sur moi.*) Oui, messieurs, le sergent Charles est le chevalier de Saint-Hilaire, qu'une affaire d'honneur a forcé, jusqu'à ce jour, à cacher son nom et sa naissance; mais quand il ne seroit que le simple Charles, je veux que ces messieurs apprennent de moi que quiconque a l'honneur de servir le roi, est gentilhomme, et que le dernier soldat du régiment, honnête et exact à remplir ses devoirs, est cent fois plus estimable à mes yeux (*regardant M. de Surville*), que tel enfant de finance qui n'a souvent pour titre à la considération des autres, que de l'or et quelques protections. M. le chevalier de Saint-Hilaire voudra bien se rappeler

que cette scène s'étant passée chez moi, ne sauroit avoir de suite ; et vous, messieurs, n'oubliez pas que vous ne devez mon indulgence qu'à sa considération ».

« On imagine aisément la confusion de mes agresseurs : ils ne savoient que faire, ni où se mettre ; cependant, sur l'invitation du major, ils reprirent leurs places, et peu à peu l'impression de cette scène disparut, pour faire place à la gaîté. Le chevalier même devint assez aimable, et il n'y eut que Surville qui conserva son air boudeur. Mon ami le lieutenant me serroit la main et me combloit d'amitiés. Il est possible, me dit-il, que ces impertinens ne s'en tiennent pas là, et croient leur honneur intéressé à te provoquer. Tu pourrois dans le moment oublier qu'ils sont tes chefs ; si cela arrivoit, j'exige et je te l'ordonne même, comme ton lieutenant, de m'en prévenir sur-le-champ. Je le lui promis, et pour répondre à l'intérêt qu'il me témoignoit, je lui fis part, ainsi qu'au chirurgien-major, des projets de ces messieurs sur la nièce du directeur. L'un et l'autre en furent indignés, et se promirent bien de les déconcerter.

« Ce dîner, qui avoit commencé d'une manière qui auroit pu devenir tragique, sans la

fermeté du major, se passa fort gaîment. Le directeur, qui étoit un homme du monde et avoit beaucoup d'usage, contribua beaucoup à l'amusement général. Au dessert, les dames parlèrent de chant. Il étoit aisé de voir que c'étoit moins le désir de chanter qui les animoit, que la curiosité et le désir d'entendre la nièce dont on parloit dans la ville comme d'une virtuose. Elle se défendoit; le major insistoit; enfin, l'oncle ordonna à *Sophie* de céder aux désirs de la compagnie; et pendant qu'on alloit chercher la harpe, le directeur entonna un cantique à refrein bachique, qui mit tout le monde en gaîté.

Pendant le café, la harpe arriva, et je fus en prévenir la belle Sophie, qui me pria de la faire porter dans une pièce voisine, où elle passa avec l'épouse du chirurgien, pour l'accorder. Quel triomphe pour elle à son retour! Que de graces, que de talens, quelle accens suaves et mélodieux, et, ce qui achevoit de la rendre parfaite, avec quelle modestie elle recevoit les éloges que chacun s'empressoit de lui prodiguer!

Le major surtout, étoit enivré. Ce fut le moment qu'il choisit pour lui donner les bijoux qu'il s'étoit chargé de lui offrir; et je le vis

prendre sa main et la conduire dans une embrasure de croisée, après en avoir obtenu l'agrément de son oncle, qu'elle ne tarda pas à appeler; car le major ne pouvant lui faire prendre une jolie boîte à mouches qu'il avoit voulu joindre à mon présent et dans laquelle le collier et la bague étoient renfermés, n'avoit trouvé que ce moyen pour la déterminer à accepter, ce qu'elle fit enfin, à ma grande satisfaction.

« Pendant que tout cela se passoit, je feuilletois des cahiers de musique. J'ai déjà dit que j'étois musicien : je jouois passablement du violon, et chantois assez agréablement. Le duo d'Armide, *aimons-nous*, m'étoit tombé sous la main, et j'en fredonnois quelques phrases, lorsque la belle Sophie vint prendre sa place. Me voyant un cahier à la main, elle me demanda si j'étois musicien? et lui ayant dit qu'oui, elle m'engagea hautement à chanter, en me proposant de m'accompagner. Je lui montrai le duo, en lui disant que n'ayant jamais eu l'occasion de le chanter, je la suppliois de vouloir bien m'aider de son talent; et plaçant mon cahier sur le pupître, je commençai à chanter avec une émotion que ne tarda pas à partager l'aimable Sophie, et qui devint si vive, qu'elle se communiqua bientôt à tous les auditeurs, au

point que lorsque nous eûmes fini, il se passa un assez long silence avant que les applaudissemens se fissent entendre.

« Ma foi, mon cher Charles, je ne te connoissois pas ce talent-là ; mais en vérité tu jouerois très-bien la comédie. — Je vous assure, mon major, que je n'ai jamais su jouer ni joué la comédie. — Monsieur, dit Sophie, joint à un talent réel le plus difficile de tous, celui de l'expression. (La sérénade que j'avois commandée se fait entendre, tout le monde court aux croisées). Belle Sophie, qui pourroit n'être pas auprès de vous tout sentiment, toute ame! — Et les leçons du major, monsieur Charles! — Ah, je le vois, mademoiselle, il vous aura prévenue contre moi! — Silence, on nous écoute. — C'étoit le chevalier qui, revenu de la croisée, promenoit légèrement ses doigts sur la harpe, sans que je fisse aucune attention à lui. — Oui, je vous écoutois, mais non pas pour vous nuire. Trop heureux Charles!... je cherche l'occasion de réparer mes torts envers vous, et de vous offrir mon amité. — Aimable chevalier, lui dis-je en lui tendant la main, ne parlons plus de torts, car vous savez trop bien les effacer! Votre amitié m'est encore plus chère qu'elle ne m'honore, et vous me trouverez dans

tous les temps disposé à la conserver, même au péril de ma vie. — Puis-je espérer que vous ferez ma paix avec notre major, que j'honore de toute mon ame et avec tous les honnêtes gens qui sont ici? — Embrassons-nous, chevalier. — Embrassons-nous. A la vie et à la mort. — A la vie et à la mort ».

« Nous étions dans les bras l'un de l'autre et tellement attendris, que nous ne faisions pas attention à la compagnie qui faisoit cercle autour de nous. Sophie seule étoit restée sur son fauteuil, où elle recueilloit des larmes que sa sensibilité lui faisoit répandre. « Monsieur, dit le major en frappant sur l'épaule du chevalier et lui présentant la main, touchez-là, ce que vous faites est d'un homme d'honneur et d'un véritable gentilhomme. La vraie noblesse est dans les bonnes et belles actions, et vous venez d'en faire une; mon estime et mon amitié vous sont acquises, et vous pouvez compter sur moi dans toutes les circonstances où mes services pourroient vous être nécessaires. Allons, mes enfans, embrassez-moi. Je n'ai jamais eu le bonheur d'être père, et cependant vous m'en faites ressentir toutes les douceurs..... Maintenant que nous nous sommes attendris, il faut songer à s'amuser. Dis-moi donc, Charles,

je te sais bon gré d'avoir donné à ces dames le plaisir de la sérénade ; mais par le temps qu'il fait, ces pauvres diables doivent être gelés. Je n'aime point le plaisir qui expose à des dangers ou fait souffrir celui qui me le procure. Si tu les faisois entrer. — Je n'attendois que vos ordres, mon major. Chevalier, voulez-vous venir avec moi ? — Avec plaisir, mon ami ».

En descendant, je lui parlai de Surville, et lui demandai ce qu'il étoit devenu ? — Il est parti, me répondit-il. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir et l'engager à te faire ses excuses, je n'ai jamais pu y parvenir ; il a la mort dans l'ame. Il faut convenir aussi que notre major l'a rudement maltraité : c'est un assez bon enfant, qui a beaucoup d'argent et m'en prête quand j'en ai besoin! Au surplus, il faudra bien qu'il se raccommode avec toi, autrement je cesserai de le voir. — Et son argent. — J'y ai déjà songé, et c'est là ce qui m'embarrasse le plus. — Chevalier, je ne désire pas que vous rompiez avec lui ; mais si vous ne pouviez pas faire autrement, souvenez-vous que mes petites économies sont à vous. — Tu m'enchantes de plus en plus, mon ami ; mais je n'abuserai point de ta générosité, en te privant du fruit de ton travail et de ta sagesse.

J'ai un vieil oncle fort riche et fort avare ; mais qui, heureusement pour moi, m'aime encore mieux que son argent. Tu m'aideras à lui faire un bon roman bien intéressant, bien pathétique. J'aurai été attaqué par des voleurs, on m'aura tout pris et laissé pour mort sur la place. De braves gens m'auront secouru, soigné, pansé, emmené chez eux et aidé de leur bourse. Mon écriture ne sera pas reconnoissable. Je lui promettrai d'épouser une demoiselle qu'il me destine et que je n'ai jamais vue. Le bon homme s'attendrira, pleurera, m'enverra de l'argent, et je payerai mes dettes.

« Ce n'étoit ni le lieu, ni le moment de faire de la morale au chevalier ; d'ailleurs, il mettoit dans tout ce qu'il me disoit tant de graces, de franchise et d'abandon, qu'il auroit été difficile de ne pas excuser les erreurs de son esprit ; je me bornai donc à le prier d'aller chercher les filles de l'aide-major, et de les présenter au major quelques minutes après que je serois remonté.

« J'avois fait entrer les musiciens dans le salon où ils se réchauffoient avec quelques verres de vin. Pendant ce temps on parloit de musique, de spectacles et de danse. L'épouse du chirurgien-major, jeune femme très-aimable que son mari avoit mise dans la confidence de mes petits

projets, amenoit toujours la conversation sur la danse, et demandoit à Sophie si elle savoit tel ou tel pas nouveau, telle ou telle contredanse; et toutes les fois qu'elle répondoit oui, elle lui faisoit promettre de les lui apprendre, en disant qu'elle avoit oublié presque tous les pas et presque toutes les figures pendant son séjour en Basse-Bretagne. C'est bien dommage, ajoutoit-elle, que nous ne soyons que trois femmes, nous aurions pu, avec la permission de M. le major, former une contredanse, et je me serois remise au courant. Je le voudrois de tout mon cœur, mesdames; mais où trouver actuellement des danseuses? — Et parbleu dans la maison même, mon major; et si vous le permettez, je vais vous amener deux jeunes et jolies demoiselles qui ne demanderont pas mieux, les filles de notre hôte, de l'aide-major. — Amène, mon ami, amène, et faisons journée complète. En vérité, je me sais bon gré de t'avoir fait l'intendant de mes menus-plaisirs, tu es un homme à ressource. — Je ne fait qu'un pas de la salle dans le salon où je trouvai le chevalier qui m'attendoit avec les deux demoiselles. J'en pris une par la main, et il me suivit avec l'autre. — Ne voilà-t-il pas de charmantes recrues, mon major? — Oui, mes-

sieurs les espiègles, pour vous autres. A mon âge on n'en fait plus de pareilles. — A votre âge, mon major, on est aimé, chéri et respecté de tout le monde. — Bon jeune homme !

Un domestique entrant. Monsieur *le maire* et madame son épouse; monsieur *le lieutenant civil* et madame *la lieutenante.*

Le major. Mesdames, agréez mon respectueux hommage; et vous, messieurs, soyez les bien venus. Je vous rends graces de l'honneur que vous me faites, et surtout d'avoir choisi le moment d'une petite fête *impromptu*, à laquelle personne ne pensoit il y a une heure.

La femme du maire, bas à son mari. Bon Dieu, monsieur le maire, quelle société! des femmes de garnison et de théâtre! c'est se compromettre que de rester ici.

Le maire, bas à sa femme. Taisez-vous donc, madame; voilà comme vous êtes toujours; ce n'est pas à la compagnie que nous rendons visite, mais à un officier supérieur, au commandant du régiment; nous ne sommes pas responsables des gens qu'il a chez lui.

Le lieutenant-civil en même-temps. Ce sont les meilleures, M. le major, et celles qui me plaisent le plus, parce que l'étiquette en est bannie. (*A sa femme.*) Allons, madame, vous qui

aimez la danse, vous danserez, et moi je ferai le tric-trac de monsieur le major.

Le major. Avec plaisir, monsieur le lieutenant.

La femme du maire, bas à son mari. Il est toujours le même, votre lieutenant-civil, étourdi, inconséquent, et n'ayant aucune idée des bienséances. Vous resterez si vous voulez; pour moi, monsieur, qui ne veux pas me compromettre, je ne demeurerai pas ici plus long-temps.

Le major, comprenant les signes que je lui faisois. Qu'avez-vous donc, madame? comme vous paroissez mal à votre aise. Vraiment vous n'êtes pas bien, il ne faut pas rester ici davantage. Saint-Jean, prévenez les porteurs de madame. (*Lui prenant la main.*) Que j'aie l'honneur de vous conduire. Au revoir, monsieur le maire, nous nous reverrons dans mon cabinet ou dans le vôtre, quand les besoins du service l'exigeront.

Le lieutenant-civil. La sotte femme! C'est à qui ne la verra pas. J'en suis fâché pour son mari, qu'elle a compromis dans vingt occasions semblables à celle-ci, et je suis très-mortifié d'avoir été témoin de cette scène.

Le major. Dieu me garde, monsieur, d'en

faire rejaillir le ridicule sur la magistrature. Personne plus que moi n'honore et ne respecte les magistrats : ils sont les dépositaires des lois et les gardiens de la tranquillité publique ; tandis que nous nous battons contre les ennemis de l'état et du prince, ils font la guerre aux brigands de l'intérieur, et veillent à la sûreté de nos familles, à la conservation de nos propriétés. Quelles plus nobles fonctions !... quel plus beau ministère !...

Moi. Mon major, tout est prêt pour la danse.

Le major. Eh bien, mes enfans, dansez. Ceux d'entre-vous, messieurs, qui aimeront mieux jouer, peuvent le faire ; mais petit jeu, et jeu de société. A vous, monsieur le lieutenant-civil, vous m'avez jeté le gant, je le ramasse.

« Et nous de courir aux violons et à nos danseuses. On devine bien qui je choisis pour la mienne ; enfin, lui dis-je, le voici arrivé le moment que j'attendois avec tant d'impatience ! Belle Sophie, qu'il me tardoit de pouvoir vous parler avec un peu de liberté ! — Chassez donc, monsieur, et déchassez. — Avec quelle froideur et quelle indifférence vous me traitez, mademoiselle, moi qui donnerois tout mon sang

pour vous plaire ! — Mais, monsieur, prenez donc garde à vous, ne voyez-vous pas qu'on nous observe ? Je ne danserai pas la première contredanse, vous pourrez me parler. — Ce peu de mots me rendit la raison ; pendant toute la contredanse, je me bornai à serrer une main que l'amour seul avoit pu former, et que Phidias auroit prise pour modèle.

« Je vois, monsieur, me dit Sophie lorsque « la contredanse fut finie et que je l'eus re- « conduite à sa place, que profitant de l'avan- « tage que les circonstances vous donnent sur « moi, vous allez me rendre l'objet de vos « poursuites ; je sais que c'est le sort de toutes « les personnes de mon sexe, et particulière- « ment de celles qui exercent ma profession, « d'être en butte aux attaques du vôtre. C'est une « loi commune, il faut la subir ; mais qu'exigez- « vous de moi ? Une simple galanterie, une « liaison passagère, ne l'espérez jamais ; un « engagement sérieux, vous ne pouvez en « prendre aucun, puisque vous ne pouvez « disposer de votre personne. Je crois à la sin- « cérité de votre amour ; je veux même bien « vous dire que j'aurois pu y être sensible si « l'honneur et le devoir me l'eussent permis ; « mais le sort nous a placés, vous et moi, dans

« une situation si différente et si opposée, que « ne pouvant jamais être l'un à l'autre de la « seule manière qui fût digne de moi, il est « de toute nécessité que vous renonciez à un « amour qui pourroit faire le malheur de votre « vie et le tourment de la mienne ».

« En prononçant ces derniers mots, Sophie avoit la voix altérée, et quelle que fût ma douleur, il me fut aisé de juger jusqu'à quel point elle étoit émue; mais sans avoir l'air de m'en être aperçu: « Cruelle, lui dis-je, est-ce ainsi « que vous payez l'amour le plus tendre! moi « qui vous aime, que dis-je, moi qui vous « adore, moi qui aurois voulu ne respirer, « ne vivre que pour vous!.... Ah, dans tout « ce que vous venez de me dire, ingrate, je « reconnois la funeste influence des discours « du major! hé bien, qu'il me retire ses bien- « faits, sa protection, son amitié, mais que « du moins il ne m'enlève pas l'amour de So- « phie! Et que m'importe l'avenir, sans vous « il est affreux pour moi, je déteste la vie; « oui, elle m'est odieuse cette vie, s'il ne m'est « pas possible de la consacrer à Sophie! »

« Apparemment que malgré les précautions que j'avois prises, je mis trop de chaleur en lui adressant ces dernières paroles; car se levant

avec une précipitation qui tenoit presque de l'effroi, elle alla s'asseoir auprès du major. Pour moi, je tombai dans une sorte d'anéantissement, d'où je ne sortis qu'à la voix du chevalier qui, me frappant sur l'épaule, m'engagea à passer avec lui dans le salon.

« Qu'as-tu donc, mon ami ? tu as l'air d'un homme désespéré. — Je suis en effet au désespoir. — Bon Dieu, comme tu perds promptement la tête ! — Cher chevalier, si vous saviez ce qu'elle m'a dit ! — Tu en es donc bien amoureux ? — Je l'adore. — Peste, comme tu t'enflammes ! et elle rejette ton amour. — Elle me fuit, elle ne veut pas m'entendre. — Ecoute, mon cher Charles, si tu veux me promettre d'être sage, je vais te rendre compte de ce qu'elle m'a dit, il n'y a qu'un instant. — Ah, cher chevalier, parlez, vous me rendez la vie. — Pendant que je dansois, je t'observois, toi et ta Sophie, et au mouvement qu'elle a fait, en allant se placer auprès du major, je me suis bien douté qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire entre vous deux.... La contredanse finie, je me suis approché de Sophie, que j'avois surprise plusieurs fois, jetant sur moi des regards pleins d'intérêt. — « Qu'a donc notre ami, mademoiselle, il paroît

« bien affligé ; auroit-il eu le malheur de vous « déplaire ? il paroît avoir bien du chagrin. « — Votre ami n'est pas raisonnable, mon- « sieur le chevalier, il est d'une vivacité sans « exemple, et ne fait attention ni aux lieux, « ni aux personnes. — Auprès de vous, belle « Sophie, qui pourroit conserver sa raison ? « — Sa situation me fait de la peine. — « Il ne tiendroit qu'à vousde l'adoucir. — « Et comment cela, monsieur le chevalier ? « — En me chargeant de lui porter quelques « paroles consolantes. — Vous êtes un bon « ami, monsieur le chevalier. — Il faut bien « valoir quelque chose. Eh puis ne mérite-t- « il pas qu'on l'aime ? — Oh, certainement ! « — Que dirai-je donc à ce pauvre Charles ? « — L'amitié n'a pas besoin de conseils. — Je « ne suis que votre ambassadeur, mademoiselle. « — Hé bien, dites-lui donc d'être plus sage, « plus circonspect. — Rien de plus, mademoi- « selle ? — Que je prends intérêt à lui, que « nous nous reverrons, et que je répondrai « alors à tout ce qu'il m'a dit. — Je vais exé- « cuter vos ordres, mademoiselle ».

« Et c'est là tout ce qu'elle vous a dit ? — Comment tout ce qu'elle m'a dit !.... Et que veux-tu de plus ?.... En vérité, je ne te conçois

pas ? Le plus heureux hasard te présente ce matin une très-jolie femme ; tu as le bonheur de pouvoir lui être utile, tu l'aimes, tu le lui dis; et parce qu'elle ne te répond pas sur-le-champ qu'elle t'adore, voilà que la tête te tourne ; voilà que, sans égards pour elle, tu te livres à des extravagances, et lui fais, pour ainsi dire, une scène qui auroit pu la compromettre, si elle eût été moins prudente, et si l'amitié n'avoit été là à veiller sur vous deux. — Vous avez raison, cher chevalier, j'ai eu tort, et je l'avoue ; mais la crainte de la perdre, car j'ai un grand ennemi.. .... — Et quel est cet ennemi ? — Le major qui s'est aperçu que je l'aime, qui m'a fait ce matin un long sermon, qui lui en a fait un également, qu'elle a retenu et qu'elle m'a répété mot pour mot avec une réserve et un sang-froid qui m'ont mis au désespoir. — Le major aura beau dire et faire des sermons, il ne l'empêchera pas de t'aimer ; car, ou je me trompe, ou c'est déjà chose faite ; mais les femmes ont des bienséances à garder : elles ont toutes, même les plus sages, une petite tactique qui ne les mène pas bien loin, mais dont elles ne s'écartent jamais ; il n'y a de différence que dans le plus ou moins. Ta Sophie est belle et sage, et tu es peut-être le premier homme

qu'elle aime. Ne va donc pas l'effrayer par des vivacités et des emportemens déplacés ; ménage ton bonheur et laisse au temps le soin de l'assurer.

Ces réflexions du chevalier m'ayant rendu à moi-même, nous rentrâmes dans la salle où Sophie dansoit avec mon bon ami le lieutenant. Le chevalier, qui folâtroit avec toutes les femmes, lui dit en passant que je me portois beaucoup mieux, ce qui me donna la clef des questions que chacun me faisoit sur l'état de ma santé. Le major lui-même fut dupe du prétexte, et bon gré malgré, il me fallut soutenir le personnage d'un malade. Ainsi se passa cette journée qui, si elle eut quelques charmes pour moi, ne fut pas aussi sans orages. Le directeur, qui avoit joué pendant tout le bal, m'invita à aller dîner le lendemain chez lui avec le chevalier. Cette invitation acheva de me rendre toute ma gaîté et adoucit beaucoup la peine que me fit Sophie en refusant mon bras, que je lui offrois pour la reconduire.

J'avois besoin de tranquillité, et surtout d'être seul. Aussi ne me fis-je pas prier, lorsque le major m'ordonna de m'aller coucher; mais ce fut inutilement que je voulus me livrer au sommeil. Les événemens de la journée se présen-

tèrent à mon imagination avec tant de violence, qu'il me fut impossible de goûter un instant de repos. Mon amour surtout revenoit continuellement à ma pensée, et je me demandois sans cesse quel en seroit le succès. En vain cherchai-je à porter mes idées sur d'autres objets, l'image de Sophie se trouvai toujours au fond de mon cœur; elle y régnoit en souveraine et en absorboit toutes les facultés.

« Enfin le jour parut et me surprit dans cet état de trouble et d'anxiété qui s'exprime beaucoup moins bien qu'on ne l'éprouve; cependant il ramena peu à peu avec lui l'espérance, car je devois voir Sophie, je devois dîner chez elle, et je me promettois bien de tout employer pour lui faire partager mon amour. Le chevalier étant arrivé, nous passâmes quelques instans après chez le major, qui nous avoit engagés tous deux à déjeûner avec lui.

« Vous me surprenez au lit, mes enfans : à votre âge on avance, au mien on recule. Hier vous m'avez fait faire une petite débauche, je me suis couché tard, il a fallu réparer le sommeil perdu. Graces à ma sagesse, je n'ai point d'infirmités; mais le temps m'entraîne avec lui, et je commence à sentir qu'il faut faire place aux autres et battre en retraite.

Le chevalier. Battre la retraite, mon major! et que deviendrons-nous ?

Le major. Je pensois à vous deux, mes enfans, et mon cœur se brisoit à la seule idée de vous quitter.

Moi. Nous quitter, mon major. Hélas!... que vais-je devenir ?

Le chevalier. Pour moi, je suis un homme perdu, si vous quittez le régiment ; car je ne commence à valoir quelque chose que depuis que j'ai l'honneur de vous approcher. Tenez, mon major, il faut que vous nous promettiez tout-à-l'heure de rester avec nous, autrement j'avertis les camarades, j'assemble tout le régiment, et nous signons tous une belle lettre que Charles va faire et que nous enverrons au roi ; nous verrons alors, monsieur le major, si vous nous laisserez comme cela.

Le major. Voyez donc s'il m'écoutera ? Patience donc, monsieur l'étourdi ? Qui vous parle de vous quitter demain ?

Le chevalier. Ni demain, ni après, ni dans un mois, ni dans un an ; les hommes comme vous, mon major, meurent sous les drapeaux ; afin de perpétuer plus long-temps le souvenir des devoirs et des vertus militaires. Ecoute,

Charles, voilà une bonne idée : tu ne manqueras pas de la mettre dans la lettre au roi.

« *Le Major , les larmes aux yeux.* Ha çà, messieurs, vous n'êtes pas venus ici pour me faire pleurer comme un enfant ; mais quoi ? ils pleurent aussi !... En vérité, je ne sais où j'en suis avec ces jeunes gens ; ils font de moi tout ce qu'ils veulent. Adieux mes projets de retraite, mon vieux *la Valeur*, mon jardin, ma basse-cour.

« *Le chevalier.* Vous resterez donc avec nous, mon major ?

« *Le major.* Il le faut bien, monsieur l'étourdi. Allons, Charles, essuye tes yeux, on croiroit que je t'ai grondé, et fais-nous monter à déjeûner.

« Mes enfans, nous dit le major en prenant « son chocolat, j'ai voulu vous parler, vous « donner des conseils, et prendre avec vous « des mesures que la conduite de M. de Sur- « ville a tenue hier chez moi, rend plus que « jamais nécessaires. Son ame peu faite pour les « mouvemens nobles et généreux, n'a point « pardonné à Charles l'humiliation qu'il s'est « attiré, par sa basse conduite. Votre exemple, « chevalier, loin de le ramener aux sentimen

« du véritable honneur, n'a fait que l'irriter
« davantage, et il est parti la rage dans le cœur.
« Sans doute il nourrit des projets de ven-
« geance contre Charles, contre vous cheva-
« lier, et peut-être contre moi-même; mais
« chez un pareil homme, la vengeance doit
« tenir de son caractère, et être vile et odieuse
« comme lui. Il ne vous attaquera donc pas en
« face, il n'a pas assez de courage pour cela;
« mais ce sera dans le silence et l'obscurité qu'il
« préparera des armes plus sûres, celles du
« mensonge et de la calomnie. Le colonel, son
« cousin par alliance, n'a pu se refuser aux
« sollicitations de la famille de sa femme, et
« lui a accordé une sous-lieutenance dans le
« régiment, ce qui le met dans la nécessité de
« lui accorder sa protection. Il faut donc vous
« attendre à des piéges, à des menées sourdes,
« peut-être même à quelques attaques directes
« de la part de cet insolent. Je vais écrire au
« colonel, et lui faire part de l'impertinente et
« odieuse conduite que son parent a tenue chez
« moi. Jusqu'à sa réponse, j'exige de vous,
« messieurs, si vous avez de l'amitié pour moi,
« d'éviter toute rencontre et tout démêlé avec
« M. de Surville; je vous ordonne même,

« dans le cas de provocation ouverte, de venir « sur-le-champ m'en faire part. »

« Nous promîmes au bon major tout ce qu'il voulut, et nous nous mîmes gaîment à déjeûner et à jaser avec lui. Les événemens de la veille ne furent point oubliés, et nous rîmes de bon cœur de la sottise de monsieur le maire et des prétentions ridicules de sa chère moitié; mais quand il fut question de Sophie, la conversation prit un caractère plus sérieux. « C'est une fille sage, bien élevée et beaucoup plus raisonnable que les jeunes personnes ne le sont communément à son âge, nous dit le major, et je ne pardonnerois pas à celui de vous qui la compromettroit. Presque toutes les femmes méritent à nos hommages, et celles mêmes qui se sont égarées ont droit à notre intérêt et à notre protection, puisqu'il est rare qu'elles n'aient pas à reprocher à notre sexe les erreurs dans lesquelles elle sont tombées et dont elles sont devenues les victimes. Je n'ai pas cru devoir refuser le directeur qui m'avoit demandé la permission de vous inviter à dîner chez lui, parce que j'ai espéré que vous vous y comporteriez avec sagesse et égards. Allez y donc; soyez honnêtes et respectueux avec Sophie,

galans avec les autres femmes, s'il s'y en trouve, et aimables avec toutes. En vous conduisant ainsi, vous retirerez le double avantage de me plaire et de servir d'exemple aux jeunes gens du régiment. Encore un mot. Nous sommes dans une ville habitée par une nombreuse jeunesse qui vient puiser à l'école de professeurs célèbres, les lumières dont elle a besoin pour remplir les différentes fonctions qu'elle sera appelée à exercer un jour. L'ordre que je vais donner à la garde montante, renferme le plan de conduite et les rapports que je désire voir s'établir entre vos camarades et les jeunes gens des écoles; mais je compte encore plus sur vous pour seconder mes vues. D'abord point de café à part, point de cotteries particulières qui ne servent qu'à entretenir une défiance, et souvent à développer un germe de divison qui, s'ils ne sont pas suivis de scènes sanglantes, détruisent toujours l'esprit de patriotisme et de fraternité qui doit lier tous les citoyens les uns aux autres. Je désire donc voir les jeunes gens du régiment vivre en bonne intelligence avec ceux des écoles. Quelques prévenances, quelques politesses vous les gagneront tous, et vous trouverez en les fréquentant le double avantage du plaisir et de l'instruction : du plaisir, parce

qu'ils vous introduiront dans leurs familles, et vous feront participer aux petites fêtes qui s'y donnent; de l'instruction, parce qu'on gagne toujours à fréquenter ceux qui travaillent plus que nous. Surtout, messieurs, point de ces distinctions odieuses, enfans de la vanité et du sot amour-propre. Sans doute c'est un bel avantage que d'être gentilhomme; mais quand nous n'avons d'autres droits à l'estime et à la considération des autres, que celui de la naissance, cet avantage se réduit à bien peu de chose; et je fais cent fois plus de cas de l'écrivain laborieux, du commerçant utile, de l'artiste industrieux, et même du simple et honnête artisan, tous utiles à l'état, et qui fort souvent arrivent à la célébrité, que de tel gentilhomme qui, vivant dans une ignorance crasse, laisse tomber le sien dans l'obscurité, ou bien n'en fait parler que par les excès auxquels il se livre, ou les actions honteuses qu'il commet. »

« Nous donnions à ces sages conseils du major toute l'attention qu'ils méritoient, lorsqu'un domestique de Surville entra avec une lettre de son maître pour le chevalier, dont il avoit ordre d'attendre la réponse quelque part qu'il fût. « Dites à votre maître, répondit le major, que M. le chevalier étoit chez moi, lorsque vous lui

avez remis cette lettre, et que dans une heure il recevra la réponse. Parlant ensuite au chevalier : Dans toute autre circonstance, mon ami, je vous remettrois cette lettre sans conditions; mais dans celle-ci, j'exige de votre amitié pour moi, que vous me laissiez en prendre lecture. Cette lettre étoit conçue en ces termes:

« Quand on abandonne un ami, chevalier, « pour se jeter entre les bras d'un nouveau « venu, d'un aventurier, on doit au moins « commencer par payer ses dettes. Vous savez « que vous me devez trente-deux louis; cette « somme m'étant absolument nécessaire au- « jourd'hui, je vous prie de vouloir bien la « remettre au porteur. J'espère que vous ne « trouverez déplacées ni mes observations, « ni ma demande. Quand les gens oublient « ce qu'ils ont à faire, il faut bien le leur rap- « peler. Je termine en vous félicitant sur vos « nouvelles liaisons, et je vous prie de me croire « votre serviteur, DE SURVILLE. »

« Voilà, sur ma foi, un bien méchant et bien insolent personnage. Vous lui devez donc de l'argent, chevalier ?

Le chevalier. Hélas, oui, mon major !

Le major. Il faut le lui rendre sur-le-champ.

Moi, bas au chevalier. Mon ami, vous savez ce que je vous ai dit hier, ma bourse est à vous.

Le major. Point de mystères avec moi, messieurs, je ne les aime pas. Chevalier, que vous disoit à l'instant Charles ?

Le chevalier. Il m'offroit généreusement sa bourse.

Le major. Vous n'avez donc pas d'argent ?

Le chevalier. C'est ce qui me désespère ; je donnerois volontiers tout ce que je dois posséder un jour, pour pouvoir m'acquitter aujourd'hui.

Le major. Puisque Charles vous fait des offres de services.

Le chevalier. Je ne les accepterai pas, mon major.

Le major. Bien, bien, mon cher chevalier. Un honnête homme ne doit jamais emprunter, quand il ne sait pas s'il pourra rendre. Mais le temps presse, et mon amitié pour vous ne doit pas se borner à des conseils stériles. Avant tout il faut venir à votre secours : quelques bienfaits du roi et de l'économie dans mes dépenses m'ont mis à même de vous être utile. Voilà cinquante louis, payez vos dettes, et surtout ce que vous devez à ce Surville. Il a espéré

vous humilier, en vous prenant au dépourvu; et je ne veux pas qu'il jouisse d'un pareil triomphe. Voyez cependant où mènent la dissipation et les liaisons dangereuses. En dépensant plus qu'il ne nous est permis de le faire, nous contractons des dettes, et les dettes sont non-seulement onéreuses, mais encore humiliantes. Presque toujours elles nous dégradent et nous avilissent en nous mettant dans la dépendance de gens fort souvent dignes du plus profond mépris. Ce méchant homme, comme il est bas et vil à mes yeux!.. c'est avec son or qu'il cherche à se donner de l'importance parmi ses camarades: entraînés par l'amour du plaisir, ils cèdent à la séduction et ne voient pas qu'ils marchent vers leur ruine, et peut-être vers la honte et le déshonneur. Chevalier, allez vîte payer ce misérable?

Le chevalier. Ah, mon major, de quel fardeau vous délivrez mon cœur! Et comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

Le major. Votre oncle me rendra cet argent; et si vous croyez m'avoir quelque obligation, vous me le prouverez par votre conduite. Maintenant, mes amis, je vous quitte, il faut que j'aille visiter les malades, puis à la parade. Pour vous, que le plaisir appelle, je vous dispense

de tout service aujourd'hui. Chevalier, je vous attends demain à la même heure; et toi, Charles, fais en sorte de ne pas rentrer trop tard, j'aime qu'on soit rangé. »

« Le bon major sortit. Pendant que je m'habillois, le chevalier répondit à la lettre de Surville, et lui envoya son argent. Quand cela fut fait, il se livra à toutes sortes d'extravagances, tant sa joie étoit vive : il alloit, venoit, chantoit, dansoit et m'embrassoit tout-à-la-fois. Pour moi que les folies du chevalier occupoient fort peu, je ne songeois qu'au plaisir de revoir Sophie. Le chevalier me plaisantoit et me disoit qu'il ne manquoit plus à son bonheur que d'être mon rival et mon rival heureux; enfin, sa gaîté l'emporta, et je finis par la partager.

« Au moment où nous sortions, le domestique que le chevalier avoit envoyé porter l'argent à Surville rentra avec une lettre à la main. Le chevalier, à qui elle étoit adressée, l'ouvrit. — L'insolent ! oui, oui, il me verra et à l'heure prescrite. Il me demande une réponse : retourne vers lui, et dis-lui que je n'ai pas le temps de la lui envoyer dans ce moment, mais qu'il la recevra dans la journée et telle qu'il la désire. Tiens, Charles, lis ce défi, car il te regarde autant que moi. Tu sens bien qu'il ne faut pas

que le major en ait connoissance, il nous empêcheroit d'aller au rendez-vous, et nous serions perdus d'honneur au régiment.

« Cette lettre, dans laquelle je n'étois point épargné, renfermoit tout ce que le fiel de la basse jalousie, de la haine et de la vengeance a de plus amer : le chevalier étoit un homme sans principes, sans honneur, toujours prêt à sacrifier aux besoins et à l'intérêt du moment ses meilleurs et ses plus anciens amis. Pour moi, j'y étois réprésenté comme un intrigant, un aventurier qui n'avoit acquis la protection du major qu'à force de bassesses et en jouant auprès de lui le rôle perfide de délateur ; enfin, elle contenoit la demande d'un rendez - vous pour le lendemain matin, où le chevalier étoit invité à amener pour second son cher Charles, à qui l'on avoit chargé quelqu'un de donner une leçon et d'apprendre à vivre. » Le lâche! dis-je au chevalier en lui remettant sa lettre et en donnant un libre essor à la fureur qui m'animoit, le lâche ! oui sans doute, il me verra, non comme il le pense, pour être témoin des insolentes provocations qu'il vous fait, mais pour l'en punir moi-même : car n'espérez pas, chevalier, que je vous laisse venger mon injure et que je reste tranquille spectateur d'un

combat où la perfidie tendroit peut-être des piéges à votre loyauté. Il parle de m'apprendre à vivre, qu'il tremble le misérable !.... demain à pareille heure il aura vécu ; et quoi qu'il en puisse arriver, j'aurai délivré le régiment du plus odieux de tous les hommes.

« Apparemment que je mettois beaucoup de violence et d'emportement dans tout ce que je disois ; car le chevalier, au lieu de me répondre, employoit tous ses soins à me calmer, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il y parvint. En effet, mon indignation étoit si vive, que si j'eusse rencontré notre agresseur, je l'aurois attaqué sur-le-champ et forcé de se défendre ; peut-être même s'il eût refusé de le faire, l'aurois-je immolé de suite à ma vengeance, tant il est vrai que lorsqu'un homme cesse d'écouter la voix de la raison, pour n'écouter que celle des passions, il n'y a point d'excès auxquels il ne puisse se livrer et même de crime qu'il ne puisse commettre.

« Cependant à force de promener, car le chevalier, au lieu de me conduire directement chez Sophie, m'avoit fait prendre un long detour, mes sens se rassirent et la raison me revint. Ce fut alors que le chevalier me représenta qu'il étoit impossible de rien changer aux

dispositions faites par Surville, que notre honneur à tous deux y étoit intéressé, et qu'il falloit, en quelque sorte, lui savoir gré de ne pas compromettre ma sûreté en ne me forçant pas de me battre avec lui, lorsque les lois punissoient de mort tout militaire qui se battoit avec son chef; cependant il auroit désiré, puisque la partie devoit être carrée, qu'elle eût eu lieu en présence de témoins, moins disoit-il à cause de lui, que pour moi, qui avois beaucoup de précautions à prendre dans une pareille circonstance. J'étois bien de son avis; mais où prendre ces témoins? car il ne falloit pas songer à les choisir parmi les officiers du corps qui, par indiscrétion ou par zèle, pouvoient faire échouer nos mesures; d'un autre côté, nous ne connoissions personne dans la ville assez particulièrement pour lui faire une confidence aussi importante, et l'associer à une affaire aussi délicate; mais songeant que nous ne serions probablement pas les seuls convives du directeur, nous remîmes à faire notre choix et à renvoyer la réponse à Surville après le dîner.

Nous ne nous étions pas effectivement trompés, car nous trouvâmes chez le directeur une compagnie assez nombreuse, composée en

grande partie des premiers sujets de la troupe; mais la rencontre qui nous fit le plus de plaisir, fut celle de plusieurs étudians en droit et en médecine, parmi lesquels nous pensâmes qu'il nous seroit aisé de trouver les témoins dont nous avions besoin, nous nous promîmes en conséquence de lier connoissance avec eux, et le chevalier se chargea de choisir ceux qui paroîtroient les plus propres et les mieux disposés à nous rendre le genre de service dont nous avions besoin.

« Ce ne fut qu'au moment de nous mettre à table que Sophie parut dans le salon : elle avoit l'air d'être très-agitée; mais au premier mot qu'elle me dit lorsque je m'approchai d'elle pour la saluer, je reconnus bientôt la cause de son agitation. « Avez-vous vu ce matin monsieur le major, me dit-elle, au lieu de répondre aux questions que je lui faisois ? — J'ai déjeuné chez lui ce matin avec le chevalier, mademoiselle, et nous l'avons quitté à dix heures. — En ce cas, monsieur, vous me ferez plaisir de ne pas sortir d'ici sans m'avoir parlé, je vous en fournirai l'occasion. — La belle Sophie a droit de compter sur mon entière obéissance. — C'est ce que nous verrons, monsieur. » Et sans en dire davantage, elle s'éloigna et fut se

mettre à table, après avoir désigné à chacun la place qu'il devoit occuper. Pour moi je me trouvai à côté de mon bon ami le lieutenant des grenadiers, qui me donna bientôt l'explication de ce que Sophie venoit de me dire.

« Le dîner fut plus sérieux que je ne me l'étois imaginé. Les dames, quoique femmes de théâtre, y apportèrent beaucoup de décence et de réserve, ce qui me prouva que le ton d'une maison dépend toujours de celui du maître. Le directeur, chez lequel nous étions, joignoit beaucoup de connoissances à des manières très-distinguées, ce qui rendoit sa société tout-à-la-fois instructive et agréable. Il avoit en outre la réputation d'un honnête homme, et ce concours de qualités estimables lui avoit acquis beaucoup de considération dans le public et donné sur sa troupe une autorité morale, à l'aide de laquelle il administroit sa chose en véritable père de famille.

« Comme te voilà distrait, Charles, je ne te « reconnois plus; si ce sont ces beaux yeux qui « se portent de temps en temps vers nous, je ne « crois pas que tu aies beaucoup à t'en plaindre.

« En vérité, mon lieutenant, je ne sais ce « que vous voulez dire : je ne suis point dis- « trait et je n'ai à me plaindre de personne.

« Vous êtes dissimulé, monsieur Charles,
« avec moi ; c'est un peu fort. Ne vous sou-
« vient-il plus de ce que vous m'avez promis
« hier ?

« Expliquez-vous, mon lieutenant ?

« Eh bien, ne m'avez-vous pas promis de
« ne répondre à aucun défi de M. de Surville
« sans m'en prévenir?

« Il est vrai, mon lieutenant; mais je vois
« que vous êtes instruit. Je vous observe ce-
« pendant que ce n'est pas à moi que Surville a
« écrit, c'est au chevalier.

« Mauvaise défaite, monsieur Charles, mau-
« vaise défaite. N'est-il pas question de toi dans
« la lettre, et ne dois-tu pas te battre demain
« matin ?

« Il est vrai, mon lieutenant.

« Et comment le major prendra-t-il cela ?

« Je suis convenu avec le chevalier de ne
« pas lui en parler.

« Vous ne pouvez pas vous en dispenser,
« monsieur.

« Mais s'il nous empêche d'aller au rendez-
« vous?.....

« Eh bien ! vous n'irez pas.

« Et notre honneur ?.... et que dira-t-on
« de nous au régiment ?

« Songez, Monsieur, qu'il n'est pas seule-
« ment question de vous dans cette affaire,
« et qu'elle intéresse d'autant plus le major,
« que la scène s'est passée chez lui. Vous de-
« vez donc vous en rapporter à lui, et faire
« tout ce qu'il vous prescrira.

« Et le chevalier?

« Je lui parlerai ».

« Ce fut alors qu'il m'apprit que Surville, étant allé le matin, avec plusieurs autres officiers, au café du théâtre, il y avoit été question de ce qui s'étoit passé la veille chez le major; que les uns avoient approuvé et les autres blâmé Surville; mais que tous s'étoient réunis pour lui déclarer qu'il ne pouvoit plus rester au régiment, s'il ne tiroit vengeance du chevalier et du *petit-major*: du chevalier, qui l'avoit abandonné, et du petit major, qui étoit cause de l'affront qu'il avoit reçu; que Surville avoit alors demandé une plume, de l'encre et du papier, et écrit la lettre que nous avions reçue. Le lieutenant me dit encore, que dès qu'on avoit su que j'étois gentilhomme, le chevalier de Villers, qui prétendoit avoir à se plaindre de moi, s'étoit offert à Surville pour être son second, et que c'étoit lui qui devoit

se mesurer avec moi. Il m'apprit encore que Sophie étoit instruite de tous ces détails par un des garçons du café, qui les lui avoit donnés comme nouvelle, en lui apportant à déjeuner, et que c'étoit d'elle qu'il les tenoit.

« Le chevalier, en se levant de table, vint à moi, et me confirma tout ce que le lieutenant venoit de me dire, il le tenoit du prévôt des étudians en droit, qui étoit son voisin de table, et qui lui avoit promis d'être un de nos témoins, et même d'en amener un autre; car, ajouta-t-il, il n'y a plus maintenant que la force et l'autorité qui puissent nous empêcher de répondre en gens d'honneur à Surville, et nous devons agir dans cette circonstance, comme si le major n'en savoit ou n'en devoit rien savoir. Au surplus, me dit-il, pour éviter tous les obstacles, tu viendras coucher avec moi demain, et nous irons ensemble au rendez-vous; et la besogne faite, nous verrons le parti que aurons à prendre; surtout, ajouta-t-il, point de foiblesse; on ne va pas manquer de te donner des conseils, de te faire des représentations, des prières, que sais-je! peut-être même répandra-t-on des larmes; car on t'aime, et on tremble pour ta vie. Mais j'espère que

Charles se souviendra que l'honneur marche avant tout, et que nous nous sommes jurés amitié à la vie et à la mort ».

« Fort bien, Messieurs, nous dit le lieute-
« nant qui prêtoit l'oreille et avoit entendu tout
« ce que le chevalier venoit de me dire. Ainsi
« vos amis ne sont plus rien et vous les ou-
« bliez; c'est donc à moi de prévenir le ma-
« jor? Ignorez-vous donc que le colonel est
« parent de Surville, que c'est lui qni l'a fait
« entrer au corps, et qu'il ne pardonneroit
« jamais au major, l'humiliation et peut-être
« le châtiment qu'auroit subi son cousin? Ainsi,
« par un amour-propre mal entendu, vous
« allez compromettre le plus brave, le plus
« digne et le plus respectable des hommes ».

Le chevalier. N'êtes-vous pas témoin, mon
« lieutenant, avec vingt autres personnes, de
« la conduite de Surville? ne sommes-nous pas
« provoqués dans les termes les plus insolens,
« sans qu'il puisse nous reprocher aucun tort
« réel envers lui? Il m'impute sa disgrace;
« mais n'ai-je pas, comme lui, partagé les
« reprocheses du major, comme lui, n'ai-je
« pas été humilié publiquement? Il se plaint
« d'avoir été abandonné par moi. A qui la
« faute? Il n'a tenu qu'à lui que nous conti-

« nuassions d'être amis. Je l'ai pressé, sup-
« plié de reconnoître ses torts, et de suivre
« mon exemple, il s'y est constamment re-
« fusé; et parce que j'ai cru devoir prendre
« un parti que l'honneur et ma conscience me
« prescrivoient également, il m'en fait un
« crime, me voue une haine implacable et
« demande du sang. Hé bien! puisqu'il lui en
« faut, il en aura; mais qu'il tremble, le per-
« fide; car en signant cette lettre, il a signé
« l'arrêt de sa mort!

« C'est-à-dire, répondit le lieutenant au che-
« valier, que vous êtes déterminé à aller au
« rendez-vous, et qu'aucune considération ne
« peut vous arrêter.

Le chevalier. Je vous en fais juge vous-même, mon lientenant ».

« En ce cas, Messieurs, c'est moi qui pro-
« noncerai, si vous le trouvez bon, dit Sophie,
« en s'avançant au milieu de nous.

Le chevalier. J'ai beaucoup de respect pour l'opinion des dames; mais je crois que la question qui s'agite ici n'est pas de leur compétence.

Sophie. Aussi, monsieur le chevalier ce n'est point mon avis que je vous proposerai de suivre, mais celui d'un homme qui connoît mieux que vous ce que l'honneur exige ou n'exige pas,

et à qui le vôtre est trop cher pour souffrir qu'il lui soit porté atteinte.

Le chevalier. Mademoiselle veut sans doute parler du major?

Sophie. Oui, Monsieur, et j'ose espérer que vous excuserez la liberté que j'ai prise de le faire prévenir. (*Elle remet un papier au lieutenant*).

Le chevalier. En ce cas, Charles, ce ne sera pas pour demain; car nous allons être prêchés, sermonés, peut-être même emprisonnés.

Le lieutenant. Vous l'êtes déjà, Messieurs; lisez cet ordre.

Il contenoit ce qui suit:

« De par le roi:

« Le lieutenant des grenadiers ***Saint-Charles*** « ne perdra pas de vue, pendant tout le jour, « messieurs de Camaille et Charles de Saint- « Hilaire, dont la garde lui est confiée; il les « conduira ce soir, à huit heures, par-devant « nous, pour recevoir nos ordres; et dans « le cas de refus desdits sieurs de Camaille et « Saint-Hilaire de se soumettre au présent « ordre, monsieur de Saint-Charles est au-

« torisé à en assurer l'exécution par tous les « moyens qu'il jugera convenables.

Angers, le 12 décembre.

DE MONTAZAN, major. »

Le chevalier. Il n'y a rien à dire à cela : nous sommes prisonniers dans toutes les règles. A vos ordres, mon lieutenant, qu'exigez-vous ?

Le lieutenant. Votre parole d'honneur, Messieurs.

Tous deux. Nous vous la donnons.

Sophie. Maintenant, Messieurs, c'est à moi à rendre votre prison agréable, puisque je suis, en quelque sorte, l'auteur de la disgrace qui vous arrive.

Moi. Une aussi jolie femme que vous, n'avoit pas besoin de recourir à l'autorité pour nous retenir auprès d'elle.

Sophie. Je n'aime ni les complimens, ni les fadeurs, monsieur Charles.

« Le lieutenant s'étoit retiré et le chevalier étoit allé rejoindre et conter des fleurettes à sa voisine de table. Sophie étoit restée, et elle avoit l'air de consentir à m'entendre.

« Belle Sophie ! lui dis-je, je crains d'avoir eu le malheur de vous déplaire.

« On me déplaît toujours, Monsieur, lorsqu'oubliant son devoir et ce que l'on doit au plus etimable de tous les hommes, on ne suit que de folles idées, et l'on n'écoute que des conseils extravagans. Que n'auroit-il pas pu arriver, Monsieur, si, à l'insçu du major, vous étiez allez vous battre demain matin avec ce méprisable Surville ? De deux choses l'une, où vous auriez été vainqueurs, le chevalier et vous, ou vous auriez succombé ? Dans le premier cas, quels désagremens ne causiez-vous pas au major ? Je sais que vous m'allez dire que vous étiez provoqués ; mais pensez-vous que le colonel, qui a de grands ménagemens à garder avec la famille de sa femme, vous eût jugés avec une grande impartialité ? et en supposant qu'il eût été obligé de le faire, croyez-vous qu'intérieurement il eût pardonné au major l'humiliation qu'il a fait subir chez lui à son parent, et la protection qu'il vous a accordée dans cette circonstance ? Non, Monsieur, les hommes sont hommes avant d'être justes, et à la confiance et l'harmonie qui doivent exister entre les chefs d'un corps, auroient succédé des manières froides, des airs de hauteur que

le major n'eût pu supporter, il se seroit retiré du service, et auroit peut-être perdu les avantages qu'une vie pleine d'honneur, et quarante années de service lui ont incontestablement acquis. Apprenez de moi, Monsieur, qu'il est toujours dangereux de se livrer à ses passions, et que si nous n'avons pas la force d'y résister, nous ne sommes jamais excusables d'en rendre les autres victimes, et surtout lorsque nous n'avons aucun moyen de réparer le tort que nous leur faisons ».

« Maintenant, Monsieur, je vous suppose vaincus, vous et le chevalier, tués ou dangereusement blessés. Quel spectacle pour le pauvre major! Ah! je vois d'ici ses craintes, sa douleur, son désespoir. Si vous saviez tout ce qu'il m'a dit de vous, comme il vous est attaché et jusqu'à quel point il vous aime. Non, Monsieur, il n'y a qu'un monstre qui pourroit être insensible à tant d'amitié, à tant de tendresse; et si je pouvois imaginer que vous dussiez être un jour ce monstre-là, je vous le déclare, je ne vous reverrois de ma vie. Mais, que vois-je! vous êtes ému;... des larmes s'échappent de vos yeux!... Ah, je ne me suis point trompée; oui, je le vois: Charles est bon, sensible, généreux; il sera fidèle à l'amitié, à l'amour,

et je n'aurai qu'à m'applaudir de mon choix.... — O ciel! qu'ai-je entendu !... Quoi ! divine Sophie, seroit-il vrai? — Oui, mon ami, je ne cherche point à m'en défendre, je vous crois digne de cet aveu; mon cœur paie le vôtre du plus tendre retour. — Ah! Sophie, vous faites de moi le plus heureux de tous les mortels. Non, je ne puis suffire à mon bonheur!... Mes forces m'abandonnent !.... Ah, je le sens, on peut donc aussi mourir de plaisir ! »

« Effectivement, je n'étois plus à moi, ma tête étoit perdue, mes genoux fléchissoient; et peut-être aurois-je entièrement perdu connoissance, si Sophie ne se fût hâtée d'ouvrir la croisée, de me faire respirer des sels et d'appeler du secours. Dans un instant j'eus huit à dix personnes autour de moi, auxquelles j'eus bientôt donné le change sur la cause de mon indisposition; il n'y eut que le chevalier qui ne s'y trompa pas, et qui me railla impitoyablement sur mes prétendues palpitations de cœur; mais j'étois trop heureux pour lui en vouloir, et après avoir rassuré tous ceux qui m'entouroient, je rejoignis la société, qui rioit et s'amusoit beaucoup aux dépens de monsieur le maire et de sa femme, dont la plaisante visite chez le major avoit été racontée par le chevalier.

« On étoit au moment de faire de la musique et de répéter quelques scènes d'une comédie nouvelle qu'on devoit donner dans deux ou trois jours, lorsqu'un domestique vint annoncer le major. Qu'on juge de ma surprise et de celle de tous ceux qui savoient ce qui s'étoit passé chez lui la veille entre le chevalier, moi et Surville, lorsque nous vîmes entrer ce dernier avec le chevalier de Villers !

Le major. Excusez-moi, monsieur le directeur, messieurs, mesdames, que je ne dérange personne. J'avois chez moi deux prisonniers qui s'ennuyoient beaucoup, et comme leur cas est graciable, j'ai voulu adoucir leur captivité en les amenant chez vous prendre part aux plaisirs qu'on goûte toujours au sein des lettres, des arts et de l'amitié.

Le chevalier me parlant bas à l'oreille. C'est une affaire finie, je le vois; au lieu de nous couper la gorge, nous allons nous embrasser. Pour moi cela m'est assez égal; mais à cause de toi, j'aime mieux que cela finisse de cette manière.

Le directeur. Tous ceux que monsieur le major honore de sa protection, sont sûrs d'être toujours bien reçus chez moi.

Le major. Ce sont messieurs de Surville

et de Villers que j'ai l'honneur de vous présenter.

Le directeur. Ces messieurs sont les bienvenus, et je désire que ma maison leur soit agréable ».

Pendant ce petit dialogue, j'étois allé avec le chevalier saluer le major qui nous avoit tendu la main.

Le major. Hé bien, mes enfans, vous ne m'attendiez pas; j'aime à surprendre mon monde.

Moi. Il est vrai, mon major; aussi le chevalier et moi nous nous disposions à aller prendre vos ordres immédiatement après le concert.

Le major. Ces messieurs m'étoient venus voir, j'ai pensé qu'ils trouveroient plus de plaisir ici que chez moi.

Le chevalier à Surville. M. de Surville, j'allois répondre à votre lettre.

Surville. Et moi, chevalier, je suis venu vous la demander.

Le chevalier. Ceci exige une explication.

Le major. Qui aura lieu chez moi, monsieur; en attendant remettez toujours la lettre?

Le chevalier. Puisque vous l'ordonnez, mon major, la voilà.

Surville prenant la lettre et la jetant au feu. Je voudrois ne l'avoir jamais écrite.

Le major. En voilà assez pour le moment, messieurs; ici nous nous devons à la société, ce soir vous vous rendrez tous ensemble chez moi ».

« Je devois à Sophie compte de ce qui venoit de se passer. L'arrivée du major l'avoit un peu surprise, et elle n'avoit pas perdu un de nos mouvemens ; mais l'action de Surville l'avoit éclairée, et lorsque je m'approchai d'elle, elle étoit dans un contentement inexprimable : « Enfin, me dit-elle, je n'aurai donc plus à trembler pour vos jours, mon cher Charles. Ah! combien j'ai à me féliciter de la démarche que j'ai faite, puisqu'elle a eu des résultats aussi heureux! Si vous saviez combien j'ai souffert depuis hier! Mon ami, il est impossible de s'en faire une idée. Non, il n'y a que votre amour qui puisse m'en dédommager. Et ce bon major! comme il est respectable à mes yeux! Comme je l'aime, comme je l'honore! Et vous, comme vous devez aussi l'aimer et l'honorer! Ah! Charles, si votre cœur se fermoit

un jour à la reconnoissance que vous lui devez, vous perdriez au même instant et mon estime et mon amour! — Plutôt mourir cent fois, que d'être jamais ingrat. — Votre Sophie ne changera jamais. — Charles est à vous pour la vie! »

« Pendant que je me livrois au doux plaisir d'être avec ma Sophie, le chevalier et Surville s'étoient rapprochés, et l'explication qu'ils avoient eue ensemble avoit été suivie d'une parfaite reconciliation. Sophie les apercevant venir se retira, et le chevalier s'aprochant de moi, me présenta Surville, à qui, sans lui donner le temps de parler, je pris la main, et en lui disant que mon cœur ne conservoit contre lui aucun ressensiment, et que j'avois, en quelque sorte, à me féliciter de nos différends, puisqu'ils me procuroient l'occasion de faire un nouvel ami; puis sans attendre sa réponse, je l'engageai à se réunir à la société qui commençoit à se former un petit concert qui nous mena assez tard, et que je fus obligé de quitter, pour aller faire préparer un petit souper que le major voulut nous donner ce soir-là, et après lequel nous nous quittâmes, le chevalier et moi, parfaitement reconciliés avec Surville.

Je vécus depuis en assez bonne intelligence avec lui.

« Le lendemain matin j'entrai dans la chambre du major, suivant mon usage : il étoit encore au lit. « Charles, me dit-il en m'ordonnant d'approcher et de m'asseoir : il est temps que je sache qui vous êtes, et quels motifs vous ont forcé à cacher votre nom et votre naissance. — Qu'exigez-vous de moi, mon major ? — Rien que ce que l'amitié commande. Vous m'avez parlé de fautes graves ; quelles qu'elles soient, vous pouvez compter sur mon indulgence. — Ah ! sans doute votre amitié m'est bien chère ; mais je crains encore davantage de perdre votre confiance et votre estime. — Songez que vous perdez l'une et l'autre, si vous vous obstinez à garder un plus long silence. — Hé bien, monsieur le major, je vais parler ; et si j'éprouve le malheur que je redoute le plus, si vous m'ôtez votre protection, si vous me chassez de votre présence, il me restera du moins la consolation de vous avoir fait le plus grand de tous les sacrifices. — Ne t'ai-je pas dit, mon cher Charles, que j'aurai toujours pour toi les entrailles d'un père et le cœur d'un ami ? »

« Enfin, j'eus la force de révéler au major mon nom et ma naissance. J'entrai avec lui dans tous les détails de mon enfance et de ma première éducation. Passant ensuite à mon séjour au collége de la Flèche, je lui fis l'aveu de mon vol, de ma fuite de cette ville, et de toutes les circonstances qui l'avoient suivie jusqu'au moment où mon heureuse étoile me fit entrer dans son régiment, et d'y rencontrer un protecteur dont les bienfaits ne sortiroient jamais de mon cœur, ni de ma mémoire, dans quelque situation que le sort me placât désormais.

Lorsque j'eus fini, je tombai dans la situation d'un criminel qui vient de faire l'aveu de son crime; et le major pouvoit être comparé au juge qui va prononcer l'arrêt. Rompant enfin le silence, il me dit : « Charles, les fautes que vous venez de me révéler sont bien grandes et doivent rester dans un éternel secret. Un homme, même coupable d'un crime, peut se reconcilier avec la vertu, et vous en fournissez la preuve; mais il n'en est pas ainsi de l'honneur. Plus sévères que Dieu, les hommes ne le rendent point à celui qui l'a perdu. Cependant, mon ami, gardez-vous de penser que je vous range dans la classe de ces êtres vils et dégradés, à qui il ne reste en partage que la

honte et l'infamie, je vous crois, au contraire, né pour aimer et chérir la vertu, et votre conduite, depuis que je vous connois, me le prouve jusqu'au dernier degré d'évidence. Vous ne fûtes donc qu'égaré, et cet égarement fut plutôt le résultat de votre mauvaise éducation, que le fruit d'"un cœur pervers et corrompu. Vous pleurez !... bien, mon fils ; car ces larmes sont celles du repentir, et le repentir est un des dons les plus précieux que le ciel ait pu nous faire ; mais rassurez-vous, vos fautes sont plutôt celles de votre père que les vôtres. Pour lui il est coupable devant Dieu et devant les hommes; et si un fils pouvoit haïr l'auteur de ses jours, vous seriez excusable d'éprouver ce sentiment pour le vôtre. Ainsi, mon ami, cessez de vous affliger, et croyez que loin d'avoir perdu mon estime, vos malheurs et la franchise de vos aveux vous ont encore acquis plus de droits à ma tendresse et à mon amitié ».

« Le major me parla ensuite de ma famille : il me dit qu'il alloit s'informer secrètement où étoit mon oncle ; et que la première chose à faire, étoit de savoir quel avoit été le résultat de mon aventure de la Flèche : il me conseilla encore de me répandre le moins possible dans la société, malgré mon changement de nom

et celui de mes traits, qui n'étoient plus les mêmes depuis la balafre que j'avois reçue. Enfin, il m'assura qu'il alloit tout employer pour me reconcilier sinon avec ma famille, du moins avec mon oncle; et que dans tous les cas, il ne m'abandonneroit jamais.

« Ceux de mes lecteurs qui, comme moi et dans des circonstances plus ou moins graves, ont eu le courage d'avouer leurs fautes, peuvent seuls se faire une idée de ma situation en quittant le major : mon cœur étoit dans la joie, et je nageois dans un océan de bonheur ; il me sembla que je venois non-seulement de m'anoblir à mes propres yeux, mais encore à ceux des autres ; et si je ne pouvois perdre le souvenir de mon crime, du moins ce souvenir ne faisoit-il naître dans mon cœur aucun sentiment pénible et humiliant, et n'y laissoit-il que la résolution d'être désormais fidèle à l'honneur et à la probité. Auguste et sainte vérité ! si tous les hommes connoissoient le bonheur de ceux qui t'honorent et obéissent à tes lois, il y a long temps que le mensonge, père de presque tous les crimes, seroit exilé de la terre.

« Ma destinée étoit entre les mains du major, et je ne pouvois la confier à des mains plus habiles et qui me fussent plus chères; aussi je ne

m'occupai plus que des devoirs de mon état et de mon amour. Tous les jours je voyois Sophie, et tous les jours je l'aimois davantage. D'après les conseils du major, j'allois rarement au spectacle, dont elle faisoit les délices, mais lorsqu'elle ne jouoit pas, je passois la soirée chez elle, où elle n'admettoit qu'un petit nombre d'amis, avec lesquels nous faisions de la musique. Le chevalier, qui avoit réussi à plaire à mademoiselle *Saint-Yves*, une des actrices de la troupe, pour laquelle Sophie avoit beaucoup d'amitié, étoit de nos petites réunions, où il apportoit un fond de gaîté inépuisable, et c'est ainsi que les plus beaux momens de ma vie se passoient au sein de l'amour, des arts et de l'amitié.

« Cependant il manquoit quelque chose à mon bonheur. Sophie m'aimoit, et je ne pouvois douter de son amour; mais je n'avois pu, jusqu'à ce jour, en obtenir d'autre assurance que celle que j'avois reçues de sa bouche. Le spectacle du bonheur du chevalier irritoit mes désirs, et je ne pouvois réussir à les faire partager à Sophie. Un jour qu'elle étoit seule, je devins pressant, et je portai mes entreprises jusqu'à la témérité. Déjà ses charmes étoient en mon pouvoir, et je me croyois certain de mon triomphe, lorsque faisant un dernier effort et

se dégageant de mes bras qui n'osèrent employer plus long-temps la violence, elle se précipita vers la croisée d'où elle m'ordonna de sortir, et de ne jamais reparoître en sa présence, en m'accablant des reproches les plus amères. J'essayai en vain de me justifier, j'eus recours aux larmes, aux protestations, tout fut inutile ; Sophie fut inexorable, et comme je n'obéissois point à l'ordre de me retirer, elle entra dans une chambre voisine en me lançant un regard si plein de colère et de mépris, que je demeurai dans une sorte d'anéantissement dont je ne serois vraisemblablement pas sorti de sitôt sans le chevalier qui venoit d'arriver, et que Sophie avoit envoyé vers moi avec ordre de m'emmener.

« J'étois consterné, désespéré. Le chevalier ne me quitta point. Il ignoroit ce qui s'étoit passé entre moi et Sophie, car elle ne lui avoit rien dit, si ce n'est que j'étois le plus lâche et le plus perfide de tous les hommes. Mais lorsque je l'eus instruit, il me dit que la conduite et la colère de Sophie ne l'étonnoient point, qu'elle ne ressembloit pas à la plupart des autres femmes, et que si je l'avois consulté, il m'auroit conseillé de tenir une conduite toute différente. Cependant, ajouta-t-il, comme elle t'aime, je

ne crois pas que son ressentiment soit de longue durée. Au surplus, compte dans cette circonstance-ci, comme dans toutes les autres, sur toute mon amitié, et sois sûr que j'emploierai auprès de ta Sophie tout ce qui me paroîtra nécessaire pour te faire rentrer en grace. Il me quitta en me promettant de revenir le lendemain me faire part de ce que lui auroit dit Sophie, à qui il comptoit parler au spectacle.

« Effectivement le chevalier étoit dans ma chambre dès le lendemain matin. Il avoit vu Sophie. Elle ne m'a pas d'abord parlé de toi, me dit cet aimable ami, mais je me suis bien aperçu qu'elle en mouroit d'envie, ce que je me suis bien gardé de faire. Voyant que je m'obstinois à garder le silence, elle m'a demandé ce que j'avois fait de toi. Je lui ai repondu que je t'avois laissé dans ta chambre. — Et vous l'avez quitté, m'a-t-elle dit vivement? — Oui, mademoiselle, il a désiré écrire, et être seul. — Il est des circonstances où il ne faut jamais quitter ses amis. — Je le verrai dès demain matin. — Il vous parlera sans doute de moi, de son indigne procédé. Il vous engagera peut-être à me voir, à me parler, à plaider en sa faveur, soins surperflus, M. le chevalier; vous lui direz que je ne veux le revoir de ma vie.

— Pauvre Charles ! quel sera son désespoir ! — Il n'a pas craint de m'outrager, de me traiter comme les femmes les plus viles. — Je connois son amour et son respect pour vous. C'est une erreur des sens à laquelle son cœur est étranger et le vôtre, belle Sophie, n'est pas fait pour éprouver le sentiment pénible de la haîne. — L'ingrat !... moi qui l'aimois si tendrement !.. » En ce moment elle a été obligée de me quitter, mais elle n'a pu m'empêcher de me laisser voir jusqu'à quel point elle étoit attendrie. Je l'ai vue prendre son mouchoir et le porter à ses yeux. Femme qui pleure est à demi vaincue. Ainsi, tranquillise-toi, car je t'assure qu'elle est prête à te pardonner. Une lettre pleine de regrets pour le passé, de protestations pour l'avenir, bien tendre et bien respectueuse, achevera de la vaincre, et si elle refuse de la recevoir de moi, je la lui ferai remettre par mademoiselle de Saint-Yves qui, comme tu le sais, a beaucoup d'empire sur son esprit.

« J'en avois une toute prête que je remis au chevalier. Il me promit de la lui remettre, et me quitta pour aller chez mademoiselle Saint-Yves, avec laquelle il pensa qu'il étoit nécessaire de s'entendre pour ménager ma réconciliation avec Sophie.

« Le chevalier venoit de sortir lorsque le major me fit dire de passer dans sa chambre. Il étoit à la cheminée et tenoit plusieures lettres à la main. » Charles, me dit-il, j'ai reçu des nouvelles qui vous concernent, elles sont aussi satisfaisantes que nous pouvions le désirer. Puisque votre affaire n'a eu aucune suite, grace à la discrétion du principal du collége qui, sans doute, par égard pour votre oncle, et peut-être aussi par indulgence pour votre extrême jeunesse, s'entendit avec le bon horloger pour ensevelir votre faute dans une éternel oubli. Vous passez seulement pour vous être échappé du collége, et ces sortes d'étourderies ne déshonorent pas. Cependant votre oncle fut instruit de votre fuite et des motifs qui l'avoient déterminée ; on ne jugea pas devoir lui en faire un mystère, à raison des liens du sang qui l'attachent à vous, et de l'intérêt qu'il avoit à savoir ce que vous étiez devenu. Vous verrez, par la lettre que je reçois de lui, qu'il avoit résolu, dans son courroux, de vous abandonner à votre destinée. Mais la lettre que je lui ai écrite, et le bon témoignage que je lui ai rendu de vous, ont disposé son cœur à l'indulgence, et s'il ne vous rend pas encore toute sa tendresse, du moins il vous laisse l'espérance de la recou-

quérir lorsque le temps et la sagesse de votre conduite l'auront rassuré sur vos erreurs passées. Votre oncle, en me transmettant tous ses droits et toute son autorité sur vous, désire encore que vous continueiez de servir au régiment, en qualité de sergent, jusqu'à ce que vous ayez mérité qu'on fasse quelque chose de plus pour vous. » En finissant, le major me donna les deux lettres qui contenoient tous ces détails, et lorsque je les eus lues, il les jeta au feu, dans la crainte que, par une indiscrétion, ou un événement quelconque, elles ne vinssent à tomber dans des mains étrangères.

« Il m'est impossible d'exprimer le délire de ma situation, après la lecture de ces deux lettres. Quoiqu'il se fût écoulé près de cinq années depuis ma fuite du collége, et malgré le changement de mes traits, celui de mon nom et la protection du major, je n'avois jamais joui d'une parfaite sécurité, et indépendamment de la crainte que j'avois d'être reconnu, j'éprouvois le plus cruel de tous les supplices, en songeant à ce que j'étois, au lieu de ce que j'aurois pu être, et surtout aux sacrifices que j'avois été obligé de faire pour conserver ma liberté, sans pouvoir recouvrer mon honneur. Rien ne peut donc exprimer la joie que j'é-

prouvois dans ce moment, elle étoit au comble. J'allois et venois comme un homme qui a perdu la raison, et il ne falloit rien moins que la présence et les discours de mon cher et respectable protecteur pour me rendre à moi-même.

« Ces heureuses nouvelles m'occupèrent jusqu'au retour du chevalier qui monta chez moi en sortant de la répétition. Il avoit vu Sophie qui d'abord avoit refusé de prendre ma lettre; mais enfin, vaincue par les instances de mademoiselle de Saint-Yves, par le tableau que lui fit le chevalier de mes regrets et de mon désespoir, si elle persistoit à m'éloigner plus long-temps de sa présence, et peut-être encore plus par son cœur, elle consentit à lire la lettre. Elle n'a pu, me dit le chevalier, résister à la chaleur de tes expressions ni à celle de ton repentir, et cette réponse qu'elle m'a remise pour toi, renferme ton pardon. Allons, tiens-toi prêt. Je viendrai te prendre après dîner, car Sophie m'a donné la permission de te conduire à ses pieds. — Voici ce qu'elle m'écrivoit.

« MONSIEUR,

« Mon amour étant fondé sur l'estime que « vous m'aviez inspiré, la vôtre faisoit toute « ma gloire. En m'enlevant cette illusion, vous

« avez détruit tout mon bonheur, et je de-
« vrois peut-être ne plus vous regarder que com-
« me l'ennemi de mon repos. Mais vous dites,
« et vos amis répètent, que vous êtes repen-
« tant, et que le cœur n'entra pour rien dans
« une conduite dont vous avez tant à rougir,
« et dont j'ai tant à me plaindre. Si je n'écou-
« tois que ma raison, je ne vous reverrois plus;
« mais mon cœur, plus indulgent, consent
« que je vous pardonne. Venez donc, mon
« ami, rassurer celle qui n'a jamais mieux
« senti jusqu'à quel point vous lui étiez cher,
« que dans l'instant où elle s'est crue obligée
« de renoncer à vous.

« Sophie. »

« Pour se figurer ma joie, mon transport, il faut avoir une idée de mon amour pour Sophie. Je relisois sans cesse la lettre de Sophie, et je la couvrois des baisers les plus passionnés. Lorsque le chevalier étoit entré chez moi; j'écrivois une lettre à mon oncle, je voulus la terminer pour la remettre au major à qui je l'avois promise; mais tels étoient dans ce moment le trouble de mes sens et la confusion de mes idées, que je ne pus jamais y réussir. Cependant le grand air et une exercice violent auquel je me livrai,

me rendirent un peu de calme, et je recouvrai assez de tranquillité pour m'occuper des détails d'un dîner que le major donnoit ce jour là à plusieurs de ses amis.

« Enfin je revis Sophie ; dès qu'elle m'aperçut, elle me tendit la main que je couvris de mes larmes. Je voulus parler, mais j'étois tellement ému que je ne pus articuler que quelques mots. Mon ami, me dit-elle, quittez cette posture, (je m'étois mis à ses genoux,) et écoutez moi. Je ne vous ferai point de reproches sur la conduite que vous avez tenue avec moi. Si elle a été pour moi la source de bien des peines, elle m'a aussi fait éprouver combien il est doux de pardonner à ce qu'on aime. Mais, d'un autre côté, elle m'a éclairé sur l'avenir. Peut-être aurois-je dû écouter les conseils du major, mais il exigeoit un sacrifice que mon cœur n'étoit plus en état de faire, et il ne dépendoit plus de moi de ne pas vous aimer. Depuis, cet amour s'est accru, et les progrès du vôtre sont devenus si effrayans pour moi, qu'il devient nécessaire de prendre des mesures qui puissent nous rassurer l'un et l'autre.

« Je sais que vous ne pouvez disposer de vous, et je ne puis pas davantage disposer de moi-même. S'il en étoit autrement, mon ami, vous

n'auriez point à rougir du don de ma main, car je ne suis point née dans la profession que j'exerce; elle a été seulement pour moi un refuge assuré contre la plus affreuse de toutes les tyrannies, et c'est le désir de conserver mon honneur qui m'a jeté dans un état où l'on pense assez généralement, et assez souvent injustement, qu'il est impossible de le conserver. Le directeur chez lequel vous me voyez n'est point mon parent. Comme il venoit tous les jours chez mon oncle, il prit beaucoup d'amitié pour moi. Ce fut lui qui m'éclaira sur les dangers que je courois, et une tentative que fit mon perfide parent, quelques jours après l'avis que m'avoit donné le directeur, ne me laissa d'autre choix que celui de la fuite, ou de retourner chez un beau-père qui, non content de m'avoir enlevé ma fortune, m'avoit encore fait éprouver chez lui les plus durs traitemens. Je pris donc le parti de la fuite, qu'une circonstance imprévue favorisa de la manière la plus heureuse. Mon ami, le directeur, fut chargé d'aller organiser un théâtre françois à Amsterdam. Il me permit de le suivre, et je n'ai jamais eu à me repentir de m'être mise sous sa protection, car j'ai constamment trouvé dans son cœur les sentimens et la tendresse d'un

père et d'un ami. Nous restâmes un an entier en Hollande, mais l'entreprise n'ayant point répondu, à raison du préjugé national, aux espérances de ceux qui l'avoient formée, nous fûmes obligés de revenir en France. J'appris, à mon retour, qu'on s'étoit peu occupé de ma fuite. Le directeur, après avoir consulté d'habiles avocats, m'offrit de me mettre sous la protection des lois, et de pourvoir à tous mes besoins. Mais, outre que je craignois encore de redevenir l'objet de nouvelles persécutions, j'avois pris tant d'amitié pour mon respectable bienfaiteur, et contracté tant de goût pour mon état, que je ne pus me déterminer à d'aussi grands sacrifices. Je refusai donc les offres du directeur, et j'ai continué à vivre sous la tutèle d'un homme dont les soins paternels ne se sont jamais démentis pour moi d'un seul instant. Je vivois donc heureuse et tranquille, à l'abri de la protection que la providence avoit daigné m'accorder, lorsque le hasard, ou plutôt ma destinée, vous a offert à ma vue. Jusqu'à ce moment j'avois résisté aux attaques de tous les hommes, et il ne m'étoit jamais venu dans l'idée que l'un d'eux pût jamais être nécessaire à mon bonheur. En vous voyant, mon ami, tout mon système d'indif-

férence s'est écroulé. Mon cœur, sans perdre ses anciennes affections, en a éprouvé de nouvelles, et vous en avez été l'objet. Ce cœur est, en quelque sorte, allé au devant du vôtre, et lorsque vous m'avez dit que vous m'aimiez, je vous ai répondu, avec la même franchise, que je vous aimois. Mais, depuis ce moment, j'ai réfléchi que nous avions tous deux agi avec une inconséquence égale. Vous, sans vous occuper de l'avenir, vous vous êtes livré à toute l'impétuosité du penchant que vous éprouviez pour moi; et moi, aussi peu prévoyante que vous, je me suis laissé séduire par le charme du sentiment qui m'entraînoit vers vous. J'ai voulu revenir sur mes pas, mais l'effort est impossible. D'un autre côté, la vivacité de vos désirs me prouve l'inutilité de ceux que vous feriez pour renoncer à moi. Je me suis donc demandé, et j'ai donc cherché ce que nous avions à faire pour concilier, tout à la fois, le devoir, l'honneur et les intérêts de notre amour.

« Selon les lois, nous ne pouvons disposer de nos personnes, sans le consentement de nos parens. Quant aux miens, ils ont perdu tous les droits que la nature leur avoit donnés sur moi. Je n'ai plus de mère. Les mauvais trai-

temens que me fit subir son mari, me forcèrent à chercher un asile chez le frère de mon père. Je comptois trouver un protecteur, je ne rencontrai que le plus lâche, le plus vil des séducteurs. Ces deux hommes ont brisé eux-mêmes le sceptre qu'ils tenoient de la nature et des lois, et je ne leur reconnois plus aucune autorité sur moi. Je pourrois donc justifier aisément le parti que je prendrois de me donner à vous. Mais, mon ami, si je me trouvois assez d'amour et de courage pour vous sacrifier des conventions reçues, ma réputation et ma gloire, si j'avois assez de confiance en vous pour vous rendre dépositaire de mon bonheur, et pour ne pas même entrevoir, de votre part, la possibilité de l'inconstance et de l'abandon; je dois vous en faire l'aveu, il ne me seroit pas de même possible de me soustraire à l'empire que la religion exerce sur ma conscience. N'allez pas croire que je cède ici à un préjugé; n'essayez pas de me prouver que je suis l'impulsion de craintes chimériques et imaginaires, non, mon ami, j'obéis tout simplement à un sentiment qui dérive de la conviction, sentiment que vous ne réussiriez jamais à bannir de mon cœur, et qui me dit que dans vos bras, et au milieu de vos plus vives caresses, j'éprou-

verois tous les remords du crime. Ainsi donc, je ne puis être à vous tant qu'un ministre des autels n'aura pas reçu vos sermens et les miens. Je sais que ces sermens ne sont rien pour les hommes quand ils ne sont pas faits en présence, et sous l'autorité des lois; je sais qu'il dépendra de vous de me trahir, de m'abandonner, et d'être impunément parjure; mais si je m'expose à rougir devant les hommes, à encourir leurs mépris, à être en butte à leurs humiliations, du moins je serai en paix avec ma conscience, et je n'aurai point à craindre que le remords vienne déchirer ce cœur qui aura bien assez à gémir de vos perfidies. Ainsi, mon cher Charles, ce n'est que par un mariage secret que nos destinées peuvent être unies. A ce prix, vous pouvez disposer de moi, me rendre heureuse toute la vie, ou me rendre la plus à plaindre et la plus infortunée de toutes les femmes. Vous pouvez maintenant prononcer sur mon sort. »

« Ton sort, mon adorable Sophie, lui dis-je, en tombant à ses pieds, ah, qui ne l'enviera pas s'il est tel que mon cœur le désire! Quoi, lorsque tu fais de moi le plus heureux de tous les hommes, peux-tu douter que je ne veuille pas te rendre la plus heureuse de toutes les

femmes. Ah ! Sophie, Sophie, que tes soupçons, que tes craintes ont affecté douloureusement mon ame ! moi perfide.... moi parjure.... Ah ! plutôt périr mille fois que d'en concevoir un seul instant la pensée !... Sophie, écoute-moi ; tu parles de ce Dieu qui recevra nos sermens. Hé bien ! c'est par lui, c'est par toutes les merveilles de sa création, c'est par ce feu qui m'anime et m'inspire que je jure de t'être toujours fidèle. Oui, Sophie, et j'en atteste tous les nobles sentimens de ton cœur, Charles sera ton époux, et la mort seule pourra rompre des liens consacrés par le plus tendre et le plus sincère amour, et resserrés par les plus doux, comme par les plus saints de tous les devoirs.

« Au bout de huit jours nous fumes unis secrètement par un ecclésiastique qui, avant de nous donner la bénédiction nuptiale, exigea de nous la promesse de ratifier un jour, devant les hommes, les sermens que nous venions de prononcer devant Dieu. Cette promesse et la cérémonie qui en fut la suite furent consignées dans un acte que je signai, ainsi que Sophie, et que souscrivirent, comme témoins, le chevalier et un de ses amis, car nous n'avions pas jugé à propos de mettre le major et le directeur dans notre confidence.

Me voilà donc l'heureux amant, l'heureux époux de Sophie ! Que de charmes, que d'attraits je trouvois dans sa possession ! Quel heureux assemblage de tous les dons de l'esprit et de toutes les qualités du cœur ! Le mien étoit si plein de son bonheur qu'il ne pouvoit y suffire, et ma félicité dépassoit tellement l'étendue de mes forces morales et physiques, qu'elle auroit pu remplir dix existences comme la mienne.

Jours de bonheur qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! vous vous êtes écoulés ou plutôt évanouis comme un songe ! Printemps de ma vie que tu as été de courte durée ! tu me caressois, et je croyois être à l'abri de tous les coups du sort, et tandis que je me berçois des plus douces illusions, tandis que mon imagination ne voyoit le terme de mon bonheur que dans mon dernier soupir, une inexorable destinée préparoit les événemens qui devoient s'appesantir sur moi, me flétrir pour jamais, et faire de moi le plus à plaindre et le plus infortuné de tous les hommes !

Il y avoit trois mois que j'en étois le plus heureux, lorsque le colonel arriva au régiment. A une grande fortune et à un grand nom, ce seigneur joignoit tous les défauts de

son âge et d'une éducation négligée. Son arrivée au corps fut le signal du relâchement dans la discipline, et de désordres de toute espèce, contre lesquels l'autorité du major étoit insuffisante. Tous les jours nous étions assaillis de réclamations et de plaintes sur lesquelles nous ne pouvions donner aucune satisfaction, parce que le colonel intervenoit toujours avec son autorité, pour faire cesser les poursuites. Les bons officiers étoient témoins de tous ces désordres, mais ils se contentoient de gémir, et gardoient le plus profond silence, en attendant que quelque heureuse circonstance vînt nous débarasser d'un homme que ses folies et sa conduite scandaleuse rendoient indigne du commandement.

Le major m'avoit recommandé beaucoup de circonspection, et au chevalier près, qui malgré le torrent, venoit toujours me voir, je vivois dans la plus grande obscurité, et ne sortois que pour aller chez Sophie que j'accompagnois très-rarement au spectacle; je rentrois ensuite chez le major où la lecture et le travail achevoient de remplir tous mes instans.

Depuis quelque temps je m'étois aperçu de quelque altération dans le caractère de Sophie. Elle étoit bien toujours tendre avec moi,

mais à cette douce gaîté qui lui étoit naturelle, avoit succédé un air de tristesse et de mélancolie dont je ne pouvois deviner la cause, quelques efforts que je fisse pour la connoître. Ne pouvant soupçonner la tendresse de Sophie, je ne savois plus à quel parti m'arrêter, lorsque le hasard me fit découvrir ce que j'avois employé tant de soins à savoir. Je sortois un soir de chez ma femme que j'avois laissée chez elle, et j'étois sur le point de gagner la rue, lorsque je donnai du pied dans un corps que je reconnus bientôt être celui d'un homme C'étoit un domestique du colonel, il étoit ivre-mort. En le relevant, je m'aperçus qu'il tenoit une lettre à la main. Qu'on juge de mon étonnement, de ma surprise ! elle étoit adressée à Sophie : éperdu, tremblant de crainte, et éprouvant déjà tous les tourmens de la jalousie, je restois immobile et ne savois quel parti prendre. Enfin je me décidai à remonter chez ma femme auprès de laquelle j'arrivai à demi-mort. D'abord alarmée, mais ensuite bientôt éclairée par la fatale lettre que je lui présentai, sans avoir la force de lui parler, elle la prit, la décacheta, et me la donna à lire. Si cette lettre excita toute ma colère et mon indignation, elle calma du moins ma dou-

leur, en faisant disparoître les soupçons affreux qui s'étoient emparés de mon cœur. Ce fut alors que Sophie me dévoila toutes les persécutions que le colonel lui faisoit éprouver depuis plus d'un mois, et dont elle m'avoit fait mystère jusqu'à ce moment, dans la crainte de troubler ma tranquillité, et de me porter à quelqu'acte de violence qui auroit pu compromettre ma sûreté. C'étoit là la cause du changement que j'avois aperçu dans son humeur. Le colonel insistoit, menaçoit, et sans le hasard qui m'avoit instruit, elle ne voyoit plus d'autre moyen que de s'adresser au major, à qui elle auroit révélé et nos amours et notre hymen secret, et la conduite du colonel. Elle me montra ensuite plusieurs de ses lettres; toutes décelloient la passion la plus violente, mais les deux dernières annonçoient un homme au désespoir, et capable de se porter aux dernières extrémités, pour satisfaire ses désirs. Dans l'une il lui écrivoit qu'il avoit appris qu'il avoit un rival dont, disoit-il, il sauroit bien se défaire, si elle continuoit à le recevoir chez elle. A toutes ces lettres, à toutes ces instances, Sophie n'avoit opposé que le silence. Mais pressée un jour au théatre par le colonel, et de manière à ne pouvoir se

dispenser de lui répondre, elle s'étoit bornée à lui dire qu'elle n'auroit jamais aucune liaison avec un homme marié. Cette réponse loin de mettre un terme à ses persécutions, n'avoit fait que l'irriter davantage, et il étoit aisé de voir par ses lettres qu'il étoit déterminé à tout entreprendre plutôt que de renoncer à ses odieuses prétentions.

Rassuré sur le cœur de Sophie, nous ne nous occupâmes que des mesures que nous avions à prendre. Dans le premier moment de la colère, et sans la position dans laquelle je me trouvois, je n'aurois pas balancé sur ce que j'avois à faire; mais Sophie étoit là, c'étoit mon épouse, déjà elle portoit dans son sein un gage de mon amour; elle étoit suppliante. Le moyen de se refuser aux désirs, aux volontés d'une femme adorée? nous convînmes qu'elle écriroit une lettre au colonel, pleine de force et de raison, et que je suspendrois mes visites, jusqu'à ce que nous sussions quel effet elle auroit produit.

Cette lettre étoit pleine d'égards et de respects, mais détruisoit en même temps toutes les espérances que le colonel auroit pu conserver. J'en attendois le succès le plus heureux, et nous croyions même déjà l'avoir obtenu, mais cet homme vicieux et pervers, croyant que j'étois

le seul obstacle à l'accomplissement de ses infâmes desseins, resolut de se défaire de moi à la manière des lâches, c'est-à-dire de m'assassiner. Un soir que, plein de sécurité, je sortois de chez Sophie, je me sentis porter un coup d'épée dans la hanche, mais qui à raison du mouvement que je faisois pour me porter en avant, ne put pénétrer dans l'intérieur, j'aperçus au même moment un homme couvert d'un manteau qui cherchoit à fuir, malgré l'obscurité, la vivacité de sa course et ma blessure, je ne tardai pas à le joindre, c'étoit le colonel. A sa vue, je ne pus maîtriser ma fureur et mon ressentiment, et je lui plongeai deux fois mon épée dans le corps. Sentant ensuite toute l'étendue du danger que je courois, je compris que la fuite étoit la seule ressource qui me restoit, mais je ne pus me résoudre à m'éloigner sans voir Sophie. Son désespoir fut au comble, cependant elle ne tarda pas à recouvrer son courage et me représentant combien les momens étoient précieux, elle me conduisit ou plutôt m'entraîna chez le major. C'est alors que je sentis toute l'étendue de la faute que j'avois faite en ne suivant pas plus promptement le conseil qu'elle m'avoit donné de mettre mon protecteur dans notre confidence. J'aurois sans doute essuyé des reproches

amers sur mon défaut de confiance, mais au moins je n'aurois pas manqué de conseils salutaires dans le moment de ma vie où j'en avois le plus grand besoin, et j'aurois évité l'affreux précipice où je venois de m'engloutir, sans avoir l'espérance de pouvoir jamais en sortir.

Je n'avois pas la force de parler, Sophie seule en eut le courage. Après s'être excusée sur la force de son amour pour moi, du mystère que nous lui avions fait de notre mariage, elle lui présenta toutes les lettres du colonel, et la copie de celles qu'elle lui avoit écrites, entrant ensuite dans le détail des persécutions auxquelles elle étoit en butte depuis un mois, elle lui annonça la catastrophe qui venoit d'arriver, en le conjurant les larmes aux yeux, de venir à notre secours et de nous accorder sa protection. Le major étoit consterné et je me sentois si coupable envers lui que je n'osois lever les yeux. Sophie gardoit le silence et nous attendions avec un sentiment égal de crainte et d'espérance, l'arrêt qui alloit décider de nos destinées. — « Imprudens jeunes gens, nous dit notre respectable protecteur avec l'accent le plus douloureux, qu'avez-vous fait ? ce n'est donc pas assez que j'aie à me plaindre de vous, de votre défaut de confiance, de votre ingratitude même, il faut encore que j'aie à trembler

pour vos jours : peut-être devrois-je vous abandonner au sort qui vous menace, mais ma tendresse l'emporte sur le ressentiment, et je cède à la pitié que votre situation m'inspire. Ne nous occupons donc plus que des moyens d'assurer votre sûreté : madame a eu raison de s'opposer à votre départ en fuyant vous appelliez tous les soupçons sur vous, et puisque la scène malheureuse dont le colonel a été victime, n'a point eu de témoins, il est possible de les écarter. Vous resterez donc chez moi, à moins que de nouvelles circonstances ne vous forcent à chercher un autre asile, et dans ce cas, madame peut compter sur tous mes soins pour assurer votre retraite.

A ce discours plein de bonté, je commençai à respirer, et la certitude ou j'étois d'avoir laissé le colonel mort sur la place, me donna une sécurité presqu'entière; mais hélas ! elle fut de bien courte durée. Le colonel survécut trois jours à sa blessure, et il eut la lâcheté de me dénoncer comme son assassin, le major en m'annonçant cette fatale nouvelle, me fit sortir sur le champ de sa maison, et me conduisit à l'entrée de la ville ou je trouvai une voiture dans laquelle il se plaça à côté de moi. Jusqu'à ce jour l'idée de la mort ne s'étoit jamais offerte à mon esprit, mais dans ce moment celle du supplice et de toutes les

horreurs qui l'accompagnent se présentèrent à mon imagination avec une telle violence, que je perdis entièrement l'usage de toutes mes facultés, et je ne revins à moi qu'à la Flèche où le major me fit descendre chez le bon horloger à la généreuse discrétion duquel je devois plus que la vie, l'honneur et la liberté.

Les événemens qui venoient de se passer avoient produit chez moi une si forte impression, que je ne pus y résister plus long-temps Le lieu où je me trouvois contribua encore à augmenter ma terreur par les souvenirs qui se présentèrent en foule à mon esprit, et il résulta du tout un tel désordre dans mon organisation physique, qu'en entrant dans ma chambre j'y tombai malade d'une fièvre inflammatoire, accompagnée d'un délire si violent, que j'aurois inévitablement péri, sans les soins généreux de mon digne et respectable hôte. Ce fut lui qui m'apprit ce qui s'étoit passé depuis neuf jours que j'avois été constamment privé de l'usage de ma raison. Le major étoit reparti pour Angers une heure après m'avoir confié à ses soins. Le surlendemain un de ses domestiques étoit arrivé, et lui avoit remis une lettre et cinquante louis pour moi. La lettre ne contenoit encore aucun détail ; mais elle

me rassuroit sur le sort de ma Sophie qui, disoit-il, seroit déjà près de moi, sans la nécessité de sa présence pour solliciter les membres du conseil de guerre et me les rendre favorables. Le bon major terminoit sa lettre par ces mots : « Je n'avois point l'honneur de « vous connoître, monsieur. Charles, en me « racontant ses premiers malheurs et ses pre- « mières fautes, m'a mis à même de connoître « le service signalé que vous lui avez rendu; « et dans cette circonstance où ce malheu- « reux jeune homme est si digne d'intérêt et « de pitié, je n'ai pas cru pouvoir le confier « à un homme plus digne que vous de toute « ma confiance et de toute mon amitié ».

Cette lettre fit plus d'effet sur moi, que tous les soins que mon hôte généreux me prodiguoit; elle versa un baume salutaire sur les blessures de mon cœur, et je sentis renaître en moi du goût pour une vie que l'amour et l'amitié prenoient tant d'intérêt à conserver. Une seconde lettre du major et une autre de ma Sophie vinrent encore adoucir ma siuation et augmenter mes espérances. Dans la première, le major me mandoit que le conseil de guerre dont il avoit refusé de faire partie pour me servir plus efficacement, s'étoit déjà assemblé, et qu'il avois

trouvé une partie des membres assez favorablement disposés pour moi. Il espéroit, à l'aide des faits, et surtout des lettres du colonel qui, si elles ne prouvoient pas qu'il avoit été l'agresseur, prouvoient au moins qu'il avoit eu l'intention de l'être, il espéroit, dis-je, amener le reste de mes juges à m'être également favorable. Il me disoit que ma femme, que ma chère Sophie, étoit un modèle d'amour et de devouement conjugal, et que sa conduite noble et courageuse l'avoit rendue l'objet d'une admiration générale. A cet éloge de Sophie étoit joint celui de mon cher chevalier dont le zèle et l'amitié étoient au dessus de toute expression. Le lieutenant des grenadiers étoit au nombre de mes juges, et je pouvois compter plus que jamais sur son amitié pour moi. Cette lettre et surtout celle de Sophie qui ne respiroit qu'amour et tendresse achevèrent ce que la nature avoit si bien commencé; au bout de quelques jours ma guérison fut complète et je me trouvai en état de supporter un long voyage, si le soin de ma sûreté l'exigeoit. Je recevois des nouvelles de ma femme et de mon cher protecteur, tous les jours de courier et toutes contenoient des détails qui ne faisoient qu'augmenter de plus en plus nos espérances et ma sécurité.

Enfin une dernière lettre du major m'annonça que je serois jugé dans deux jours. Au style gêné et contraint de cette lettre, je jugeai que mes amis n'étoient pas sans crainte sur l'issue de mon affaire, puisqu'ils s'occupoient des moyens de pourvoir à ma sûreté et d'assurer ma fuite. J'ai su depuis que la famille du colonel avoit obtenu du ministre l'ordre de me juger suivant la rigueur des ordonnances, ce qui avoit changé les dispostions favorables de presque tous les membres du conseil. Je fus donc jugé et condamné à passer par les armes sous le simple nom de Charles du Coudray, quoique depuis plus de six mois, on ne me connût au régiment que sous le nom que le major m'avoit donné; ce fut à lui que je dus cette faveur, ainsi qu'une autre bien plus précieuse, celle d'un sursis à l'exécution de la sentence que l'on envoya au roi avec un mémoire tendant à obtenir ma grace ou au moins à faire commuer ma peine; mais tous les soins que prirent mes amis pour y réussir, furent inutiles. Le ministre qui se trouva chargé du rapport de mon affaire, ne put se soustraire à l'influence et aux sollicitations de mes ennemis qui étoient riches et puissans, et la sentence fut confirmée, je ne retirai donc d'autre fruit de toutes les démarches du major et de toutes les

peines qu'il s'étoit données, que l'avantage de me rendre en sûreté à Paris auprès d'un de ses amis, ancien capitaine du régiment chez lequel je trouvai ainsi que Sophie qui étoit venue me rejoindre, tous les secours de la plus généreuse hospitalité.

Me voila donc proscrit, errant, fugitif et condamné à perdre la tête. J'étois mort pour l'univers et il ne me restoit au monde que ma Sophie et mon cher protecteur dont l'amour et l'amitié ne se démentoient point. Mais que peuvent ces deux sentimens, quelque chers et précieux qu'ils soient, contre les chagrins cuisans auxquels j'étois en proie! et ce qui les augmentoit encore, c'étoit de voir ma femme livrée à une sombre mélancolie, dont ni mes soins ni mon amour ne pouvoient la distraire. L'infortunée! elle se reprochoit mes malheurs; et cette idée que je ne pouvois arracher de son esprit, ne faisoit qu'accroître son désespoir et le mien: une seule cependant nous empêchoit de succomber sous le poids de nos maux. Sophie alloit être mère, mais sous quels auspices alloit naître ce malheureux enfant, et que n'avois-je pas à craindre pour le sort qui lui étoit réservé? Néanmoins j'attendois le moment de sa naissance avec une vive impatience, dans l'espérance que les soins

et les plaisirs de la maternité mettroient un terme ou au moins adouciroient les chagrins de sa mère.

Enfin cet heureux moment arriva, et j'eus la satisfaction de voir le visage de ma Sophie s'animer de joie à la vue de la petite créature à laquelle elle venoit de donner le jour. Moi-même j'oubliai un instant mes malheurs, et je partageai ses transports; en voyant ma fille, je sentis qu'il n'est point de maux que n'adoucisse la douceur d'être père. Ce fut alors que revenant sur le passé, et réfléchissant sur l'avenir, je commençai à reconnoître que ma situation n'étoit pas aussi désespérée que je me l'étois imaginée. Jusqu'à ce moment, je ne m'étois considéré que comme un homme flétri et déshonoré; et l'idée d'un sort plus heureux ne s'étoit point présentée à mon imagination. Je n'étois point encore descendu au fond de mon cœur, et dans mon désespoir, je n'avois pas craint, en maudissant la justice des hommes, d'accuser la providence de tous mes malheurs; mais l'instant ou je devins père, fut pour moi celui d'un nouvel ordre d'idées, et quelqu'amer et douloureux que fût pour moi le souvenir du passé, je cherchai à examiner s'il n'étoit pas possible d'obtenir un avenir

plus heureux. Les hommes m'avoient à la verité condamné, mais ma conscience ne me faisant aucun reproche, je ne vis dans ma conduite avec le colonel que l'usage que j'avois fait du droit naturel que tout homme a de défendre sa vie. Cette verité que la douleur de ma situation m'avoit empêché de reconnoître plutôt, ranima tout mon courage, et dès ce moment., je pris la résolution de sortir de ma nullité et de combattre l'adversité qui pesoit sur ma tête.

Mais que faire, et quel parti prendre? Sans ressource en France, même en y exerçant la plus obscure profession, tant que mon jugement subsisteroit, il n'y avoit de sûreté pour moi qu'en allant servir chez l'étranger. Je m'arrêtai donc à ce projet. Mais avant de le mettre à exécution, je crus de voir en faire part au major, qui sans s'y opposer entièrement, m'offrit la jouissance d'une petite terre qu'il avoit acquise sur les fronctières de la Suisse pour y passer ses vieux jours et dans laquelle je pourrois, me disoit-il avec sa bonté ordinaire, couler une vie douce et tranquille, jusqu'à ce que quelque heureuse circonstance me permît de reprendre mon nom et mon rang dans ma patrie. Il m'engageoit au surplus dans le cas ou je persisterois dans ma résolution, à

retarder mon départ jusqu'à son arrivée qui devoit être très-prochaine.

J'avois entendu dire que le roi de Sardaigne faisoit lever secrètement des recrues à Paris. Cette circonstance me parut favorable à mon dessein, et j'en parlai à M. de Moranges, c'étoit le nom de mon hôte, en le priant de prendre des informations, et de voir s'il étoit possible de me faire entrer au service de cette puissance. Peu de jours après, il m'amena un officier piémontais l'un des agens que S. M. Sarde entretenoit à Paris. Son honnêteté et sa franchise lui gagnèrent ma coufiance, et je le rendis dépositaire de mes secrets. Peu de jours après il m'apporta un brevet de lieutenant de cavalerie au service du roi de Sardaigne, avec un ordre de me rendre à Lyon, à l'effet de diriger sur la Savoye toutes les recrues qui arrivoient de Paris et des provinces du nord par petits pelotons et à la faveur de divers déguisemens. Il m'adressa à un banquier de cette ville, chez lequel je devois trouver tous les fonds nécessaires au succès de ma commission.

J'écrivis de nouveau au major, pour lui annoncer ces heureuses nouvelles, et lui faire part de l'impossibilité où je me trouvois de l'attendre

à Paris. Je lui disois que je n'oublierois jamais qu'il avoit été mon père et que j'aurois pour lui, jusqu'à mon dernier soupir, tout l'attachement et toute la tendresse d'un fils; et pour lui donner un gage de mon éternelle reconnoissance, je lui confiois tout ce que j'avois de plus cher au monde, ma femme et ma fille, pour lesquelles j'implorois sa généreuse protection.

Après avoir ainsi satisfait au respect filial, à l'amitié et à la reconnoissance, je ne m'occupai plus que des préparatifs de mon départ que j'avançai de deux jours, afin de tromper la tendresse de Sophie à laquelle je voulois épargner les chagrins de notre séparation. Je la confiai aux soins de madame de Moranges qui l'aimoit beaucoup, et je lui laissai une lettre dans laquelle, pour donner le change à sa douleur ou au moins la calmer, je lui fis entrevoir notre réunion au moment ou, dégagée des premiers devoirs de la maternité, elle pourroit, sans danger pour elle et pour le gage précieux de notre amour, entreprendre un voyage que la rigueur de la saison rendoit d'un autre côté également impraticable.

Arrivé à Lyon, sous le nom de chevalier de Saint-Hilaire au service de S. M. Sarde, j'y trouvai les recrues, que je devois diriger sur la Sa-

voie, répandues dans les différens cabarets et auberges de la ville. Toutes étoient sans argent et dans le plus grand délâbrement, et sans l'intelligence du sergent qui m'avoit précédé de quelques jours, il n'en seroit pas arrivé une à sa destination. Mon arrivée à Lyon rétablit l'ordre et la confiance. Je commençai par les faire habiller les unes après les autres, et lorsque j'avois cinq ou six hommes en état de partir, je les conduisois moi-même sur les terres de la république de Genêve, ou je les remettois à un officier Sarde qui les dirigeoit en suite sur les points convenus.

Cette commission que je remplissois n'étoit pas sans danger pour moi, la cour de France ayant défendu l'embauchage à l'étranger, sous les peines les plus sevères. Mais il paroît que le ministère françois, par égard pour la cour de Turin avec laquelle la France étoit étroitement liée, fermoit les yeux sur ces enrôlemens, pourvu qu'ils se fissent avec prudence et discrétion. Du moins j'en jugeai ainsi par la facilité avec laquelle les autorités civiles et militaires de Lyon m'accordoient les passeports dont j'avois besoin pour que mes hommes ne fussent pas arrêtés à la frontière. J'en expediai de cette manière cent cinquante trois qui arrivèrent tous en Sa-

voie sans avoir éprouvé le plus léger obstacle. Cependant je n'étois pas sans inquiétude, et quoique Lyon soit une très-grande ville, et que je passasse pour un véritable officier Sarde, je mettois beaucoup de précautions dans les relations que j'étois obligé d'avoir avec les diverses personnes auxquelles j'étois adressé. Je passai deux mois de cette manière, et au bout de ce temps, j'obtins la permission de me rendre à Turin, et delà à Alexandrie où le régiment de la Reine, dans lequel j'entrai, étoit en garnison.

Me voilà donc enfin en sûreté et ne redoutant plus rien de mon ingrate patrie. J'aurois dû surtout après avoir échappé aux plus grands malheurs, me trouver heureux; cependant je ne l'étois point. Il semble que l'homme est né avec une mobilité naturelle qui altère sans cesse son bonheur. Mon entrée en Savoie avoit été pendant plus de trois mois l'objet constant de tous mes vœux, et à peine furent-ils exaucés, que les ressouvenirs les plus amers vinrent empoisonner tous mes instans. J'étois sans cesse tourmenté par une secrète inquiétude qui me rendoit le plus malheureux de tous les hommes: j'avois beau me représenter le supplice auquel j'étois échappé, et la vie obscure et pleine d'alarmes que

j'aurois menée à Paris, si j'y étois resté; j'avois beau comparer ma situation présente, pleine de douceur et de tranquillité, avec ma situation passée pleine de dangers et de tourmens; je ne pouvois jouir d'un instant de repos: dans mon sommeil même, j'étois tourmenté des rêves les plus pénibles; tantôt c'étoit mon père que je voyois en songe, il me sembloit être en proie aux plus vives douleurs. Il étoit pâle, défait; de profondes rides creusées par les chagrins plutôt que par les années, sillonoient son front, et attestoient son désespoir, et il sembloit redemander à la nature entière le fils qu'il avoit perdu. Je volois vers lui, et au moment où j'allois tomber dans ses bras, une femme que je reconnoissois à ses attributs pour la déesse de la justice, se plaçant entre lui et moi, me menaçoit de son glaive, si je ne fuyois à l'instant. Une autre fois c'étoit Sophie, triste et rêveuse, tirant de son sein mon portrait et la dernière de mes lettres. Elle n'interrompoit sa lecture que pour considérer mes traits; portant ensuite ses regards sur ma fille qu'elle tenoit sur ses genoux, elle la couvroit de baisers et l'arrosoit de ses larmes. Tout à coup je la vois pâlir et porter ses regards vers la porte de son appartement. J'entends un grand bruit de voix confuses. Cette

porte s'ouvre avec fracas. Grand Dieu, que vois-je! des hommes armés, des satellites du plus affreux despotisme osent s'introduire chez elle et profaner le temple de la vertu et de l'amour conjugal. J'entends leurs blasphêmes, leur affreux langage. L'un d'eux prononce l'infâme mot de la *salpétrière*. Je veux avancer et exterminer tous ces brigands, une puissance invisible me retient. Je renais un instant à l'espérance. C'est mon père, c'est mon ami, c'est le major que je vois. Il s'avance avec audace. Son âge, son habit et la décoration qu'il porte en imposent aux sbirres. Il arrache des mains du chef l'ordre qu'il tient, mais à peine l'a-t-il parcouru des yeux, que je le vois chanceler. Ses traits s'altèrent, et il ne donne plus que les signes du plus profond désespoir. Pendant ce temps on entraîne ma femme éplorée, éperdue. Je l'entends demander à grands cris son enfant qu'on lui refuse; elle veut résister, on la charge des liens du crime, elle tombe sans vie, et je m'éveille; tels étoient mes songes. Ils annonçoient le désordre de mon esprit, et quelques efforts que je fisse pour me convaincre qu'il n'y a aucun rapport entre ces effets de l'imagination et la réalité, je n'en étois pas moins la proie de terreurs et de pressentimens qui n'annonçoient

que trop ce que j'avois à craindre de l'injustice des hommes et du sort qui sembloit s'attacher à me poursuivre.

Il y avoit neuf mois que j'étois à Alexandrie lorsque je reçus du comte de M...., mi-mistre du roi de Sardaigne, l'ordre de retourner à Lyon pour y veiller, comme je l'avois fait à l'arrivée des recrues qui venoient de France. Quoique cette mission ne fût pas tout-à-fait sans péril pour moi, comme je l'ai déjà dit, je l'acceptai cependant avec d'autant plus de joie, que j'y vis un moyen de revoir ma Sophie, soit en la faisant venir à Lyon, si santé le lui permettoit, soit en allant moi-même à Paris. On m'accorda pour compagnon le même sergent qui m'avoit si bien secondé dans mon premier voyage, et nous partîmes pour Lyon, où nous arrivâmes tous deux au commencement de l'hiver de 1754.

J'avois annoncé mon voyage à ma femme et à monsieur et madame de Moranges, chez lesquels elle demeuroit toujours, et dont elle ne cessoit de recevoir toutes sortes de bons traitemens et de témoignages d'un véritable et sincère attachement. M. de Moranges à qui j'avois particulièrement confié mon projet de saisir cette occasion pour revoir Sophie, me répondit, que

le médecin qui la voyoit, refusoit de consentir à un voyage qu'il regardoit comme dangereux pour elle, à raison de la délicatesse de sa santé qui s'étoit un peu affoiblie par l'allaitement. Je m'opposai donc moi-même au désir qu'elle avoit de venir me joindre à Lyon, et je l'assurai que je ferois moi-même le voyage de Paris, dès que je pourrois trouver le moment de me dérober pendant quelques jours aux devoirs de mon emploi. Cet heureux moment ne tarda pas à arriver. Les recrues étoient en petit nombre, et arrivoient lentement. Je chargeai mon sergent de les recevoir et de pourvoir à leurs besoins pendant mon absence, que je motivai sur la nécessité où je me trouvois d'aller au sein de ma famille pour y régler quelques intérêts, et je partis pour Paris que je ne fis que traverser, monsieur de Moranges ayant jugé à propos d'aller à Arcueil, où il avoit une petite maison de campagne, afin de m'éviter le danger d'être reconnu.

Qui pourroit peindre la joie, les transports de ma Sophie en me revoyant? Qui pourroit peindre les miens en revoyant à mon tour ce cher objet de ma tendresse, et le gage précieux de son amour pour moi? Douce et céleste union des cœurs! amour sacré! sainte émanation de la divinité,

qui nous élève jusqu'à elle et nous rend pour ainsi dire ses égaux ! oui, vous êtes la vraie source du bonheur et le seul principe de toutes les vertus ! Combien celui qui se flatte d'avoir été heureux est dans l'erreur, s'il n'a pas éprouvé votre céleste influence ! Comme un amour chaste et légitime augmente les jouissances et multiplie les plaisirs de la vie, et comme il en adoucit les chagrins et les peines !

Je n'eus pas plutôt revu Sophie, je ne l'eus pas plutôt serrée dans mes bras, que tout ce que j'avois souffert jusqu'à ce moment, s'évanouit comme un songe. Plus de passé pour moi, ou du moins s'il se présenta encore à ma pensée, ce ne fut que pour me faire mieux goûter les douceurs de ma situation présente ; et mon ame dégagée de toutes les terreurs qui l'avoient agitée, ne vit plus dans l'univers entier que Sophie et le bonheur d'être aimée d'elle.

Hélas ! que ces instans de félicité furent de courte durée ! que de longues infortunes leur ont succédé ! et pourquoi faut-il que le vaisseau de la vie soit sans cesse battu par l'orage et par la tempête ! La sagesse et la vertu ne sont-elles donc que le partage de la vieillesse et de l'impuissance ? et comment arrive-t-il presque toujours que le voile des illusions et des erreurs ne se dé-

chire qu'au moment où nos yeux sont prêt de se fermer à la lumière ?

Les intérêts du roi de Sardaigne me rappellant à Lyon, je fus obligé de quitter Sophie au bout de quinze jours. Elle auroit bien désiré me suivre, mais sa santé ne le permit pas. Depuis qu'elle avoit sevré sa fille, le lait avoit fait des ravages que le moindre contact d'un air froid pouvoit augmenter : nous remîmes donc notre entière réunion au printems suivant, et cet espoir tempéra un peu les chagrins de notre séparation.

Je remplis ma commission avec le même succès que la précédente, et je retournai en Piémont, où je rejoignis mon régiment qui fut envoyé quelques jours après sur les frontières de France et de Savoie, pour mettre un frein à l'audace et aux entreprises des contrebandiers françois. Nous avions ordre en même temps de favoriser ceux d'entre eux qui se livroient à l'introduction en France des marchandises du Piémont. C'est à cette circonstance que j'ai dû la connoissance d'un homme, entre les bras duquel ma jeunesse, mon inexpérience et mes malheurs me jetèrent, connoissance qui a exercé une influence si fatale sur le reste de ma vie, et qui décida sans retour de ma destinée, je veux

parler de MANDRIN, cet homme que ses brigandages ont rendu trop célèbre, et à qui ses talens militaires et son courage auroient valu des couronnes civiques et le titre de héros de son siècle, s'il les eût employés au service de sa patrie. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

On a vu plus haut qu'avant mon dernier voyage à Paris j'étois continuellement en proie à tous les tourmens de l'absence et de l'inquiétude et que l'idée de ma femme ne se présentoit jamais à mon imagination, sans être accompagnée de tout ce que la terreur a de plus effrayant. Depuis ce voyage toutes ces craintes avoient disparu et je n'éprouvois plus que l'ennui inséparable de l'isolement dans lequel je vivois, encore cet ennui étoit-il tempéré par l'espérance d'être très-prochainement réuni aux deux objets de mes plus chères affections.

Un soir j'étois de garde sur l'extrême frontière avec un détachement de cinquante cavaliers, à qui j'avois ordre de faire battre le pays. A deux ou trois hommes près, tout mon monde étoit dehors et j'allois et venois en avant de la case qui nous servoit de corps de garde. Le ciel étoit serein et l'air doux, et le calme de toute la nature invitoit aux rêveries mélancoliques. Mon

imagination après s'être long-temps reposée sur les principales époques de ma vie, se rattacha naturellement à celle qui en avoit marqué le bonheur, je veux parler de mon union avec Sophie. Dire ce qui se passoit en moi dans ce moment, me seroit une chose absolument impossible; mais il me sembla que je ne tenois plus à la terre. Ma pensée, dégagée de toute influence matérielle, s'élevoit dans l'immensité des airs, et aucune sensation ne venoit en interrompre le vol audacieux. Tout à coup je vois un nuage s'avancer vers moi, il est resplendissant de lumière; bientôt il s'arrête, et se déployant avec majesté, il m'entoure et je me trouve sous le péristyle d'un temple azuré: les portes s'ouvrent, et je pénètre dans l'enceinte sacrée; j'entends des chœurs d'anges retentir sous ces voûtes célestes et les louanges de l'éternel se font entendre de toutes parts. Mais, que vois-je?.. où suis-je? et mes yeux ne me trompent-ils point? est-ce bien Sophie que j'aperçois? oui je la reconnois; c'est-elle, c'est mon épouse! mes bras s'étendent, je veux marcher vers elle, je reste immobile, mes yeux seuls peuvent voir, tous mes autres sens sont engourdis et suspendus; cependant c'est bien Sophie qui est devant moi! mais elle n'a plus rien de mortel.

Son corps est diaphane et n'appartient plus à la matière. Un auréole éclatant lui sert de couronne et indique qu'elle habite le séjour des immortels. Je veux encore marcher, mais il me semble que tout mon être participe du séjour où il se trouve. Je veux, je crois, avancer, et je me trouve toujours au même lieu. Alors une voix se fait entendre, je la reconnois encore; c'est encore celle de Sophie. Ah! me dis-je, ce n'est donc point une illusion, oui c'est bien Sophie que je vois, c'est bien elle que j'entends! je vais donc la serrer encore contre mon cœur: « Charles, « me dit l'immortelle, arrête et cesse de te livrer « à d'impuissans efforts. Je suis morte pour « vivre dans l'éternité, et toi il faut encore que « tu vives pour mourir; ce n'est qu'alors que « tu retrouveras ta Sophie; jusques là, elle est « perdue pour toi. Infortuné! que le calice de « ta vie est amer! Cependant garde-toi de « te livrer au désespoir, obéis à ta destinée, « et songe qu'il est un dieu vengeur des « crimes, et rénumérateur de la vertu? » Au même instant un immense et noir rideau me sépare du spectacle éclatant qui frappe mes yeux; je nage dans un océan de ténèbres, enfin je pousse des cris d'épouvante et d'effroi, je sors

de ce terrible songe et je me trouve entre les bras de mes cavaliers que mes cris avoient fait accourir à mon secours.

Revenu à moi, je fus long-temps à reprendre le cours de mes idées. Ne me rappelant point de m'être endormi, je ne pouvois croire que je sortois d'un songe, et sans le témoignage de tous ceux qui m'entouroient et me disoient que j'avois dormi depuis trois heures, j'en douterois encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit de ce songe et de celui où j'avois vu Sophie enlevée par les soldats du guet, ils ont eu une trop grande analogie avec les événemens qui vont suivre, pour que je puisse penser qu'ils soient dans tous les cas les résultats de l'impression que reçoivent nos sens, ou le produit chimérique d'une imagination fortement prévenue et violemment exaltée (1).

---

(1) A l'appui de l'opinion du capitaine Duclos***, je rapporterai un fait analogue arrivé en 1787, à bord du vaisseau de la compagnie des Indes *le Miromesnil*, au chevalier de Bigot, l'un des lieutenans de ce vaisseau, fait dont tout l'équipage fut témoin. On revenoit en France, et le vaisseau se trouvoit à la hauteur de l'île de l'Ascencion. Le chevalier commandoit le premier quart de nuit, et comme le temps étoit magnifique, il étoit descendu dans la galerie,

Parmi les contrebandiers qui infestoient les frontières de France et de Savoie, et qui portoient un plus grand préjudice aux intérêts des fermiers généraux, figuroit en première ligne le fameux MANDRIN, connu plus généralement en Savoye sous le nom de chevalier *Mont-Joli*. Cet homme à qui la hardiesse de ses entreprises et le courage avec lequel il les exécutoit, avoit acquis une célébrité qu'avoient encore accrue les bruits populaires les plus absurdes, n'étoit point d'extraction noble, comme ses partisans cherchoient à le persuader, et il avoit encore

---

pour jouir plus tranquillement du beau spectacle qui s'offroit à sa vue. Tout-à-coup on l'entend pousser des cris effrayans. On vole à son secours, et on le trouve étendu sans sentiment sur le plancher de la galerie. Lorsqu'il eût repris ses sens, il dit à tous ceux qui l'entouroient, qu'il venoit de voir sa femme morte; cette idée frappa tellement son imagination que, quelques raisons qu'on lui allégnât contre la vraisemblance des songes, il n'en resta pas moins persuadé de la réalité du sien. La première lettre qu'il ouvrit en arrivant à l'Orient, lui annonça la perte de sa femme. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle étoit morte le même jour que son apparition, et à deux heures près de différence. Cette remarque fut faite sur le journal de route du chevalier Bigot qui y avoit consigné l'accident qui lui étoit arrivé.

moins été officier dans les troupes du roi de France; mais il est certain qu'il avoit, servi, et même fait la guerre en qualité de soldat. La paix ayant été faite, il avoit abandonné un métier qui ne convenoit plus à son esprit vif et entreprenant, et en adopta un bien plus dangereux, celui de faux monnoyeur; mais les vives poursuites dirigées contre lui, lui ayant fait sentir tout le danger d'une pareille profession, il chercha un moyen non moins sûr d'amasser de grandes richesses et de se concilier en même temps la bienveillance du peuple, et il le trouva dans l'introduction en France des marchandises prohibées. Le bruit de sa valeur et l'appât du gain appelèrent autour de lui quantité de mauvais sujets et de déserteurs dont il composa une petite armée, avec laquelle il sut résister pendant longtemps, non seulement à toutes les troupes du pays et à tous les employés de la ferme réunis, mais encore à des troupes reglées bien supérieures en nombre; il éut encore l'adresse d'accroître sa réputation par quelques traits de grandeur et de générosité, de sorte qu'à l'époque ou je l'ai connu, le nombre de ses partisans, je pourrois même dire de ses admirateurs, surpassoit beaucoup celui de ses ennemis.

Pont-Voisin étoit presque toujours le lieu de

sa résidence ; c'étoit dans cette ville, frontière de la Savoie, qu'il donnoit ses ordres, qu'il commandoit ses achats et dressoit ses plans. Quoiqu'il y fût en sûreté, néanmoins les émissaires que la France, ou plutôt les fermiers-généraux, y entretenoient pour éclairer ses démarches et lui tendre des piéges, étoient assez nombreux; et il étoit obligé à son tour d'entretenir des espions qui lui rendoient compte de tout ce qui pouvoit l'intéresser. C'étoit une petite guerre perpétuelle qu'il avoit toujours l'art de faire tourner à son avantage, par les faux avis qu'il faisoit donner à ses ennemis qui le trouvoient toujours là où ils ne l'attendoient pas, et rarement là où ils croyoient pouvoir s'emparer de lui. C'est dans une de ces circonstances que je l'ai connu pour la première fois.

Le Gouvernement françois ayant fait demander plusieurs fois, et toujours inutilement, au cabinet de Sardaigne, la permission de faire enlever de vive force ce chef de brigands qui, par une politique bien entendue, n'avoit jamais commis aucune voie de fait sur les terres de Savoie et de Piémont, résolut de s'en emparer par ruse et à prix d'argent. D'un côté, on mit sa tête à prix, et de l'autre, la ferme envoya une troupe d'espions à Pont-Voisin, qui

avoient ordre de le suivre, d'épier toutes ses démarches, de le saisir, s'ils se trouvoient en force, et dans tous les cas, d'instruire, par des signaux convenus, les détachemens d'employés et les troupes de la maréchaussée qui formoient cordon sur toute la frontière ; mais tel étoit l'ascendant de cet homme extraordinaire sur tous ceux qui s'étoient attachés à sa fortune, qu'il ne s'en trouva pas un qui cédât à l'appât du gain et à la certitude de l'impunité ; et sans une indiscrétion échappée à Mandrin lui-même dans son auberge, sur ses projets du lendemain, l'évenement qui me mit en relation avec lui, n'auroit jamais eu lieu.

Il avoit fait acheter pour cinquante ou soixante mille francs de tabacs, et il avoit choisi pour en introduire la plus grande partie en France, un petit village qui n'étoit éloigné de mon corps-de-garde que d'environ deux portées de fusil. J'avois ordre de prêter main-forte aux douaniers savoyards, de ne me mêler en aucune façon des opérations des contrebandiers françois, et d'empêcher, au surplus, tout acte de violence sur le territoire de Savoie.

J'étois un jour sur les dix heures du soir dans mon corps-de-garde et j'avois avec moi environ vingt-cinq hommes. Le reste étoit en

patrouille, et je me disposois à me coucher, lorsque quelques coups de fusil partis du village dont je viens de parler, m'annoncèrent qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire. J'y courus aussitôt suivi de quinze hommes, je reconnus à mon arrivée que c'étoit un engagement qui avoit eu lieu entre des contrebandiers françois et des employés de la même nation; ceux-ci soutenus par un détachement de cavaliers de maréchaussée avoient été les plus forts, et se disposoient à emmener trois charrettes chargées de tabac et six hommes qu'ils avoient faits prisonniers, et qu'ils tenoient enchaînés au milieu d'eux. Comme j'avois été rejoint dès le commencement par trois de mes patrouilles, je me trouvai en force. M'avançant alors vers le commandant françois, à qui je demandai de quel droit et en vertu de quel ordre il s'étoit permis de violer ainsi le territoire du Roi de Sardaigne, je lui déclarai qu'il n'emmeneroit ni les charettes ni les prisonniers qu'il avoit faits. Ce commandant qui n'étoit qu'un simple maréchal des logis, sentant bien que toute résistance seroit inutile, me répondit qu'il étoit prêt à se retirer, pourvu que je lui délivrasse un certificat. Je lui dis que je n'avois point de certificat à lui donner, mais qu'il n'avoit qu'à envoyer ses gens, et que je

lui ferois donner une copie du procès-verbal qu'on alloit dresser, et pour la régularité duquel j'avois envoyé chercher le jugeet le syndic de la paroisse. Ayant aquiescé à cette proposition, sa troupe partit, et il resta seul avec moi. Je fis aussitôt rendre la liberté aux prisonniers qui, après m'avoir donné leurs déclarations, partirent avec leurs charettes, en me comblant d'éloges, et en m'accablant de remercîmens. Le procès-verbal dressé, j'en fis délivrer une copie au maréchal de logis qui partit sur le champ avec quatre de mes cavaliers que je lui donnai pour escorte.

L'occupation que cette affaire m'avoit donnée, ne m'avoit pas permis de faire grande attention aux prisonniers que j'avois délivrés. Cependant l'un d'eux m'avoit frappé par sa bonne mine et l'aisance de ses manières, et ce ne fut qu'au moment de son départ que je sus que c'étoit le fameux Mandrin que je venois de tirer d'une si méchante affaire. En partant, il s'étoit approché de moi, et m'avoit dit à voix basse: « Avant vingt-quatre heures, mon capitaine, vous aurez de mes nouvelles : Mandrin n'oublia jamais les services qu'on lui rendit. » Il paroît qu'il n'avoit pas été reconnu, et je ne jugeai pas à propos de détromper personne.

Le lnedmain après avoir rendu compte de cette affaire au commandant de Pont-Voisin, je me reposois des fatigues de la nuit, lorsqu'on vint m'annoncer la visite du chevalier *de Mont-Joly*. Ne me rappelant plus que c'étoit le nom sous lequel MANDRIN étoit connu dans toute la province, j'ordonnai qu'on le fît entrer. Qu'on juge de ma surprise en reconnoissant cet homme pour le contrebandier qui m'avoit parlé la veille et annoncé sa visite à laquelle je ne pensois déjà plus. Je ne bougeois pas de ma place tant j'étois stupéfait. « Vous êtes étonné de me voir, me dit-il, en s'approchant de moi, rassurez vous, capitaine. A la vérité je suis ce fameux Mandrin, ce chef de contrebandiers, de brigands même si l'on veut : mais de quelle manière que vous envisagiez ma profession, j'ai voulu vous prouver que tout sentiment d'honneur n'est point éteint chez moi, et que je regarde surtout la reconnoissance comme mon premier devoir. Non-seulement vous avez sauvé mes marchandises, mais je vous dois encore la vie. Déposant sur ma table un sac rempli de ducats, voilà pour le premier service; pour l'autre, toutes les richesses du monde ne sauroient le payer, mais si l'amitié de Mandrin

ne vous répugne pas trop, acceptez-la, capitaine. Tenez, on ne sait pas ce qui arrive dans ce monde, et il est bon d'avoir des amis partout. »

Pendant ce discours, j'examinois cet homme dont j'avois tant et si diversement entendu parler. Il faut l'avouer, quels qu'aient été ses brigandages et quelque juste qu'ait été le châtiment qu'il a subi, le premier coup d'œil lui étoit favorable. A une taille très-avantageuse et très-regulière, il joignoit une figure singulièrement douce et expressive et qui contrastoit d'une manière frappante avec la profession qu'il exerçoit. A ces qualités extérieures il réunissoit une imagination vive et une éloquence naturelle et persuasive, qualités qui n'avoient pas peu contribué à augmenter le nombre de ses partisans et même à les lui conserver, car je n'ai pas entendu dire qu'il ait jamais été trahi par les siens.

Cependant il falloit lui répondre. Après avoir long-temps hésité, je crus que le meilleur parti à prendre étoit celui de la franchise. « Je ne suis pas fâché, lui dis-je, d'avoir été utile à M. de Mont-Joly : mais en lui rendant le service auquel il met un si grand prix, je n'ai fait que remplir mon devoir et obéir à mes instructions. Il ne m'a donc réellement aucune obliga-

tion et je le prie de remporter son argent. — Si vous étiez au service de France, me répondit-il. vous pourriez me tenir ce langage; ici vous servez une puissance qui me protège à la vérité, mais qui cependant n'auroit pas pris fait et cause pour moi, si vous m'aviez laissé entre les mains de mes ennemis. Ainsi vous pouviez sans aucun danger pour vous me sacrifier et même réclamer la récompense promise à quiconque livrera ma tête. Je vous dois donc la vie et je vous le repète, capitaine, rien ne sauroit m'acquitter envers vous. Quant à cet argent qui m'appartient et dont je suis bien le maître de disposer, vous en ferez ce que vous voudrez, car je vous déclare que je ne l'emporterai pas.

Après m'avoir ainsi répondu, cet homme vraiment extraordinaire, se mit à causer avec moi aussi familièrement que si nous nous étions connus depuis vingt ans. Voyant que j'étois François, il s'informa de ma naissance, de ma famille et des motifs qui m'avoient fait passer au service du roi de Sardaigne. Ne voyant aucun inconvénient à satisfaire sa curiosité, je répondis à toutes ses questions avec une sorte de confiance qui parut lui faire le plus grand plaisir. J'en pris occasion de lui parler de sa

profession, des périls qui en étoient inséparables et de la terrible catastrophe qui tôt ou tard termineroit sa carrière. Ne vaudroit-il pas pas mieux, lui dis-je en terminant, songer à vous choisir un asile que vous trouveriez aisément chez les puissances étrangères, plutôt que de continuer un métier qui, en vous rendant l'ennemi de votre pays, ne vous laisse d'autre perspective que la honte et l'échafaud. Tout ce que vous me dites, me repondit-il, je me le suis dit cent fois : mais le repos n'est pas fait pour Mandrin : il faut que sa destinée s'accomplisse. Encore s'il n'étoit question que de moi, mais toute cette jeunesse imprudente que j'ai entraînée dans mon parti par mes séductions, par l'attrait du plaisir et l'amour de l'indépendance; que deviendroit-elle, si j'avois la lâcheté de l'abandonner ? sans chef pour la conduire, elle tomberoit bientôt dans tous les piéges dont on ne cesse d'environner mes pas, et elle périroit en maudissant ma mémoire et en vouant mon nom au mépris de tous les siècles. Le mépris!... Mandrin n'en peut supporter l'idée ; et les tourmens les plus affreux ne sont rien pour moi, si en subissant la peine due à tous mes crimes, je force mes ennemis à admirer mon courage. Adieu,

capitaine, encore une fois adieu: Je ne sais si je me trompe; mais j'ai le pressentiment qu'avant peu je pourrai vous être utile. Je ne désire pas me trouver dans ce cas, mais enfin s'il arrive, comptez que vous trouverez dans Mandrin un homme encore capable de quelques bonnes et honnêtes actions. Telle fut la conversation que j'eus avec cet homme que ses talens auroient pu rendre utile et recommandable à son pays et qui, par le malheureux usage qu'il en fit, ne fut qu'un brigand célèbre par ses crimes et par le supplice qui en fut la récompense.

Quelques jours après je fus relevé par un détachement d'infanterie et je retournai à Pont-Voisin rejoindre l'escadron dont ma compagnie faisoit partie.

J'étois à peu près depuis un mois dans cette ville, lorsqu'un soir que je rentrois, je fus prévenu par mon hôte qu'un François décoré de la croix de St. Louis m'attendoit depuis deux heures avec la plus grande impatience. Mes idées se portèrent naturellement sur le major et sur M. de Moranges: mais au lieu de l'un de ces deux amis, je ne trouvai qu'un homme dont la figure et les traits m'étoient totalement inconnus. Il vint à moi et me dit, qu'ayant à

me communiquer des choses de la dernière importance, il avoit besoin d'une audience particulière. Dès que nous fûmes seuls, il me présenta une lettre et me dit qu'après l'avoir lue, je saurois qui il étoit, et quels étoient les ordres dont il étoit chargé. Qu'on se figure ma surprise ! cette lettre étoit de Mandrin, et contenoit ce qui suit :

CAPITAINE,

« Vos jours sont en danger et vous n'avez « pas un moment à perdre pour les mettre « en sûreté. La ferme ne vous pardonne pas « le service que vous m'avez rendu. Cette « seconde affaire a mis vos ennemis sur les « voies de la première, et le ministère de « France ne vous réclame pas comme un « complice de Mandrin, mais comme un « soldat condamné à mort, pour avoir assas- « siné son colonel. J'en ai les preuves par « les lettres que j'ai en mon pouvoir depuis « près de 15 jours. Il ne m'a pas été pos- « sible de vous avertir plutôt. J'ai aussi des « détails à vous donner sur des amis que « vous avez à Paris, ainsi que sur le sort « de votre épouse. Armez-vous de courage, « mon cher chevalier, et suivez celui que je

« vous envoye. Outre qu'il est intelligent et « sûr, il sait qu'il vous doit la vie, car il « étoit du nombre des prisonniers que vous « délivrâtes il y a six semaines. Je vous le « répète, vous n'avez pas un instant à perdre, « venez me joindre sur-le-champ, je vous « mettrai à même de passer en pays étranger, « et de braver la haine de vos ennemis.

« Mandrin ».

Cette lettre, monsieur le gouverneur, décida du reste de ma vie. Encore plus alarmé sur le sort de ma Sophie que sur mes propres dangers, je cédai à la voix de mon cœur au lieu d'écouter celle de la raison, qui me conseilloit de passer en Suisse, et je pris le parti de me rendre auprès de Mandrin, le seul homme qui dans ce moment pouvoit me donner des nouvelles de tout ce que j'avois de plus cher au monde.

A cette époque, Mandrin étoit dans les environs d'Autun. Ce n'étoit plus un obscur brigand, pillant des caisses et des recettes, et faisant la guerre à quelques brigades d'employés et de maréchaussée : c'étoit un sujet rebelle, commandant une armée dont les étonnans succès avoient augmenté le nombre

et redoublé l'audace. Beaune et Autun venoient de lui ouvrir leurs portes, et avoient cédé à la terreur de ses armes. La cour affrayée de ses progrès prit enfin des mesures sérieuses et fit marcher contre lui des troupes, dont le commandement fut confié à M. de Fitcher, officier supérieur de cavalerie, très-expérimenté. C'est dans ces circonstances, que j'arrivai au camp de Mandrin qui s'étoit retranché avec beaucoup d'art auprès du village de Grenade. Je le trouvai occupé à donner des ordres et à méditer un plan d'attaque pour le lendemain.

Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi et me dit que s'il avoit prévu se trouver dans une circonstance aussi difficile que celle où il étoit, il m'en auroit évité le désagrément, que le désir de m'être utile et la crainte que je ne fusse victime du service que je lui avois rendu, l'avoient déterminé à faire intercepter depuis plus de quinze jours toutes les lettres adressées à la cour de Sardaigne, et que c'étoit de cette manière qu'il avoit découvert l'horrible complot tramé contre moi. « Jugez vous-même, me dit-il, en me présentant un rouleau de papiers, de la réalité des dangers que vous couriez en restant à Pont-Voisin. La cour de Sardaigne vous auroit livré avec autant de foiblesse qu'elle met d'opi-

niâtreté à me soutenir, parce qu'elle retire un grand avantage des opérations que je fais sur ses frontières. L'intérêt guide la plupart des actions des hommes. La ferme me fait la guerre, parce que je la ruine, et les Savoyards me protègent, parce que je leur fais gagner beaucoup d'argent.

Ce n'étoit ni le lieu ni le moment de discuter avec cet homme sur la légitimité de la mission qu'il s'arrogeoit, ni sur l'état de révolte dans lequel il s'étoit constitué contre son souverain. Des intérêts plus chers occupoient toutes mes pensées, et je brûlois d'impatienee de connoître les détails que Mandrin m'annonçoit pas sa lettre. Cette impatience avoit même été telle, qu'elle m'avoit même totalement aveuglé sur le danger de ma démarche; et ce n'est que lorsque je fus plongé dans le précipice, que je commençai à sentir toute l'étendue de mon imprudences reflexions trop tardive!... Alors il n'étoit plus temps et il falloit subir ma destinée.

J'ai toujours pensé, que dans sa conduite avec moi, Mandrin avoit autant consulté son intérêt personnel, que le désir de m'être véritablement utile. Cet homme qui me croyoit nécessaire à son parti, avoit bien senti que ses moyens ordinaires de séduction seroient insuf-

fisans auprès de moi, et c'est sans doute à cette idée qu'il faut attribuer les renseignemens qu'il prit sur ce qui me concernoit. Mais, malgré toute son adresse, il n'auroit jamais réussi à m'attirer auprès de lui, si le hasard n'eût favorisé ses desseins d'une manière aussi particulière.

Mandrin lisant mon impatience dans mes yeux, sortit pour aller donner ses ordres et me laissa seul dans sa cabane. Je profitai de ce moment de liberté, pour lire les papiers qu'il venoit de me remettre. C'étoient des lettres; à la première qui étoit adressée à l'ambassadeur de France, étoit jointe une note ministérielle, contenant des reproches amers sur la protection que le cabinet de Turin accordoit aux contrebandiers françois. Mandrin y étoit particulièrement désigné non-seulement comme un chef de bandes, mais encore comme un brigand, que ses nombreux forfaits, dont quelques-uns étoient détaillés, devoient rendre odieux à toutes les puissances de l'Europe. Cette pièce étoit suivie de la relation de l'affaire des tabacs et des prisonniers que j'avois délivrés. On n'y parloit pas de Mandrin parce qu'il n'avoit pas été reconnu, mais en revanche je n'y étois pas épargné. On m'y représentoit non-seulement comme un dé-

serteur, mais encore comme un assassin qui avoit égorgé son colonel après l'avoir dépouillé. Cette note étoit suivie d'une réquisition formelle de me livrer à un inspecteur qui se présenteroit muni des ordres du roi de France.

Il est aisé de se figurer l'indignation dont je fus saisi à la lecture de cette note ; mais ce qu'on aura peine à concevoir, c'est la fureur qui s'empara de moi à la lecture de la troisième lettre : elle étoit de M. de Morange. Il m'écrivoit :

« Armez-vous de courage, mon cher ami, vous en avez besoin pour supporter tout le poids du malheur que je vais vous annoncer. Vos ennemis désespérés sans doute que vous leur ayez échappé, ont eu la lâcheté d'exercer leur vengeance sur votre épouse ; je ne sais comment ils ont réussi à découvrir le lieu de sa retraite ; mais un exempt, suivi d'une escouade du guet, s'est présenté il y a huit jours chez moi, et a demandé l'entrée de ma maison. Croyant que vous étiez l'objet de leurs recherches, je n'ai pas fait difficulté d'ouvrir. Mais, quelle a été ma douleur d'entendre l'exempt me dire, en apercevant votre épouse que le bruit qui se faisoit dans la maison avoit fait sortir de sa chambre, que c'étoit elle qu'il

cherchoit, et qu'il avoit ordre de conduire, vous le dirai-je, grand Dieu ! dans une de ces maisons destinées au repentir et à la pénitence. Je me suis en vain récrié contre l'injustice, et la barbarie de cet ordre, en vain j'ai offert de répondre de votre chère Sophie, l'agent de l'autorité a été inflexible. Pendant toute cette scène, votre ami le major, qui depuis deux jours étoit à Paris., se levoit, éveillé par le bruit et venoit vers nous. Mais à peine est-il instruit de ce qui se passe, qu'il est frappé d'apoplexie, et expire entre mes bras. Au milieu de ce désordre effrayant, on entraîne votre Sophie, et il ne me reste d'autre ressource que celle d'aller chez le lieutenant de police, auquel je rends compte de ce qui s'est passé chez moi, et de tout ce qui concerne votre épouse. Ce magistrat prend part à ma douleur, partage mes peines, et me permet de reconduire votre épouse chez moi, jusqu'à ce que la religion du ministre soit éclairée. Mais ô douleur ! ô désespoir !.. Sophie n'a pu supporter l'affreux aspect du séjour de la honte et de l'ignominie. Une fièvre ardente circule dans ses veines et bientôt elle expire dans mes bras en prononçant

votre nom... Chevalier, le coup que je vous porte est affreux, je le sens, mais gardez-vous de vous livrer au désespoir; votre chère Sophie n'est pas morte toute entière pour vous, elle vous laisse le gage le plus précieux de son amour, une autre elle-même qui prononce déjà votre nom comme si elle savoit qu'il ne lui reste plus que vous de protecteur sur la terre!... »

Chevalier! vous ne me répondez pas me dit Mandrin en rentrant. — Par pitié laissez-moi mourir. — Y pensez-vous, chevalier, mourir! — Oui mourir, mais les armes à la main, et venger avant tout Sophie, vous et toutes les victimes du despotisme. Chevalier, l'occasion est belle, vos ennemis, les miens sont en présence. — Les barbares! ils ont assassiné Sophie. — Oui, ils ont assassiné Sophie, ils ont assassiné votre ami, votre protecteur, votre père, le généreux et infortuné major. Qui sait même si votre mort metteroit un terme à leurs persécutions, à leur haine? Hâtez-vous donc de les prévenir et de leur faire sentir le poids de votre vengeance, mes compagnons vous attendent. — Arrêtez, ou m'entraînez-vous? — Au champ de l'honneur et de la gloire. — Grand Dieu! je suis perdu, il ne manquoit à mes malheurs que de porter les armes contre ma patrie, et

de me trouver au milieu des brigands qui la désolent. »

Effectivement, je me trouvois parmi les soldats de Mandrin, sur une petite éminence d'où nous apercevions les troupes du roi qui s'avançoient vers le camp de ce chef, qui, n'ayant point d'artillerie pour soutenir ses retranchemens, prit la résolution hardie de les abandonner, et d'aller lui-même offrir la bataille.

Cette résolution prise, il vint à moi, et me tirant à l'écart, il me dit : « Je vois bien que vous n'êtes pas propre à être des nôtres, et que je me suis trompé dans l'opinion que je m'étois faite sur votre compte. Vous m'avez sauvé la vie, à ce titre je vous pardonne les paroles offensantes qui viennent de vous échapper. Il y a plus, s'il dépendoit de moi de vous rendre la liberté sans vous exposer à une mort certaine, je vous ferois conduire partout où vous pourriez le désirer, fût-ce au bout du monde, mais cela est impossible. Je suis cerné de toutes parts, les troupes du roi s'avancent, et dans un instant je vais les attaquer. Je ne vous propose pas d'augmenter le nombre des miens, vous ne leur convenez pas plus qu'ils ne vous conviennent. Voici tout ce que je puis faire pour vous; je vais

sortir de mon camp, la prudence exige que j'y laisse un corps de réserve destiné à me secourir en cas de besoin, et dans tous les cas, à veiller à la conservation de mes richesses qui deviendroient infailliblement la proie de l'ennemi, si j'abandonnois entièrement mes retranchemens; je vous laisse avec ce corps de réserve dont je vous donne le commandement, dans le cas où la fortune me seroit contraire vous opérerez une retraite. Au surplus ce sera à vous à tirer parti des circonstances, et à saisir le premier instant qui se présentera de pourvoir à votre sûreté. Adieu, chevalier, croyez que je fais des vœux pour votre bonheur, et n'oubliez pas que Mandrin, s'il survit à cette journée, apprendra toujours avec plaisir que le sort a cessé de vous être contraire. »

Tout entier à ma douleur, j'écoutois à peine Mandrin et je restois immobile, appuyé sur une voiture de bagages, sans songer aux dangers qui m'environnoient. J'aurois sans doute resté long-temps dans cette position, sans le tumulte inséparable des évenemens qui se passoient auprès de moi. Mandrin étoit sorti avec huit cents hommes, qu'il avoit divisés en trois petits corps, avec lesquels il se pré-

cipita sur les troupes du roi, qui ne s'attendant point à une pareille attaque, essuyèrent d'abord une perte considérable, et auroient peut-être tombé dans une déroute complète, sans l'habileté de M. de Fitcher qui parvînt à rallier ses troupes, et à rétablir le combat. C'est alors qu'il fut aisé de juger toute l'étendue des talens militaires de cet homme que la nature, par une de ces méprises dont on ne voit heureusement que peu d'exemples, avoit doué de la plupart des qualités qui constituent les héros.

Après un combat de plus de trois heures, dans lequel Mandrin, quoiqu'avec des forces moitié moins nombreuses, déploya tout-à-la-fois l'habileté d'un grand capitaine, et se battit en soldat, la victoire se déclara pour les troupes du roi. Malgré les ressources de son génie, Mandrin fut obligé de céder au nombre et à l'avantage d'une bonne discipline. Ses gens enfoncés de toutes parts, furent bientôt réduits à ne trouver de ressources que dans la fuite, laissant un grand nombre de morts, de blessés, et de prisonniers, et lui-même ne dut son salut qu'à la vîtesse de son cheval.

Dès que je m'aperçus que les troupes de Mandrin commençoient à plier, je songeai à

faire la retraite à travers le bois auquel les retranchememens étoient adossés ; mais M. de Fitcher avoit, en habile homme, jeté des tirailleurs dans les bois, et il en augmenta le nombre si promptement, que tout espoir de salut devint bientôt impossible, il ne resta alors à chacun d'autre ressource que celle de vendre chèrement sa vie. Alors s'engagea un combat terrible sur le derrière des retranchemens, auquel je fus obligé de prendre part, car je n'avois plus le choix des moyens. Il y a plus, je voulois mourir, et cette disposition de mon esprit, donnoit à mes actions une couleur d'intrépidité, qui me fit remarquer non-seulement de ceux avec lesquels je me trouvois, mais encore de ceux contre qui je combattois. Il n'y a pas de doute que mes vœux auroient été exaucés, et que je serois mort sur le champ de bataille, mais une balle qui me frappa au genou, m'enleva cette dernière consolation, et je me vis entouré dans un instant de plus de vingt soldats qui, après m'avoir désarmé, me garottèrent et me jettèrent dans une charrette, où je me trouvai confondu avec les vils complices de Mandrin. Cette terrible situation contribua encore plus que la douleur que me causoit ma blessure

et la perte de mon sang, à me faire perdre tout sentiment, et ce n'est que dans les prisons d'Autun que je revins à moi, et commençai à sentir toute l'horreur de ma position.

« Au nom de tout ce qui vous est cher, dis-je à un chirugien qui pansoit ma blessure, laissez-moi mourir ?—C'est à la justice à prononçer sur votre sort; mon devoir à moi est de vous donner tous les secours de mon art. — Ah, monsieur, ils ont assassiné ma Sophie, mon épouse, les cruels ne m'ont laissé que le désespoir et la mort. — Calmez-vous, reprenez vos esprits, et voyez ce lieu. — Où suis-je ? grand dieu ! — Dans le séjour du crime. — Mes malheurs sont au comble, il ne me manquoit plus que de périr sur l'échafaud ! — C'est le sort des compagnons de Mandrin. — Je ne le fus jamais. — Vous avez été pris les armes à la main. — Je défendois ma vie; mais je ne servois point l'homme que vous venez de nommer : je n'ai pas été vingt-quatre heures dans son camp. — Faites un mémoire, je me charge de le remettre au lieutenant-criminel. — Il ne me croira pas. — C'est un magistrat intègre; on peut tout attendre de sa justice. — Homme généreux ! c'est dieu qui vous envoie pour me sauver du dé-

sespoir. — Voilà une plume, de l'encre et du papier; ne vous arrêtez pas aux détails, demandez à être interrogé, je supléerai au reste. Je repasserai à la fin de mes visites. — Je ne crains pas la mort, mais mourir sur un échafaud, cette idée est affreuse! — Allons, du courage : dans un instant je reviens à vous. — Ah, monsieur! je vous devrai plus que la vie ».

Ma lettre fut bientôt écrite, et pour la première fois depuis cinq ans, je signai mon nom de famille. Mon nouveau protecteur ne tarda pas à repasser et je la lui remis tout ouverte. « C'est bon, me dit-il, après l'avoir lue, dans une heure j'aurai vu le lieutenant-criminel et dans deux vous aurez de mes nouvelles: je vous crois innocent; si je me trompe, j'aurai toujours voulu faire une bonne action, et cela me suffira. Sans adieu, et du courage ».

L'heure n'étoit pas écoulée lorsque la porte de mon cachot s'ouvrit pour la seconde fois. « Qui de vous se nomme Charles Duclos *** ? dit un homme que je reconnus à son cortège, pour être le concierge de la prison. — C'est moi, répondis-je. — (*Parlant aux hommes qui le suivoient*). Mettez cet homme sur ce matelas et suivez moi? — Où me conduisez vous? — Vous l'allez voir. » J'étois dans la

chambre du geolier». — Allons, femme, tout est-il prêt dans le n°. 2. — M. le prisonnier peut monter quand il voudra, tout est en ordre. — Voilà monsieur, la meilleure chambre de la maison, je me conforme avec plaisir à l'ordre que je viens de recevoir de vous la donner, et de pourvoir à tous vos besoins. Vous ne verrez point les porte-clefs, un prisonnier pour dettes vous servira. Quoique le chirurgien de la maison ait défendu de vous donner à manger sans ses ordres, je pense qu'un bon potage vous fera du bien: On va vous l'apporter, prenez-le et couchez-vous, le lit est bon; un peu de tranquillité vous reposera de vos fatigues et adoucira vos souffrances ».

Effectivement ma blessure me causoit les plus vives douleurs. J'avois été atteint à la rotule par une balle, qui après y avoir occasionné une fracture assez considérable, étoit allé se loger dans les chairs au dessus du genou; mais quelque violentes que fussent ces douleurs, la nature l'emporta et je cédai à l'impérieux besoin du sommeil.

En me réveillant je trouvai à côté de moi mon nouvel ami. « Courage, me dit-il, je vais vous panser: après cela nous parlerons d'affaires ». L'opération fut longue et douloureuse.

A la fin il parvint à extraire la balle, et j'éprouvai un grand soulagement. « Actuellement, me dit-il, je n'ai plus d'inquiétude, la plaie est belle, le repos et les soins feront le reste.

« J'ai vu le lieutenant-criminel et je lui ai remis votre lettre. Vous voyez l'effet qu'elle a produite. Maintenant, puis-je espérer de vous un peu de confiance ? — Pourrois-je refuser quelque chose à l'homme sensible et humain qui m'a sauvé la vie ? — Le lieutenant-criminel a été frappé de la ressemblance de votre nom avec celui du comte Ducloz. ***, président à mortier au parlement de Besançon. — Il est mon père. — Que dites vous !... Quoi le fils d'un magistrat illustre faisant partie des troupes de Mandrin, combattant avec eux !... — Je vous l'ai déja dit, je n'ai jamais été attaché à Mandrin. Une haute imprudence, mais que les circonstances où je me suis trouvé peuvent excuser, ou pour mieux dire cette sorte de fatalité qui semble s'être attachée à moi dès le premier jour de ma naissance et qui me poursuit encore, m'a seule mis au pouvoir du brigand dont vous parlez, et que je n'ai connu qu'en remplissant mon devoir. — Ah ! parlez, ne tardez pas à m'instruire, et croyez que c'est moins la curiosité que le dessein de vous être utile qui m'anime

en ce moment ? — Je n'en puis douter d'après ce que vous avez fait pour moi. »

Je lui fis alors le détail de tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie de la maison paternelle sans en excepter mes fautes et mes erreurs. A mesure que j'avançois je le voyois s'attendrir et sa figure exprimoit fortement toutes les sensations qu'éprouvoit son ame généreuse. « Pauvre chevalier, me dit-il lorsque j'eus fini, que je vous plains, et combien votre sort m'intéresse ! les cruels, comme ils vous ont traité ! cependant mon ami, quelque grande que soitvotre infortune, gardez vous de vous livrer au désespoir? vous avez de grands motifs de consolation dans la conviction que vous n'avez pas mérité votre sort. Cette conviction doit même vous donner du courage, et si d'un côté vous devez respecter la providence qui vous soumit à de si cruelles épreuves, de l'autre vous devez lutter avec force contre l'adversité, et surtout ne pas oublier dans ces momens où vous seriez prêt à succomber sous le poids de vos douleurs, que vous avez un ami qui ne vous perdra pas de vue un seul instant, et qui emploiera tout son zèle, tous ses soins et le peu de crédit qu'il a, à apporter un changement heureux à votre situation, s'il ne peut pas

mettre entièrement un terme à vos malheurs. »

« Votre position, continua-t-il ne vous permet pas de vous occuper maintenant d'un mémoire, en attendant que vous puissiez le faire, j'y suppléerai auprès du lieutenant-criminel qui est déjà favorablement disposé pour vous. Vous n'êtes point encore écroué, et vous ne le serez pas jusqu'à nouvel ordre. Voilà les fruits de mes premières démarches. J'espère plus que jamais de celles qui suivront, l'essentiel est que vous ne soyez point impliqué dans le procès qui va s'instruire contre la bande de Mandrin. Adieu. De la tranquillité. Demain matin vous me reverrez. »

Le soir je reçus la visite du concierge, ses manières encore plus douces et plus prévenantes que celles du matin, me firent présumer qu'il avoit reçu de nouvelles instructions. Il me présenta une potion calmante que le docteur venoit de lui envoyer avec ordre de me la faire prendre. Son effet fut de me faire dormir jusqu'au lendemain matin.

A mon réveil je trouvai encore mon cher docteur dans ma chambre. « Tout va de mieux en mieux, me dit-il. J'ai vu le lieutenant hier au soir, ce que je lui ai raconté de vos aventures, et la déclaration de plusieurs des mal-

heureux complices de Mandrin, qui ont dit qu'ils ne vous connoissoient point, l'ont totalement mis dans vos intérêts; ils veut vous voir, et je suis venu vous en prévenir. — Homme trop généreux! non je ne pourrai, jamais... — Allons, dépêchons-nous, montrez-moi votre genou.. A merveille, à merveille, avant quinze jours, vous marcherez aussi-bien que moi. »

Un instant après le lieutenant-criminel entra dans ma chambre, il étoit suivi d'un secrétaire on greffier. A la vue de ce magistrat, dont la figure étoit antique et sévère, je ne pus me défendre d'une sorte de terreur. Il s'en aperçut sans doute, car il vint à moi, et me dit avec beaucoup de douceur : « Rassurez-vous, mon ministère ne doit effrayer que les coupables, et j'aime à croire que vous ne l'êtes pas. — Je suis loin, monsieur, de redouter votre présence; mais telle est la singularité des circonstances qui m'ont conduit dans ces lieux, que je ne pourrois même pas me plaindre de la prévention qui pourroit s'élever contre moi. — J'ai voulu vous voir et recevoir de votre bouche les détails que m'a transmis le docteur Saintoux. — Vous êtes donc fils du comte Ducloz ***. — Oui,

monsieur, et il vaudroit mieux pour moi que le ciel m'eût donné pour père un simple artisan, il ne m'auroit pas abandonné dès mon berceau et mis à la discrétion d'une belle-mère, qui a été pour moi la plus cruelle de toutes les marâtres. — *(Au greffier)*. Il suffit de la première partie de la réponse. *(A moi)*. Et vous n'étiez pas de la troupe de Mandrin? — Je n'en ai jamais fait partie, le hasard seul m'a mis en rapport avec cet homme, et il n'y a pas encore huit jours que j'étois à Pont-Voisin, lieu de ma garnison. — Comment le prouverez-vous? — Par le témoignage de mes chefs, de tous mes camarades et par celui de mes hôtes. — Et comment établirez-vous que vous n'êtes pas allez joindre Mandrin, de votre propre consentement? — C'est le seul point, monsieur, sur lequel il m'est presqu'impossible de vous satisfaire, je ne puis, à cet égard, donner que ma déclaration. — Hé bien, je vais vous aider. Connoissez-vous cette lettre? — Grand dieu! c'est celle que Mandrin m'a écrite il y a huit jours; c'est cette lettre à laquelle, dans mon désespoir, j'ai eu l'imprudence d'ajouter foi; c'est cette lettre enfin qui est cause de tous mes malheurs; mais de grace, monsieur, par

quel hasard ?.. — Rien de plus simple. Lorsqu'on vous a fouillé en entrant dans cette prison, on l'a trouvée sur vous, et je vous l'apporte, pour que vous la signiez, afin que je puisse la joindre à votre interrogatoire : elle attestera la sincérité de vos reproches. Maintenant expliquez-moi votre malheureuse affaire avec votre colonel? »

Je repétai alors à ce digne magistrat tous les détails de cette affaire, sans en excepter aucune circonstance. Lorsque j'eus fini, il me dit avec bonté : « Je crois également à votre innocence dans cette rencontre, mais il ne suffit pas d'alléguer, il faut prouver. Il est bien étonnant que vous et vos amis n'ayez pas songé à un moyen tranchant et décisif. Le colonel vous frappa par derrière? — Oui, Monsieur, je porte la cicatrice sur les reins. — Hé bien vous n'usâtes donc que d'une légitime défense? — Ah, monsieur, quel trait de lumière!.. — Rassurez-vous, mon ami. Je cesse dès ce moment d'être votre juge et je me constitue votre avocat. Je vais écrire à votre père et réveiller s'il se se peut dans son cœur les sentimens de l'amour paternel. J'ai des amis à Paris, je vais également leur écrire, ils agiront, et quel que soit le crédit de la famille du colonel, nous obtiendrons

ou la révision de votre procès ou au moins un grand adoucissement à vos malheurs. »

Tel fut le résultat de cette visite qui versa un baume salutaire sur les plaies de mon cœur. Mais le souvenir de ma Sophie qui n'avoit été que suspendu par l'empire des circonstances terribles ou je m'étois trouvé, vint s'emparer de nouveau de toutes les facultés de mon ame, et faire de moi le plus malheureux de tous les hommes, et j'aurois probablement succombé sous le poids de ma douleur sans mon cher docteur que je voyois tous les jours, et qui, à force de soins et de discours consolans, parvint à la calmer, et à me faire comprendre que toute espérance de bonheur ne m'étoit pas encore interdite, puisque j'avois celui d'être père.

Il se passa près de trois semaines avant qu'il arrivât aucun changement dans ma situation. Le procès des soldats de Mandrin étoit instruit et plusieurs d'entre eux avoient déjà expié leurs crimes sur l'échafaud. Pour moi, j'avois été distrait de la procédure; et le lieutenant criminel de concert avec le procureur du roi qui m'étoit aussi venu voir, attendoient des ordres ultérieurs pour s'occuper de moi. Mon père n'avoit point répondu au lieutenant, et ce silence com-

mençoit à lui donner de l'inquiétude, lorsque je le vis entrer un jour dans ma chambre vers les dix heures du soir. Il étoit accompagné de plusieurs hommes parmi lesquels j'en distinguai un qu'à son costume, je soupçonnai être un exécuteur d'ordres ministériels. Je ne me trompois pas. C'étoit un inspecteur de police chargé de me conduire au Château-Trompette à Bordeaux, et de me remettre au gouverneur de cette fortresse. « Que cette mesure ne vous effraye pas, mon cher chevalier, me dit le lieutenant en s'approchant de moi, votre captivité ne sera pas longue, et vous ne tarderez pas à jouir de votre liberté, mais ce sera sous un autre ciel et dans d'autres climats. — Qu'entend-je!.. je suis exilé, banni. — Gardez-vous de vous plaindre; vous êtes plus heureux que je ne l'espérois; descendez bien au fond de votre conscience, vous y verrez que vous n'êtes pas tout-à-fait sans reproches. L'essentiel est que la sentence de mort qui pesoit sur votre tête fût rapportée, et elle l'est; ce n'est pas encore à cela, que s'est bornée la clémence du prince. Il vous rend l'honneur, puisqu'il vous admet encore à celui de le servir, et dès que vous serez à bord du vaisseau qui doit vous conduire dans l'Inde, vous y prendrez votre nom et le rang d'un ser-

viteur du roi; jusques là vous serez encore le chevalier de Saint-Hilaire. Allons, faites vos dispositions; vous partez demain à la pointe du jour. Adieu, je vous quitte et vous prie de croire, que j'éprouve une véritable satisfaction d'avoir pu vous être bon à quelque chose. »

J'étois si stupéfait de ce que je venois d'entendre et de l'appareil qui m'entouroit, que je n'eus pas la force de répondre à mon généreux bienfaiteur, ni de lui témoigner toute la reconnoissance dont j'étois pénétré; et ce ne fut que lorsque je me trouvai seul avec l'inspecteur, que mes idées commencèrent à se classer et à reprendre de l'ordre; mais comme je ne connoissois point cet agent de l'autorité, je me bornai à de pures questions de circonstance auxquelles cet homme répondit, avec tant de laconisme, que je pris le parti d'user avec lui de la plus grande réserve.

J'aurois bien désiré pouvoir embrasser mon cher docteur, mais il étoit malade. Je passai la reste de la nuit à lui écrire et à faire part à M. de Moranges de tout ce qui m'étoit arrivé depuis la réception de ma lettre et du changement survenu dans ma situation. Je n'avois point voulu l'en instruire plutôt non-seulement pour ne pas l'affliger, mais encore dans la crainte d'une ca-

tastrophe qui, si elle eût eu lieu, auroit nécessairement eu la plus funeste influence sur le sort de ma fille.

Le lendemain j'étois à cinq heures du matin sur la route de Bordeaux où j'arrivai le huitième jour de mon départ d'Autun. Mon silencieux conducteur me conduisit au Château-Trompette où il me remit cinq cents louis sans vouloir me dire de qui il tenoit cette somme. Mes conjectures se portèrent naturellement sur mon père et sur mon oncle. C'est tout ce que j'ai touché de mon immense héritage.

Le lendemain de mon arrivée, le gouverneur du château m'envoya un officier avec ordre de me conduire chez lui ; c'étoit un ancien officier général. Dès qu'il m'aperçut, il congédia tout son monde, vint à moi et me fit l'accueil le plus gracieux, il me félicita sur mon arrivée et me confirma tout ce que m'avoit dit le lieutenant criminel d'Autun ; il m'invita ensuite à dîner chez lui avec le commandant de la frégate sur laquelle je devois passer dans l'Inde. C'étoit un capitaine de la compagnie des Indes que le commerce de Bordeaux, à qui le roi avoit prêté cette frégate, avoit fait venir de Lorient. Cet officier me fit beaucoup de prévenances et voulut bien se charger de l'emploi de mes fonds. Ce-

pendant je ne les lui confiai qu'après avoir reçu la réponse de M. le Moranges qui, en se chargeant de ma fille, refusa absolument tous les témoignages que je voulois lui donner de ma reconnoissance. « Madame de Moranges, me disoit-il en terminant sa lettre, regarde cette enfant du malheur comme un présent de la providence. Elle lui apprendra à vous aimer, et le plus beau jour de notre vie sera celui où il nous sera permis de la remettre entre les bras d'un père pour qui nous avons conçu la plus profonde estime et l'amitié la plus sincère. »

Deux jours après je fus conduit à bord de la frégate, où je trouvai une compagnie de soixante hommes qui venoient d'éprouver comme moi la clémence du prince, et le lendemain je fus reconnu capitaine de cette compagnie qui formoit l'équipage du vaisseau. »

Fin du manuscrit.

La mort ayant arrêté le capitaine Ducloz ***. dans la rédaction de ses mémoires, je n'aurois pu les compléter, si M. de Saint-Mars n'étoit venu à mon secours et ne m'avoit fourni les détails qui vont suivre.

« Arrivé à l'île de France, le capitaine Ducloz ***. en partit quelque temps après

avec un régiment qu'on envoyoit à Pondichéry. Il passa ensuite au service de Typo-Saïb, qui lui confia le commandement d'un corps de Marattes avec lesquels il resta pendant sept ou huit ans. Typo-Saïb l'ayant récompensé généreusement de ses services, il forma un établissement à Chandernagor chef-lieu des comptoirs françois situés sur les bords du Gange; s'étant lié d'une amitié très-étroite avec un chirurgien françois nommé Aubert, également établi dans le pays avec toute sa famille, il forma et exécuta le projet de faire venir sa fille de France, et de la marier avec le fils de son ami. Ce mariage eut lieu deux ans après; mais au bout d'un an la jeune Sophie perdit la vie, en la donnant à une fille. Cette perte fut suivie de plusieurs autres malheurs. Toute la famille Aubert fut enlevée par une épidémie, qui succéda à la fameuse famine qui ravagea l'Indostan. Le capitaine Ducloz ***. resté seul avec sa petite fille, sentit toutes les plaies de son cœur se r'ouvrir, et le séjour de Chandernagor lui étant devenu insupportable, il repassa à l'île de France d'où il partit pour l'île de Cuba avec un colon espagnol, pour lequel il avoit conçu beaucoup d'amitié. Arrivé à la

Havane, il se livra entièrement à l'éducation de sa petite-fille, Louise-Charlotte. A treize ans, cette jeune personne étoit un prodige d'esprit, de graces et de beauté. Le fils de l'auditeur de la Havane, jeune homme d'une naissance distinguée et d'un mérite réel, en étant devenu passionnément amoureux, le capitaine Ducloz ***. approuva sa recherche, mais il ne put jamais déterminer sa fille à consentir à ce mariage. Elle avoit un penchant décidé pour la vie religieuse; cette circonstance détermina le capitaine à venir s'établir dans le petit hermitage que vous avez vu. Il y vivoit depuis deux ans dans la plus profonde retraite avec sa fille, et tous deux y étoient heureux l'un par l'autre, lorsqu'un événement cruel est venu il y a six mois mettre le comble aux malheurs de l'infortuné capitaine. Sa fille, sa chère Louise, lui a été enlevée par la petite vérole. Il n'a pu résister à ce dernier coup, son courage s'est éteint, ses forces l'ont abandonné, et il est mort, en prononçant les noms de sa femme et de ses enfans, regretté de tous les habitans de ce canton qu'il avoit édifiés par sa piété, et soulagés par de nombreux bienfaits. »

« Telle est la fin d'un homme dont la

jeunesse fut, à la vérité, marquée par de grandes erreurs, mais que ses longs malheurs avoient entouré d'un intérêt d'autant plus vif, qu'il joignoit à toutes les qualités du cœur, une imagination brillante, et un fond d'instruction et d'expérience qui rendent sa mémoire chère et précieuse à tous ceux qui l'ont connu ou ont été ses amis ».

*Fin de l'histoire du capitaine Ducloz***.*

M. Prudhomme, grace aux soins de M. de Saint-Mars, se trouvant en état de continuer le voyage, nous partîmes de la Trinité après une relâche de cinq jours ; mais ce ne fût point sans un sentiment de reconnoissance bien mieux senti qu'exprimé, que nous quittâmes notre bon ami M. de Saint-Mars. En effet c'est à lui seul que nous avons dû non-seulement l'obligation d'avoir évité toutes les tracasseries et petites persécutions que le gouverneur étoit disposé à nous faire éprouver, mais encore l'agrément dont nous avons joui pendant notre séjour à la Trinité. Aussi je ressens une véritable satisfaction, de pouvoir rendre dans ce moment, à ce généreux françois, l'hommage public de ma gratitude.

Nous quittâmes le port de la Trinité le 15

vendémiaire, et le lendemain nous entrâmes dans les jardins de la Reine à travers lesquels les pilotes-côtiers et les caboteurs, se sont frayés trois chenals différens, en raison du tirant d'eau des bâtimens qu'il montent. Celui sur lequel nous étions n'étoit à proprement parler, qu'une barque ; cependant elle étoit si chargée, que nous fûmes obligé de prendre le chenal du milieu, dans la crainte d'échouer sur les sables du troisième, d'où il nous auroit été difficile de nous dégager, les marées étant presqu'insensibles dans ces latitudes.

Les premiers jours de notre route à travers ces îlots furent assez heureux ; la brise y étant foible, à raison des obstacles qu'elle rencontroit, avant d'arriver jusqu'à nous. Nous faisions peu de chemin, et nous jetions l'ancre tous les soirs. Cette manière de voyager auroit été presqu'insupportable ; mais la pêche aux mulets, la cuisine qui la suivoit, et les histoires merveilleuses que les marins aiment passionnément, venoient jeter un peu de variété sur ces heures consacrées à l'ennui et au malaise qui en est inséparable.

Cependant nous commencions à entrevoir la fin de ce pénible voyage. Les îlots devenoient plus rares, et le chenal s'élargissoit

devant nous : déjà nous apercevions le seul cap qui nous restoit à doubler, pour entrer dans la rade de *Batavano*, terme de notre voyage, et nous jouissions à l'avance du plaisir et du repos que nous promettoit une grande ville où tous les genres de jouissance se trouvent réunis. Nous touchions à ce cap, et déjà nous le dépassions, lorsqu'en portant nos regards sur l'ouverture de la baie, nous reconnûmes trois bricks armés, mouillés en dedans de la pointe que la hauteur des terres et l'élévation des arbres qui les couronnoient, nous avoient empêché d'apercevoir. Dans un instant ils furent à notre portée ; en vain nous essayâmes de nous échouer et de gagner la terre, la hauteur de l'eau, nous empêcha d'exécuter ce projet. Quelques coups de canons nous mirent à la raison, et nous cédâmes à la force.

A cela près d'un pillage très-complet, nous fûmes assez bien traités par le commandant de ces trois corsaires qui avoient été armés à la Providence, et envoyés au-devant d'un courier espagnol qu'on leur avoit dit être sur le point d'arriver à Batavano. Ce bruit qui étoit faux, étoit fondé sur l'entrée dans la rivière de Saint-Yague, de la frégate angloise enlevée

par le capitaine Michel, qu'un écumeur avoit pris pour un courier.

Les corsaires ainsi trompés dans leur attente, résolurent de s'en venger sur tout ce qu'ils rencontreroient ; et c'est par suite de cette résolution que nous tombâmes entre leurs mains, car autrement nous ne valions guère les honneurs de la captivité.

Les Anglois nous gardèrent pendant quinze jours avec eux : au bout de ce temps, la rareté de l'eau les détermina à se défaire de nous. Le capitaine Williams Cropp commandant, me signifia cette résolution en latin qu'il parloit parfaitement. Comme je n'ai eu, ainsi que mes compagnons, qu'à me louer de ses bons traitemens, je ne puis croire qu'il ait été volontairement la cause des cruelles extrémités auxquelles nous avons été réduits pendant les neuf jours qui ont suivi notre délivrance.

En nous mettant à terre, les Anglois nous dirent que nous n'étions pas à plus de six ou sept lieues d'un corps-de-garde espagnol, où nous arriverions aisément avant la fin du jour, en suivant le bord de la mer et d'où nous gagnerions facilement l'intérieur des terres et ensuite le chemin royal qui conduit à Saint-

Yague, ou bien à la Havane. Sur cette assertion, nous crûmes que six galettes de biscuit que nous laissèrent nos conducteurs, avec un flacon de rhum, étoient plus que suffisantes pour nous nourrir pendant le peu de chemin que nous avions à faire, et quoique nous fussions à demi-nus, nous nous acheminâmes gaîment, n'ayant pour toute arme qu'une manchette, espèce de petit sabre ou poignard dont les corsaires font usage dans les abordages.

Nous marchâmes ainsi lestés et équipés pendant environ trois heures, tantôt le long du rivage, tantôt dans des savanes voisines où croissoit une espèce de chiendent sauvage que nous sucions de temps en temps pour nous désaltérer; mais il étoit d'une âcreté insupportable au goût, ce qui provenoit sans doute des eaux de la mer qui, dans les coups de vent du sud et dans les hivernages, refluent sur ces terres qui sont extrêmement basses et qui ne produisent, par cela même, que des lianes, des plantes marécageuses, des mangliers et quelques arbres rabougris et décharnés que l'on voit répandus çà et là, et qui me semblent n'y végéter que pour attester l'infertilité du sol.

Cependant la chaleur nous accabloit, et quoique nous n'eussions guères fait que deux lieues,

à raison de la difficulté de la marche, nous fûmes contraints de nous asseoir à l'ombre d'un massif de mangliers qui bordoient une espèce de petite anse. Là nous commencions à peine à nous reposer et à nous livrer à des réflexions plus ou moins tristes, présage des malheurs qui alloient fondre sur nous, lorsque nous aperçumes le provençal Pierre, qui s'étoit un peu enfoncé dans les terres, accourir de toutes ses forces, en nous criant de prendre garde à nous. Nous ne sûmes le sujet de ses craintes et les dangers que nous courions que lorsqu'il nous eut rejoints. Croyant avoir entendu du bruit au côté opposé d'une marre couverte de mangliers, il avoit voulu voir d'où ce bruit provenoit; et pour abréger le chemin, il avoit essayé de traverser la marre, en s'aidant des branches des mangliers. Malheureusement pour lui, il avoit troublé le repos de cinq à six caïmans (1) qui, pendant la grande cha-

---

(1) Les jardins de la Reine sont une réunion de petites îles presqu'au niveau de la mer. Leur humidité continuelle y fait croître, comme je l'ai dit, une espèce de chiendent fort haut et fort épais. Les parties basses sont couvertes de mangliers, sorte d'arbustes dont les branches s'entrelacent et forment des massifs de verdure qui, de

leur du jour, avoient choisi ce lieu pour retraite et s'y étoient vautrés. La visite du mar-

---

loin, sont très-agréables à l'œil, ce qui a sans doute fait donner à ce groupe de petites îles, le nom de jardins. Elles sont coupées entr'elles par des canaux plus ou moins larges, et en général peu profonds, dans lesquels les requins, les becunes (espèces d'anguilles très-friandes de chair humaine) et les caïmans se sont multipliés à un tel point, qu'ils couvrent pour ainsi dire, la surface de l'eau; il s'y trouve aussi beaucoup de mulets, poisson très-délicat qui sert probablement de pâture aux premiers.

Le caïman est le plus dangereux de tous, en ce qu'il est amphibie; il tient beaucoup du crocodile et est le plus grand de tous les animaux ovipares: il peut avoir jusqu'à vingt pieds de long: il est d'une grosseur proportionnée; celui que j'ai vu à la Havane n'avoit que treize pieds: sa peau est tellement forte et épaisse qu'il résiste même à la balle; mais il est aisé à tuer quand on le tire au ventre, ce qui ne peut guères se faire que lorsqu'il est dans l'eau et au moment où il se retourne en folâtrant. Cet animal est extrêmement vorace; et s'il attrappe un homme dans sa poursuite, il peut le couper en deux. Il n'a point de langue, mais sa mâchoire, à-peu-près semblable à celle du brochet, et égalant à-peu-près, en longueur le huitième de son corps, est garnie de dents si acérées, qu'il seroit le plus redoutable de tous les animaux, si l'épaisseur de sa peau n'apportoit un grand obstacle à la liberté de ses mou-

seillois déplut tellement à deux d'entr'eux, qu'ils lui donnèrent une chasse à laquelle il eût probablement succombé, s'il n'avoit pas su de quelle manière on évite la poursuite de ces animaux. Après cette belle défense, il étoit accouru vers nous; et au moment où il nous rejoignit, il étoit plus mort que vif.

Quelque désagréable que fût cette aventure, la certitude que nous avions de n'être pas éloi-

---

vemens. Il est si léger à la course, qu'aucun animal ne peut le devancer : il pique sa queue en terre et s'élance ensuite avec une rapidité incroyable; mais comme il ne peut parcourir que des lignes droites, on l'évite aisément en serpentant, et en lui laissant passage; il fait son bond, et avant qu'il ait retourné sur lui-même, vous avez le temps de vous mettre à l'abri de ses poursuites. Il paroît que cet animal est moins dangereux dans ces parages que sur les bord du Nil; car il ne fait ici la guerre à l'homme, qu'autant qu'il est troublé ou attaqué par lui; mais il est l'ennemi de tous les animaux auxquels il tend des embûches jusques dans les forêts où il va chercher sa proie. Il aime particulièrement le chien, dont il imite l'aboyement. Cet animal commence à devenir rare à Saint-Domingue, par la guerre qu'on lui a faite; et il a un grand ennemi de sa multiplication dans les corneilles du pays qui recherchent ses œufs et en sont fort avides.

gnés du corps-de-garde espagnol dont les Anglois nous avoient parlé, ranima notre courage et nous reprîmes assez gaîment notre route, persuadés que nous pourrions arriver avant la nuit. Nous marchâmes donc encore pendant environ trois heures, au bout desquelles l'excès de la fatigue et de la chaleur, et plus encore l'incertitude du chemin qui nous restoit à faire, nous déterminèrent à nous arrêter et à délibérer sur le parti qu'il étoit plus convenable de prendre. Après un petit conseil, tenu au pied d'un arbre assez semblable à un cerisier, mais presque sans feuilles, nous prîmes le parti de passer la nuit dans le lieu où nous étions qui, à raison de son élévation, nous offroit plus de sécurité, toujours dans l'espérance d'arriver le lendemain à notre cher corps-de-garde; nous nous étendîmes donc sur la terre, à une portée de fusil du rivage et là tenant chacune une galette à la main, nous fîmes un repas, qui nous auroit paru délicieux, si l'eau douce ne nous eût pas manqué. La Prudence, que nous avions envoyé à la découverte, ne nous rapporta qu'une espèce d'artichaut sauvage qui, par sa forme d'un parasol renversé, reçoit aisément la rosée, toujours très-abondante sous le tropique; mais la chaleur du jour avoit ab-

sorbé l'eau qu'il avoit reçue pendant la nuit précédente ; cependant en suçant ses feuilles et sa chair, nous nous rafraîchîmes un peu la bouche. Au reste, le rhum suppléa à l'eau, et nous vidâmes à la ronde la moitié de notre flacon. Les galettes furent toutes mangées ; il n'y eut que la Prudence qui réserva une poire pour la soif, et ne mangea que la moitié de la sienne.

Notre souper étoit fini et il faisoit encore jour. Nous nous levâmes, moins pour examiner les environs, que pour éviter plus aisément les attaques des maringoins et autres petits insectes qui nous avoient extrêmement incommodé pendant notre repas, chacun de nous alla donc à droite et à gauche sans but déterminé, en convenant toutefois de ne pas nous perdre de vue ou de ne pas nous éloigner hors de la portée de la voix. La Prudence et moi suivîmes le capitaine Durand, et nous dirigeâmes nos pas vers une savane qui bordoit la mer, et sur laquelle étoient éparses çà et là quelques touffes de mangliers. Nous étions près d'une de ces touffes, lorsque nous entendîmes un cri plaintif qui en partoit : ce cri ressembloit assez à celui d'un chien pris dans un piége, et qui cherche à se débarrasser. J'avançois pour voir ce que ce pou-

voit être, lorsque le capitaine Durand m'arrêta en me disant de ne pas approcher, que ce cri n'étoit pas celui d'un chien, mais bien d'un caïman, et que nous n'étions par assez forts pour nous défendre contre un animal aussi féroce. La pâleur du capitaine qui, de très-haut en couleurs étoit dans ce moment blanc comme un linge, m'effraya tellement, que j'eus à peine la force de revenir sur mes pas. Nous retournâmes au lieu de notre halte, où il nous fut aisé de juger que cette côte étoit couverte de ces animaux, par les traces nombreuses qu'ils laissoient dans les savanes qu'ils traversoient pour se rendre aux marres, dans lesquels ils se cachoient sans doute pour éviter l'ardeur du soleil.

Lorsque nous fûmes réunis, nous nous communiquâmes la crainte que nous inspiroient les caïmans, et pour éviter leurs attaques, nous jugeâmes que nous n'avions rien de mieux à faire que de monter sur l'arbre au pied duquel nous étions et d'y passer la nuit. Combien, dans ce moment, une simple pierre à fusil et un peu d'amadou nous auroient paru préférables à toutes les richesses de la terre! Nuit affreuse, nuit épouvantable, tu n'étois que le prélude de toutes les misères et de tous les maux que nous allions endurer et souffrir!...

L'île, car c'en étoit une, sur laquelle l'ignorance ou la perfidie nous avoit jetés, étoit, comme je l'ai déjà dit tellement basse, qu'à quelques endroits près où le sable s'étoit amoncelé, on y marchoit dans l'eau. Nous l'avons parcourue dans toute sa longueur et dans toute sa largeur sans y pouvoir trouver un seul caillou du poids d'une once : tout n'étoit que vase ou sable. La mer qui, partout ailleurs, dépose sur ses rivages des signes de fécondité, montre ici une avarice sordide et une affreuse stérilité, et elle semble n'entourer ces parages que pour faire vivre les monstres qui les habitent ou qu'elle récèle dans son sein, et partager leur férocité.

Nous ne pûmes donc faire de feu ce soir-là, et nous montâmes sur notre arbre, où chacun de nous fit son lit à sa guise. Pour moi, je me liai le bras gauche à une branche avec le seul mouchoir que j'avois, dans la crainte que quelque mouvement me vînt à ne faire perdre l'équilibre pendant le sommeil qui commençoit à me gagner et auquel je cédai. Malgré la gêne extrême que j'éprouvois dans ma position, j'aurois sans doute passé la nuit assez tranquillement, sans les aboiemens et les cris continus d'un grand nombre de caïmans qui, quittant

leurs marres à l'entrée de la nuit, vinrent s'établir à dix pas de nous, sur le bord de l'eau, où nous les voyons entrer et sortir les uns après les autres, soit pour se laver, soit pour chercher leur proie, que leur affreux concert devoit sans doute éloigner. Après cette horrible symphonie qui dura environ deux heures, la bande se dispersa, toujours en suivant le rivage, et nous n'entendîmes plus, que d'intervalles à autres, les mêmes cris, que l'on auroit pu prendre tantôt pour les aboiemens des chiens, tantôt pour des cris d'enfans, si nous n'avions su de quels gosiers ils partoient. Si l'on joint à la crainte que nous inspiroit la présence de ces animaux, le supplice que nous firent endurer les maringoins et les insectes de toutes espèces dont ces lieux marécageux sont couverts, et encore une rosée froide et si abondante qu'elle nous pénétra jusqu'à la moëlle, on aura, quoiqu'imparfaitement, une idée des tourmens affreux que nous endurâmes pendant les douze mortelles heures que dura l'obscurité.

Enfin, vers les six heures du matin (1) un léger crépuscule annonça le retour de la lu-

(1) Tout le monde sait que sous le tropique, les jours, à peu de différence près, sont égaux aux nuits.

mière. Hélas ! elle ne vint que pour nous éclairer de plus en plus sur toute l'étendue de notre misère. Nous avions bien ressenti les douleurs aiguës que nous avoient causé les piqûres des taons, des maringoins et des moustiques mais nous ignorions les effets qu'elles avoient produit sur nos visages. Le premier moment où nous pûmes nous regarder, fut pour nous un véritable moment de terreur : nous n'étions plus reconnoissables que par nos vêtemens et le son de la voix, tant nos visages étoient changés par l'inflammation que toutes ces piqûres y avoient occasionné et l'extravasation du sang, Heureusement nous avions de l'eau de mer à discrétion ; et après nous être bien lavés, nous éprouvâmes un peu de soulagement. Quant aux caïmans, ils étoient retournés dans leurs cloaques au point du jour ; et comme ces animaux n'attaquent l'homme que lorsqu'ils le rencontrent et qu'ils ne chassent ou ne pêchent guères que la nuit, nous fûmes assez tranquilles de ce côté.

Pendant que nous faisions nos apprêts de départ, la Prudence étoit allé à la découverte de l'eau douce ; il revint sans en avoir trouvé, ce qui nous força d'avoir recours à notre flacon de rhum, que nous vidâmes d'une seule fois, dans la persuasion où nous étions que deux

heures de marche suffiroient pour nous rendre au cher corps-de-garde. Nous nous mîmes donc en chemin, toujours en suivant la côte; mais la chaleur du soleil que nous avions presqu'au zénith, étoit si forte, que nous fûmes obligés de nous arrêter plusieurs fois pour prendre un peu de repos. Nous commençâmes alors à ressentir les atteintes de la faim et de la soif, surtout après avoir marché avec autant de diligence que nous l'avions fait. Cependant l'espérance nous soutenoit, et après une troisième halte pendant laquelle nous suçâmes du chiendent, nous nous remîmes en route, et continuâmes à marcher jusque vers les quatre heures du soir, que l'excès de la fatigue nous força à un repos absolu, qui nous mit à même de nous livrer à toute l'amertume de notre situation. Le capitaine Durand, le provençal Pierre et la Prudence étoient les seuls qui avoient conservé quelque force et quelque courage. Le patron espagnol, don José, son matelot et moi n'en pouvions plus, et nous nous étions étendus au pied d'une espèce de goyavier sauvage (1)

(1) Le goyavier est un arbre très-connu et très-commun dans toutes les Antilles. Il a depuis huit jusqu'à douze pieds de hauteur, et le tronc peut avoir

qui n'ayant point de pommes, ne pouvoit que nous prêter son ombre hospitalière.

Le capitaine et la Prudence étoient allés à la recherche de l'eau. C'étoit dans ce moment le premier de nos besoins, nos haleines étoient brûlantes. Au bout d'une demi heure, la Prudence vint nous annoncer avec une figure rayonnante qu'il en avoit trouvé de bonne à boire. Non, jamais les sons les plus mélodieux ne produisent une sensation aussi délicieuse que celle que nous firent éprouver dans ce moment ces paroles du bon la Prudence, *moi avoir trouvé de l'eau, capitaine li boire.* Dès ce moment plus de fatigue, plus d'idées désespérantes; l'eau nous tenoit lieu de tout, et nous ne voyions rien au delà du bonheur de pouvoir en boire tout à notre

---

huit à dix pouces de diamètre: son écorce est un peu plus blanche que celle du pommier, et ses branches s'étendent à-peu-près de la même manière. Son fruit ressemble assez à la pomme, aux feuilles et à la forme de l'arbre, on pourroit le prendre pour un coignassier; son fruit, quoiqu'un peu pâteux, est assez bon. On en fait d'excellentes confitures; mais celles que l'on fait à Saint-Yague de Cube sont supérieures à toutes les autres, et ce district en fait une des principales branches de son commerce.

aise L'endroit où nous conduisit notre guide, n'étoit autre chose qu'une marre située dans un terrain bas à cent pas du rivage, et où la mer, dans ces fréquens coups de sud, qui font la désolation et la terreur de toutes les Antilles, avoit laissé de ses eaux. Ces eaux, déchargées d'une partie de leurs sels par l'effet des plantes auxquelles elles avoient donné naissance, étoient, à un goût saumâtre près, assez potables, surtout pour des gens aussi altérés que nous l'étions, car je ne puis croire que les rosées quelque abondantes qu'elles soient dans ces parages, ou bien les pluies, fussent capables d'avoir opéré cet effet à elles seules. Quoi qu'il en soit, le besoin que nous avions de rafraîchir nos entrailles l'emporta sur le goût, et la couleur de cette eau qui étoit jaune et chargée de vase, et nous en bûmes abondamment à l'aide de nos chapeaux, qui dans ce moment, firent l'office de verres. Mais, comme il arrive dans ces sortes de situations, le défaut des précautions d'usage, faillit nous être bien funeste. Au lieu de commencer par nous gargariser la bouche, nous avalâmes cette eau naturellement nuisible par elle-même, avec tant de précipitation et en si grande quantité,

que nos estomacs se révoltèrent contre elle, et la rejetèrent un instant après avec des efforts aussi violens que ceux que produit l'émétique. Cependant nous obtînmes un peu de soulagement et nous aurions peut-être passé la nuit dans cet endroit, sans la crainte des caïmans. Nous remplîmes notre flacon, afin de pouvoir soulager le capitaine espagnol, qui n'avoit pu nous suivre, et nous regagnâmes, bon gré malgré, notre cher goyavier, que nous revîmes avec autant de plaisir qu'en éprouve un voyageur, lorsqu'après une longue marche, il arrive au lieu où il trouve un asile et un lit pour réparer ses forces épuisées.

Comme nous n'avions point encore perdu l'espoir d'arriver au corps-de-garde si ardemment désiré, nous nous décidâmes à passer ette nuit comme la précédente, c'est-à-dire, à nous percher sur le goyavier; mais il nous fut impossible d'y faire monter notre espagnol. Ses forces encore plus épuisées par le chagrin (car toute sa fortune consistoit dans sa barque), que par l'âge et la fatigue, l'avoient totalement abandonné; et nous fûmes obligés de le laisser au pied de l'arbre et d'en confier la garde au bon Prudence qui, sans songer au danger, s'offrit à le veiller. Ce bon nègre étoit un véritable modèle

de zèle et de dévouement. Dès qu'il étoit question d'être utile, il ne connoissoit ni soins ni peines, et il ne prenoit de repos que lorqu'il avoit rendu à chacun de nous tous les services qui dépendoient de lui. J'ajouterai à cet éloge, qu'il est très-vraisemblable que, sans son infatigable activité, plusieurs d'entre nous auroient succombé sous le poids de leurs maux avant d'avoir atteint le terme de la délivrance.

Cette seconde nuit fut affreuse; et quelque idée qu'on s'en fasse, elle sera toujours imparfaite. Au supplice de notre situation pendant la précédente, il faut ajouter non-seulement la fatigue et la diminution de nos forces, mais encore le spectacle de notre pauvre compagnon de misère, dont la maladie empira tellement pendant la nuit, qu'au point du jour il se trouva presque sans connoissance. Sa foiblesse étoit telle, que nous ne pûmes jamais parvenir à le mettre sur son séant. Pendant que nous cherchions à adoucir ses souffrances, l'infortuné ne s'occupoit que de nous, et sembloit oublier ses douleurs, pour nous adresser des paroles de consolation.

« Chers amis, nous dit-il, je sens que « ma dernière heure est venue, et qu'il « ne me sera bientôt plus permis de par-

« tager vos peines; quelles qu'elles soient,
« gardez-vous de vous livrer au désespoir;
« j'ai le pressentiment que vous les surmon-
« terez toutes, et que vous ne tarderez pas
« à obtenir la récompense due à votre pa-
« tience et à votre courage; pour moi, en
« vous quittant, j'éprouve une bien grande
« consolation, celle de penser que je meurs
« entouré de chrétiens qui, en rendant à la
« terre ma dépouille mortelle, uniront leurs
« prières à celles que j'adresse au père de tous
« les hommes, pour qu'il daigne me recevoir
« dans le sein de sa miséricorde ».

Ce furent les dernières paroles que prononça notre pauvre camarade; cependant il conserva sa connoissance jusqu'au dernier moment, et ne cessa de prier qu'en rendant le dernier soupir. Il tenoit à la main un scapulaire qu'il portoit souvent à la bouche; et ce n'est qu'au moment où il l'y laissa tout-à-fait, que nous nous aperçûmes qu'il avoit cessé de vivre. Ainsi finit cet homme de bien, dont la mort en suspendant un instant le sentiment de nos propres douleurs, ne fit que rendre plus vive celle que nous causoit sa perte.

Notre premier soin, dès que nous fûmes certains qu'il avoit rendu le dernier soupir, fut

de nous occuper de ses funérailles. Son habit, dans l'une des poches duquel nous trouvâmes une loupe ou lentille assez semblable à celles dont les horlogers font usage pour examiner leurs mouvemens, lui servit de suaire, et à l'aide de nos mains et de notre manchette, nous parvînmes à lui creuser dans le sable une fosse assez profonde dans laquelle nous le déposâmes, après avoir récité sur sa tombe que nous ornâmes du signe sacré de la rédemption, des prières à l'usage des morts.

Cette triste et lugubre cérémonie, qui en apparence, auroit dû affoiblir nos forces, et diminuer notre courage, produisit l'effet contraire : elle nous donna de la vigueur et redoubla notre énergie, tant il est vrai que la prière, en rapprochant l'ame de son créateur, l'ennoblit, l'élève, et la fait en quelque sorte participer de sa puissance.

Je viens de dire, que nous avions trouvé une lunette dans une des poches du capitaine, dont il se servoit pour lire dans ses heures. Ce fut à ce meuble que nous avions vu vingt fois dans ses mains, sans songer à l'usage que nous en pouvions faire, que nous dûmes nôtre conservation, car il est certain que nous n'aurions pu passer la nuit suivante de la même manière que les précédentes, sans être exposés

à devenir tôt ou tard la proie des caïmans qui, à notre grand étonnement, avoient respecté les derniers instans du capitaine, ce que nous attribuâmes à cette répugnance commune à tous les animaux, même les plus féroces, qui semble les tenir éloignés du théâtre de la destruction.

Notre premier soin, quand nous jugeâmes que le soleil étoit à peu-près à sa plus grande hauteur fut, à l'aide de notre lentille, de lui dérober un de ses rayons, et de faire un grand feu, que M. Prudhomme et moi eûmes le soin d'entretenir, pendant l'absence de nos quatre autres compagnons qui étoient allés à la découverte et qui ne revinrent qu'au coucher du soleil. Ils étoient excédés de fatigue, et dans un état presque voisin du désespoir. Non-seulement, ils n'avoient trouvé ni eau, ni vivres, mais ils avoient encore aquis la certitude que nous n'étions point en terre ferme, mais bien sur une île qui bordoit la côte, et en étoit séparée par un canal d'environ trois lieues de large.

Cette découverte, toute désespérante qu'elle étoit, produisit cependant un bon effet. Elle nous tira de la cruelle incertitude où nous étions depuis trois jours, situation mille fois plus pé-

nible que la conviction que nous venions d'acquérir de la réalité de notre malheur, et nous força à ne chercher désormais notre salut que dans nos propres ressources. Après y avoir réfléchi, nous reconnûmes bientôt qu'il ne nous restoit qu'un seul moyen de salut; c'étoit la construction d'un radeau; mais, comment faire pour parvenir à l'exécution? je l'ai déjà dit, l'île sur laquelle nous étions, étoit une terre basse, qui ne nourissoit que des lianes et quelques arbustes qui, en quelque quantité que nous les eussions réunis, n'auroient jamais pu former un corps assez solide pour nous porter et résister à la mer qui étoit très-houleuse dans ce canal. Il y avoit bien à la vérité quelques arbres répandus çà et là sur les parties les plus élevées, mais outre qu'ils étoient éloignés du rivage, nous n'avions point les outils et instrumens nécessaires pour les abattre, et les exploiter. Néanmoins, cette idée étoit si séduisante, que nous ne pouvions y renoncer; et à force de nous en occuper, nous finîmes par nous persuader de la possibilité de l'exécution au point qu'aucun de nous ne douta au bout d'une heure, de la certitude de son salut. Les malheureux ne sont pas difficiles en espérance. Ils ne voient dans tous les projets

qu'ils enfantent, que le terme de leurs maux C'est là que viennent aboutir toutes leurs combinaisons, et ni les circonstances qui peuvent les empêcher d'y arriver, ni les obstacles qui peuvent survenir, ne peuvent les arrêter un seul instant. Leur esprit refuse même d'y réfléchir. il les rejette aussitôt dans la crainte de voir se dissiper l'illusion flatteuse qui les console, et s'émousser pour un instant le sentiment de leurs misères.

Ces douces idées, jointes à la certitude de pouvoir passer une bonne nuit, couchés et allongés sur le sable, entourés de bons feux, et sans avoir rien à redouter des caïmans dont le voisinage nous avoit tant effrayé la première nuit; ces idées, dis-je, nous firent pour ainsi dire trouver délicieux le repas que nous fîmes quoiqu'il ne fût composé que d'herbes et de chiendent. Nous nous désaltérâmes à la marre, mais avec plus de précaution que la veille; de sorte que nous ne fûmes pas autant incommodés. Nous fîmes ensuite trois feux, dans le centre desquels nous nous couchâmes. Un de nous veilloit pour entretenir le feu, et au bout d'un certain temps, il étoit relevé par un autre. Nous passâmes ainsi une excellente nuit, qui fut non-seulement exempte d'inquiétudes, mais

encore embellie, par tout ce que l'espérance a de plus séduisant.

Le lendemain, nous nous réveillâmes frais et dispos; et nous ne nous occupâmes que de mettre notre projet à éxécution. Un peu d'eau douce que l'infatigable la Prudence recueillit sur les artichauts sauvages dont j'ai parlé, vint encore ajouter à notre bien aise, et augmenter nos espérances; mais comme nous étions sur le côté de l'île opposé à la terre, nous prîmes la résolution de la traverser dans toute sa largeur; cette entreprise n'étoit pas sans difficultés, puisque nous marchâmes toute la journée avant d'arriver à l'autre rive qui n'étoit pas éloignée de plus de deux lieues du point d'où nous étions partis, mais nous préférâmes ce parti dans la crainte de ne pouvoir doubler la pointe de l'île sur un radeau qu'il est toujours impossible de gouverner, lorsqu'il éprouve un obstacle contraire à la route vers laquelle on le dirige.

Ce ne fut pas sans jeter un dernier regard sur la tombe de notre pauvre patron ni sans honorer sa mémoire de nos regrets, que nous quittâmes ce lieu témoin tout à la fois de notre désespoir et de notre retour à l'espérance; mais le projet que nous avions formé, avoit tant de charmes pour nous, qu'il réunit

bientôt toutes nos idées. En effet il étoit notre unique espoir et notre dernière ressource. Sans cesse nous nous en entretenions en marchant; nous en parlions même comme d'une chose dont l'exécution étoit sûre, et c'est ainsi que nous ranimions notre courage et que nous retrouvions une nouvelle vigueur. Dans toutes les circonstances et dans tous les états de la vie, l'homme aime à se bercer de chimères; souvent même on le voit quitter des plaisirs réels dont il jouit, pour chercher à s'en créer de nouveaux. Insensé qu'il est, il veut empiéter sur les droits du malheur! En effet l'illusion est le domaine des infortunés, c'est pour eux seuls qu'elle est réellement un bonheur, c'est par elle seule que s'adoucit le sentiment de leurs maux, c'est à son aide enfin, qu'ils parcourent le vaste champ de l'adversité, et parviennent quelquefois à en atteindre le terme.

Nous arrivâmes enfin de l'autre côté de notre île après une marche de plus de sept heures. Nous étions dans un état pitoyable. Nos pieds déchirés par les ronces, commençoient à nous refuser tout service, et ceux d'entre nous qui portoient des bottes, avoient les jambes tellement enflées, qu'il fallut couper

le cuir pour leur donner un peu de soulagement. Mais quelques fussent nos souffrances, un seul regard jeté sur la côte qui étoit devant nous, vint en suspendre le sentiment, et une fumée noire et épaisse que nous vîmes s'élever dans les airs à travers les arbres qui bordoient le rivage, transforma cette contrée à nos yeux, en un nouvel Eden sur lequel notre imagination nous promettoit déjà l'oubli de tous nos maux et toutes les jouissances de la terre promise.

Après nous être saturés d'herbes et de racines, nous nous mîmes à l'ouvrage. Les plus forts attaquèrent les arbres par les racines, les autres les dépouillèrent de leur écorce, ou allèrent chercher des lianes. Enfin lorsque tous nos matériaux furent réunis, nous nous livrâmes au travail avec une ardeur dont notre position seule peut donner une idée.

La nuit étant venue interrompre nos travaux, nous allumâmes nos feux et songeâmes à prendre un repos que la marche et le travail nous avoient rendus, plus que jamais nécessaire: aussi en jouîmes nous dans toute sa plénitude, jusqu'au moment où l'aurore en nous enlevant aux charmes d'un sommeil embelli

par les songes les plus rians, vint embellir notre réveil de tout ce que l'imagination a de plus décevant et de plus séducteur.

Résolus à partir dès le lendemain matin, nous nous occupâmes de la construction de notre radeau. Les matériaux étoient en place, il ne s'agissoit plus que de les mettre en œuvre. Le capitaine fut notre ingénieur. Il commença par nous faire attacher nos pièces de bois les unes aux autres avec les écorces et les lianes dont nous avions fait provision, et c'est ainsi que nous réussîmes peu-à-peu à former une espèce de bateau plat, à l'un des bouts duquel nous parvînmes à attacher une dernière pièce de bois dont nous nous proposâmes de nous servir comme d'un gouvernail. Ce travail terminé, nous amarrâmes fortement notre chef-d'œuvre sur le sable, et nous allâmes ensuite nous coucher non loin delà, tournant nos regards vers cette terre, l'objet de tous nos vœux, de tous nos désirs, et sur laquelle nous espérions trouver un terme à notre infortune et à nos longues et cruelles souffrances.

Hélas! la coupe du malheur n'étoit pas encore épuisée pour nous, et il nous falloit

avant de la vider, parcourir lentement tous les degrés de l'infortune, et arriver ainsi au dernier terme du désespoir.

Nous dormions depuis deux ou trois heures entourés de feux nombreux que nous avions allumés et dont l'entretien étoit confié à La Prudence, lorsque nous fûmes subitement réveillés par lebruit et les éclats de la foudre qui grondoit sur nos têtes. Le ciel étoit en feu, les nuages amoncelés les uns sur les autres refléchissoient des couleurs plus ou moins sombres, plus ou moins éclatantes, en raison qu'ils étoient plus ou moins opaques, et l'horizon étoit si rapproché de nous que nous pouvions nous considérer comme au sein d'un volcan.

Notre première idée se porta naturellement vers notre cher radeau. Jusqu'alors il avoit été le centre de toutes nos espérances, mais dans ce moment, il devint celui de toutes nos craintes, de toutes nos allarmes. Comme je l'ai dit, nous l'avions amarré et construit sur le bord de la mer, mais comme elle s'élevoit prodigieusement, et qu'elle venoit se rouler avec fureur jusqu'au pied de la petite éminence où nous étions, nous nous demandions à chaque instant si elle auroit respecté le foible

monument de notre industrie, et la dernière planche de notre salut. Hélas! nos craintes n'étoient que trop bien fondées. L'onde avare l'avoit entraînée au fond de ses abymes, et il ne nous resta d'autre ressource au retour de la lumière que le désespoir et la mort.

A cette vue, nous demeurâmes immobiles et anéantis, et nous restâmes plusieurs heures sans avoir le courage de nous parler, et encore moins celui de rien entreprendre. A cette affreuse situation, vint encore se joindre un autre fléau. Jusques-là, notre santé à tous s'étoit assez bien conservée. Au malaise près, suite inévitable de notre position, nous avions toujours trouvé assez de force pour résister jusqu'à ce moment à tous les genres de besoins que nous éprouvions; mais lorsque nous nous vîmes en un instant déçus de toutes nos espérances, ces forces et ce courage qui nous avoient soutenus jusqu'alors, nous abandonnèrent tout à coup, et nous tombâmes dans un état de stupidité qui nous auroit infailliblement conduits à la mort, si ce sentiment qui rappelle toujours l'homme vers le soin de sa conservation n'étoit revenu donner un peu d'énergie à nos cœurs prêts à cesser de battre.

« Allons, dit le capitaine Durand en se

levant et avec un accent presque voisin du désespoir, tout est légitime lorsqu'il est question de conserver sa vie. Dans l'état où nous sommes, il faut manger, autrement de six que nous voilà, encore il n'y en aura pas un en vie dans huit jours, et nous serons tous morts comme des enragés. Il n'y a donc pas à balancer, un de nous doit par sa mort assurer le salut des autres, et j'ai choisi la victime. En prononçant ces terribles mots, il saute sur le pauvre La Prudence, le saisit aux cheveux, et faisant brandir le sabre qu'il tenoit de l'autre main, il est prêt à frapper notre infortuné compagnon, lorsqu'un cri d'horreur et d'épouvante que nous poussons tous à la fois, arrête le bras homicide et donne le temps à la victime de se dégager de la main qui la retient Mais, quel parti va-t-elle prendre? Jeune et plus robuste encore à elle seule que nous ne le sommes tous ensemble, cherchera-t-elle, profitant de tous ses avantages à désarmer et à terrasser à son tour le barbare qui a voulu l'égorger et dont la main le menace encore? en un mot qui de la vengeance ou de la générosité l'emportera dans son cœur? Hélas, le pauvre La Prudence sera plus que généreux! il pourroit faire trembler son ennemi auquel le

fer homicide vient d'échapper des mains ; hé bien ! il va supplier, demander la vie et si son bourreau la lui refuse, son attitude, car il est à genoux, annonce que pour dernière preuve de son dévouement, il est prêt à faire le sacrifice de sa vie ; c'est à nous tous qu'il parle, c'est nous tous qu'il implore : *ômaîtres blancs ! vous pas tuyer moi, pauvre la Prudence, faire tout pour blancs ; bon dieu secourir nous!*

Que d'extrêmes dans la nature, et comme elle se plaît souvent à les réunir dans le même individu ! Que de sentimens opposés agitèrent en un instant l'ame du capitaine Durand, dont le cœur étoit naturellement bon, sensible et généreux, et avec quelle étonnante rapidité il passa de la férocité aux doux sentimens de la pitié et de l'humanité ! Il n'a plus la force de se soutenir, il chancèle, il tombe, mais c'est dans les bras de son nègre, de celui qui va devenir son frère, son ami pour la vie. Il le serre contre son cœur, bientôt leurs larmes se confondent, les nôtres coulent abondamment, et ce lieu, qui tout à l'heure étoit sur le point de devenir le théâtre du meurtre le plus horrible, devient en un instant celui du triomphe de l'humanité.

Mais qu'allons-nous faire ? Nos forces sont

épuisées, et nous seront tous morts de faim, même avant d'avoir pu réunir tous les matériaux nécessaires à la construction d'un autre radeau ; la providence prendra encore pitié de nous, et l'instrument dont elle se servira pour assurer notre délivrance, sera le même homme qui, il n'y a qu'un moment, étoit destiné au plus affreux de tous les sacrifices.

En effet, il accouroit vers nous à toutes jambes, la joie lui ôtoit la parole. Le capitaine et le provençal *Pierre* le suivirent et nous nous traînâmes bientôt après sur leurs pas. Mais ! de quel transport ne fûmes nous pas saisis à la vue d'un gros et long caïman, étendu sans vie sur le bord du rivage, et que la mer en se retirant y avoit déposé? Nulle odeur désagréable, des chairs vives et blanches, comme s'il venoit de mourir. Faire du feu, rôtir ce que nous voulions manger, faire passer des tronçons à la fumée pour conserver ce précieux don de la providence, tout cela fut l'affaire d'un seul instant. Quel repas délicieux ! quelle saveur nous lui trouvâmes ! et de quel ardeur il fut suivi dans le travail que nous entreprîmes !

Le lendemain au soir, nous avions réuni autant de bois qu'il nous en falloit pour la construction d'un second radeau, et le plus

difficile de notre ouvrage étoit fait. Nous ne redoutions plus qu'une seconde tempête. Du reste, le caïman nous nourrissoit abondamment et nous ne souffrions que de la soif. Mais nous étions habitués à l'eau saumâtre et en en buvant souvent et en petite quantité, nous éprouvions un grand soulagement sans en être beaucoup incommodés. Enfin, nous arrivâmes au terme de notre entreprise, et après une nuit tranquille suivie d'un magnifique soleil, nous nous confiâmes à notre frêle machine après avoir prononcé en commun la prière la plus ardente et la plus sincère. Nous mîmes huit heures à faire les trois lieues qui nous séparoient de la terre ferme. Nous étions partis en priant, nous arrivâmes en priant. Un instant après, se fit entendre le beuglement d'un taureau, mais comme nous nous trouvions sur la lisière d'une forêt, nous nous déterminâmes à y entrer et à marcher vers le point d'où le son étoit parti. Ce ne fut néanmoins que le lendemain, que nous arrivâmes à une hatte habitée par une famille créole qui y tenoit une espèce de cantine, où les soldats d'un poste voisin, qui étoit sans doute le corps de garde dont nous avoient parlé les Anglois, venoient s'approvisionner.

L'officier du poste ayant su notre arrivée, vint nous voir, et il eut la complaisance de nous procurer des mulets avec lesquels nous nous rendimes en deux jours à Batavano, et de là à la Havanne où je trouvai chez Monsieur Trabuc, receveur des droits du gouvernement françois sur les prises, et faisant les fonctions de Consul, tous les secours de l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale. Mes compagnons n'eurent pas moins à se louer de lui, il les logea, coucha et nourrit, jusqu'au moment où chacun d'eux, put exister par ses propres ressources.

Pour moi, dont de si longues fatigues avoient altéré la santé, je ne fus en état de repasser en Europe qu'un mois après mon arrivé; au bout de ce temps, je pris passage sur une balandre espagnole qui partoit pour Cadix, où j'arrivai le 15 nivôse an 7. C'est de cette ville que j'adressai au ministère de la marine toutes les notes que j'avois recueillies et mises en ordre, et dont une partie m'a servi à écrire ce voyage qui, s'il n'est pas d'une bien grande utilité, ne paroîtra peut être pas au lecteur dépourvu de tout intérêt.

FIN.

05148

ERRATA.

Note de la pag. 1re. , 5e. ligne, au mot emplois , *lisez* employés
Page 104 et autres , 6e. ligne , au mot Saint-Jacques , *lisez* San-Yago ,ou Saint-Yague, toutes les fois qu'il se présentera.
Page 117, 23e. ligne , au mot n'a as , *lisez* n'a pas.
Poge 119 , 17e. ligne , au mot convenance , *lisez* connivences.
Page 157 , 5e. ligne , au mot lui , *ajoutez* disois.

ses braves généraux d'un grand gouvernement
Je parle à sa conscience, je vais parler à s
bonté.

Quoique je n'aye point reçu ce que le carac
tère le plus ferme, le plus simple et le plu
sensible trace d'une manière si agréable, j'a
besoin de parler à V. M. I. S'il y avoit seule
ment le plus petit grand homme à présent dan
les quatre parties du monde, je lui écriro
pour ne pas vous incommoder, Madame : ma
il faut que V. M. I. paye pour elle et les grand
hommes qui ont disparu.

Je n'ai pas pu apprendre en Russie
Pierre Ier a jamais ri de bon cœur. Ainsi
ne suis pas sûr que je me serois exposé à re
cevoir un *mynheer* de sa part. Frédéric II m
recommandé trois fois à l'aide de Dieu et s
sainte et digne garde, comme s'il s'étoit m
dans le cas d'en faire les honneurs. Louis XI
m'auroit écrasé par sa signature. Mais je cro
que j'aurois reçu par la poste quelques bon
ventre-saint-gris du pauvre Béarnois, si j'avo
affranchi sa lettre.

Alexandre écrivoit bien; mais il avoit Quint
Curce pour secrétaire. Son imitateur Suédois
qui vouloit être l'un et l'autre, parloit u
gothique. J'aurois pu attraper quelque bi
César et quelque poulet d'Alcibiade, e

D 721v
6083